

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP·AUX·DIAMANTS

ASPECTS INÉDITS
DU SPORT AU QUÉBEC



Partie de tennis sur gazon à l'hôtel Abenakis Springs (Saint-François-du-Lac), vers 1905



Nouvelle-France



Cette exposition célèbre le 350^e anniversaire de la création du Conseil souverain. Elle présente une multitude d'objets et de documents anciens, qui témoignent tous de l'histoire politique du Régime français.

Venez à l'hôtel du Parlement et vous constaterez que la mise en valeur de l'histoire de la Nouvelle-France y est une tradition plus que centenaire !

EXPOSITION
À L'HÔTEL DU PARLEMENT
DÈS LE 20 FÉVRIER 2013



«Très spectaculaire...»

Le Soleil

«Toute une histoire...»

Radio-Canada

«Le fruit d'une dizaine d'années de travail.»

Journal de Québec

Marc Durand

Avec la collaboration de Jean Provencher



La Coupe à Québec

Les Bulldogs et la naissance du hockey

160 pages, papier glacé
plus de 150 photos et illustrations d'époque

En librairie et en version numérique



ISH
EDITIONS
SYLVAIN
HARVEY



COMMISSION DE
LA CAPITALE
NATIONALE

Québec

WOW!*

Observatoire
de la Capitale
QUÉBEC

***La plus belle vue en ville**
Québec sur 360 degrés à 221 mètres d'altitude



Gratuit pour les 12 ans et moins

Édifice Marie-Guyart

1037, rue De La Chevrotière - 31^e étage, Québec

www.observatoire-capitale.com



COMMISSION DE
LA CAPITALE
NATIONALE

Québec



Société de généalogie de Québec

**Vous désirez obtenir votre lignée ascendante homologuée,
la copie d'un acte de baptême, de mariage, de sépulture
ou d'un acte notarié entre 1640 et 1890 ?**

**Notre service de recherche peut exécuter votre requête
selon la disponibilité des sources.**

**Le formulaire de demande de recherche et les tarifs sont disponibles
sur notre site web : www.sgq.qc.ca**



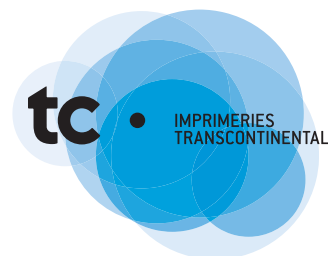
» Vers un monde meilleur

Prémédia • Impression • Finition • Distribution

Chez Imprimeries Transcontinental, nous préparons un monde meilleur pour les générations présentes et futures grâce à des pratiques commerciales durables qui protègent l'environnement. De l'utilisation de papiers recyclés et d'encre végétale à l'obtention de la certification FSC, en passant par nos pratiques de production respectueuses de l'environnement, nous améliorons le monde d'aujourd'hui pour assurer un avenir meilleur.

Transcontinental Québec,
fière partenaire de la Revue Cap-aux-Diamants

jean.francois.bedard@tc.tc



Baudouin Burger

L'Église et la Franc-Maçonnerie au Québec

Deux ou trois histoires à la fin du XIX^e siècle sur
la lutte des ultracatholiques contre les hommes abominables



À QUÉBEC.

M. Tardivel, dans son observatoire, voit toutes les étoiles dans la constellation du compas et de l'équerre.

Louise Courteau
é d i t r i c e

La revue d'histoire

Cap-aux-Diamants est maintenant sur erudit

Vous pouvez consulter en ligne les anciens
numéros de **Cap-aux-Diamants** sur le site
erudit.org, sous l'onglet « Revues culturelles ».

Les trois dernières années sont cependant
réservées aux détenteurs d'un abonnement
numérique.

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC
CAP-AUX-DIAMANTS

Informez-vous!
www.erudit.org

MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

LA COLONIE RETRouvÉE

PREMIÈRE FRANCE
D'AMÉRIQUE 1541-1543

DÈS LE 1^{ER} MAI 2013

En 1540, le roi de France veut étendre
son royaume au Nouveau Monde.
Jusqu'ici méconnue, l'épopée de ces
premiers Français d'Amérique se livre enfin.
La passionnante découverte d'une page
inédite de notre histoire!

COMMISSION DE
LA CAPITALE
NATIONALE
Québec

MUSÉE DE
L'AMÉRIQUE
FRANÇAISE
Québec

mcq.org

2, Côte de la fabrique, Québec
418 692-2843

Hôtel officiel
**HOTEL CHATEAU
LAURIER QUÉBEC**

Le Musée de la civilisation est subventionné par le ministère
de la Culture et des Communications.

CLIN D'OEIL

ARCHIVES DU SÉMINAIRE DE TROIS-RIVIÈRES

858, rue Laviolette
Trois-Rivières
819 376-4459, poste 135
astr@ssj.qc.ca

Albert Tessier à l'âge de 18 ans. Ordonné prêtre en 1920, il fut professeur, historien, archiviste et visiteur des Écoles ménagères.



Fonds du Séminaire St-Joseph de Trois-Rivières, cote : FN-0021-M6-36-30.

GALERIE LINDA VERGE

1049, avenue des Érables
Québec
418 525-8393
galerielindaverge.ca

7 avril au 1er mai
Glen Nicoll
Portrait anonyme

5 au 29 mai
Simon Carmichael
Gérard Dansereau
Léo Tremblay
Horizons multiples



Léo Tremblay, sans titre, aquarelle, 30 x 50 cm.

2 au 26 juin
Collectif
Secrets d'ateliers

GALERIE D'ART MONT SAINTE-ANNE

1, boulevard du Beau-Pré
Beaupré
418 827-4433
galeriemontsteanne.com



J. C. Vilallonga,
The wedding of a
19/35.
Sérigraphie.

MAISON ALPHONSE-DESJARDINS

6, rue du Mont-Marie
Vieux-Lévis
418 835-2090, poste 6400
desjardins.com/maisonalphonsedesjardins

Intérieur ancien (1906)

* Nouvelle exposition :

L'empreinte d'un couple

* Ouvert toute l'année * Entrée libre



Société historique Alphonse-Desjardins
Photographe : Xavier Dachez

VILALLONGA

complétez votre collection



Prix des numéros à l'unité

Numéro régulier : 8,50 \$ | Hors série : 11,50 \$

Taxes et frais de poste et de manutention en sus.

Pour plus de détails :

www.capauxdiamants.org

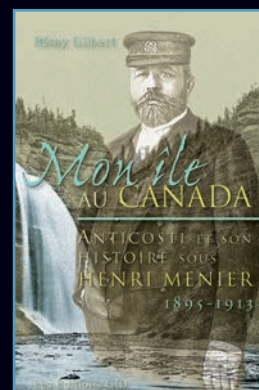
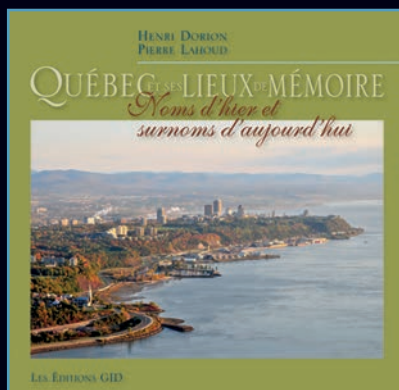
(418) 656-5040

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC
CAPAUX DIAMANTS



LES ÉDITIONS GID

editions@leseditionsgid.com — 418 877-3110 — leseditionsgid.com





RUBRIQUES

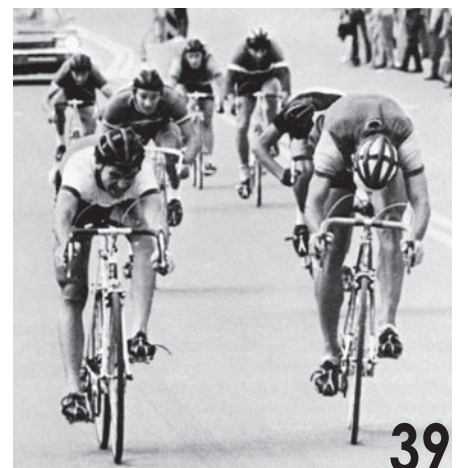
DE PRÈS ET DE LOIN PARCOURS HISTORIQUES <i>L'Empress of Ireland</i> L'histoire de M. et M ^{me} Seybold d'Ottawa	44
PATRIMOINE « <i>Father-in-jail</i> » : la triste fin de Philippe-Honoré Roy	46
MÉDAILLES L'Exposition agricole et industrielle	48
PATRIMOINE URBAIN Sport et patrimoine Une alliance bien timide	49
EXPOSITIONS L'homme nouveau	51
PLACE AUX LIVRES	52
LIVRES REÇUS	59
AU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC L'influence d'un maître	60
MÉDIAS DE L'HISTOIRE	62
NOUVELLES	64
JE ME SOUVIENS Le traité d'Utrecht, 1713	65
À VOTRE AGENDA	67

SOMMAIRE

Cap-aux-Diamants | n° 113 | Printemps 2013

ASPECTS INÉDITS DU SPORT AU QUÉBEC

MOT DE PRÉSENTATION	3
DU REFUS À L'ACCEPTATION L'ÉGLISE ET LE SPORT AU QUÉBEC <i>par Roger Boileau</i>	4
1810-1895 L'ENTRÉE DES FEMMES DANS L'ARÈNE SPORTIVE <i>par Gilles Janson</i>	11
JOSEPH LANNIN : LE PATRON QUÉBÉCOIS DE BABE RUTH <i>par Alexandre Pratt</i>	17
LES DÉBUTS DU HOCKEY ORGANISÉ <i>par Michel Vigneault</i>	21
LES COUREURS QUÉBÉCOIS AU MARATHON DE BOSTON <i>par Paul Foisy</i>	26
À QUELQUES KILOMÈTRES DE LA GLOIRE OMER PERREAU ET LA TRAVERSÉE DE LA MANCHE <i>par Serge Gaudreau</i>	30
LE MONT SAINTE-ANNE : UNE HISTOIRE EN DEUX TEMPS <i>par Danielle Soucy</i>	34
LES JEUX DU QUÉBEC LA RÉVOLUTION TRANQUILLE DU SPORT QUÉBÉCOIS <i>par Roger Boileau</i>	39





Abenakis Springs Hotel Lawn. Prov. of Quebec, carte postale de l'éditeur John Valentine & Sons (104 270), 10 x 15 cm, imprimée en Écosse, vers 1905. (Coll. Simon Beauregard).



La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est une production de « Les Éditions Cap-aux-Diamants inc. » et paraît quatre fois l'an.

Conseil d'administration : Yves Beauregard, François Droüin, Michèle Jean, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin.

Directeur : Yves Beauregard.

Comité de rédaction : Yves Beauregard, François Droüin, Michèle Jean, Jean-Philippe Jobin, Jean-Marie Lebel, Pierre Poulin, Jacques Saint-Pierre, Brigitte Violette.

Comité consultatif : Marie-Josée des Rivières, Denis Gagnon, Gilles Gallichan, Madeleine Gauthier, Yves Laberge, Jacques Lacoursière, Michel Lessard, Jocelyne Mathieu, Jean-Claude Robert, Marc Vallières.

Révision des textes : Marie Chabot.

Publicité et promotion : 418 656-5040.

Secrétariat et comptabilité : Josée Alain.

Service des abonnements : Josée Alain.

Site Web et banque d'images : Jocelyn St-Pierre.

Conseiller juridique : Guy Ruel.

Collaboratrices et collaborateurs : Stacey Barker, Mario Béland, Roger Boileau, Johannie Cantin, Jean-Nicolas De Surmont, Martin Droüin, Paul Foisy, Serge Gaudreau, Pascal Huot, Gilles Janson, Yves Laberge, Serge Pallascio, Alexandre Pratt, Denis Racine, Danielle Soucy, Michel Vigneault.

Impression : Imprimeries Transcontinental S.E.N.C.

CAP-AUX-DIAMANTS remercie l'Université Laval, la Ville de Québec, le Séminaire de Québec, le Conseil des arts et des lettres du Québec, pour leur soutien financier et matériel.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du programme Aide à l'éditeur de Patrimoine canadien.

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, ISSN 0829-7983.

Toute reproduction ou adaptation interdites sans autorisation. Envoi de publication. N° de la convention 1372165.

Port payé à Québec.

Date de parution : avril 2013.

Indexé dans *Repère*, *Hiscabec*, *Journal of American History*, *Études canadiennes*, *Érudit.org*.

La revue *CAP-AUX-DIAMANTS* est membre de la Société de développement des éditeurs de périodiques culturels québécois (SODEP) <http://www.sodep.qc.ca>.

Les opinions émises dans les articles publiés dans ce numéro n'engagent que les auteurs et non le comité de rédaction. Ce dernier est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, encadrés, notes, illustrations et légendes.

Correspondance :

CAP-AUX-DIAMANTS

C.P. 26, Haute-Ville,
Québec (Québec) G1R 4M8

Administration : 418 656-5040

Publicité : 418 656-5040

Télécopieur : 418 656-7282

Courriel : revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca

Site Internet : capauxdiamants.org.

Distribution : LMPI (informations : 1 800 463-3246).

Abonnements : 1 an (35 \$), 2 ans (60 \$), 1 an (45 \$) institution, 2 ans (80 \$) institution, 1 an (60 \$US) États-Unis, 1 an (80 \$CAN) étranger.

Canada

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Parlons sports

La lecture des quotidiens, l'écoute de la télévision, les conversations avec des parents, des amis, les sommes astronomiques dépensées pour le développer, le soutenir, le diffuser nous prouvent l'importance que prend le sport dans notre environnement. C'est un phénomène social et culturel incontournable. Et pourtant, les études historiques sur ce fait social demeurent relativement rares au Québec, si l'on excepte la pléthore d'ouvrages sur le hockey qui prennent souvent la forme de panégyriques et plus rarement celle d'études critiques.

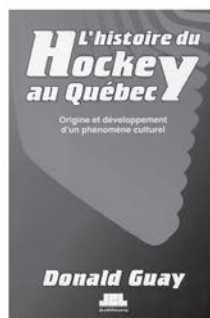
Dans le domaine de l'histoire du sport, Donald Guay joua le rôle de pionnier. Citons ici quelques-uns de ses principaux ouvrages : *Introduction à l'histoire des sports au Québec* (VLB éditeur, 1987), *Histoire des courses de chevaux au Québec* (VLB éditeur, 1985), *L'histoire du hockey au Québec. Origine et développement d'un phénomène culturel* (JCL éditions, 1990) et *La culture sportive* (Presses universitaires de France, 1993). Mais, aujourd'hui, ses émules sont relativement peu nombreux. À ma connaissance, il n'existe pas, dans nos universités, à l'intérieur des nombreux départements d'histoire, de programmes d'histoire du sport. Signalons cependant que, depuis une dizaine d'années, il semble se produire un certain

réveil dans la production de mémoires de maîtrise et de thèses de doctorat sur le sujet. On peut nommer, entre autres, les thèses de Roger Boileau, *L'Église et le sport au Québec à la lumière du concept d'acculturation* (2007), de Pierre Richard, *Une histoire sociale du curling au Québec, de 1807 à 1980* (2006), d'Élise Detellier, *They Always Remain Girls : la re/production des rapports de genre dans le sports féminins au Québec, 1919-1961* (2011) et le mémoire de Steve Lasorsa, *Entre sport et passion. La rivalité Canadiens-Nordiques, un reflet du nationalisme Québécois des années 1980* (2011). Les nombreuses péripéties d'un futur musée du sport qui, après des dizaines d'années, n'en finit pas d'aboutir, illustre également la difficulté de poser un regard, disons, plus « scientifique » sur le domaine sportif. Signalons une expérience intéressante : la création du site Internet « Sport et Société » de Paul Foisy et les publications qui en découlent.

Dans ce numéro de *Cap-aux-Diamants*, nous avons tenté, bien modestement, de montrer la diversité et la richesse d'aspects souvent méconnus de notre histoire sportive. Serge Gaudreau se penche sur la carrière du nageur Omer Perreault, qui fut le premier Canadien français à tenter la traversée de la Manche entre 1922 et 1926. Dans un premier article, Roger Boileau nous

montre les paradoxes et l'évolution des positions de l'Église catholique québécoise face aux sports de 1763 à 1960. Dans un deuxième texte, il résume le presque cinquantième anniversaire des Jeux du Québec. Danielle Soucy, spécialiste de l'histoire du ski au Québec, nous parle d'un « miracle de la bonne sainte Anne », c'est-à-dire de l'ouverture du mont Sainte-Anne pour les championnats canadiens de ski en 1947 et des suites de cet événement. Paul Foisy s'intéresse aux coureuses et coureurs québécois qui participèrent au marathon de Boston : d'Émile Côté en 1909 aux 91 Québécoises et 197 Québécois de 2011. Michel Vigneault, explore les débuts du hockey organisé, né à Montréal en 1875. Alexandre Pratt retrace l'étonnante carrière d'un Québécois, d'origine irlandaise, né en 1866, à Saint-Dunstan-du-Lac-Beauport, qui devint propriétaire des Red Sox de Boston et patron du légendaire Babe Ruth. Enfin, je m'intéresse aux origines de l'engagement des femmes dans le sport, entre 1810 et 1895. Espérant que ces quelques incursions donneront aux lecteurs et lectrices le désir d'en connaître davantage et susciteront (on peut rêver) quelques nouvelles vocations de chercheurs.

GILLES JANSON

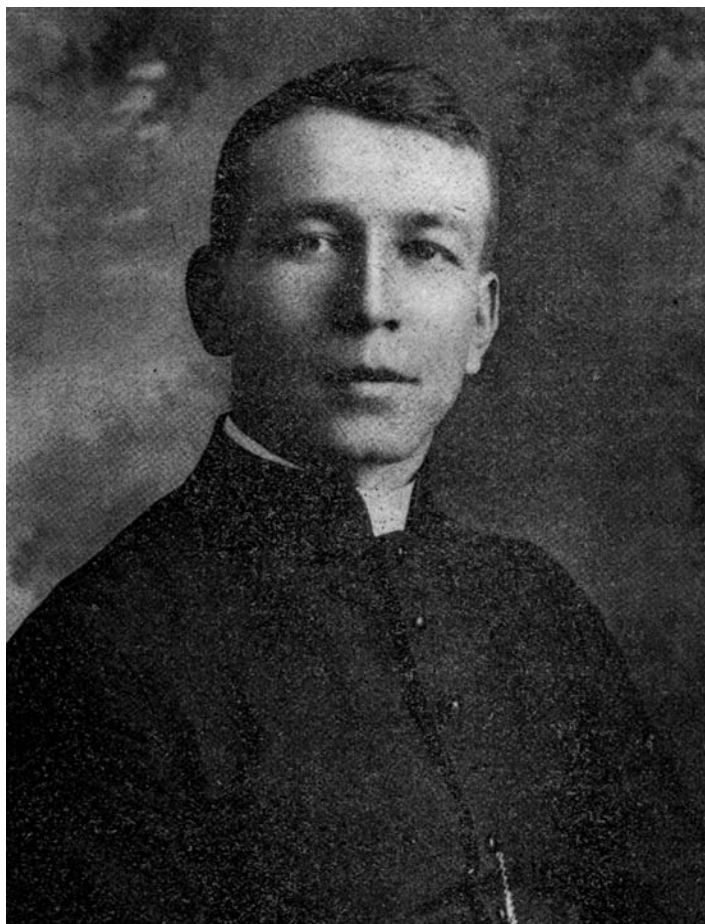


Selon l'historien Jean-Marc Paradis, Donald Guay, né en 1934, est le plus ancien et le plus assidu des historiens québécois en histoire du sport. Depuis 1980, nous lui devons au moins huit études sur le sujet, dont *Histoires vraies de la chasse au Québec* (1983), *Histoire des courses de chevaux au Québec* (1985), *Introduction à l'histoire des sports au Québec* (1987), *L'histoire du hockey au Québec* (1990), *La culture sportive* (1993), *La conquête du sport* (1997).

DU REFUS À L'ACCEPTATION L'ÉGLISE ET LE SPORT AU QUÉBEC

par Roger Boileau

À peine la cession de la Nouvelle-France est-elle signée que les officiers britanniques cantonnés à Québec reproduisent un type de courses de chevaux déjà très populaire en Angleterre. De courte distance, elles se distinguent des traditionnels défis spontanés des Canadiens; on les appelle « à l'anglaise ». Ces étranges courses, montées plutôt qu'attelées, innovent et séduisent. Régies par des normes et surveillées par des arbitres, elles se déroulent dans un espace restreint, permettant la présence de spectateurs et la pratique de paris dans un décorum nouveau. On retient les meilleurs temps qui deviennent autant de records à battre à la prochaine occasion dans un esprit d'amélioration constante de la performance. Ce modèle, repris dans d'autres activités individuelles, puis adapté à certains jeux traditionnels ouvre ici une ère nouvelle des rapports au corps, l'ère du sport. L'immigration britannique de la première moitié du XIX^e siècle multiplie les activités et les jeux physiques pratiqués sous ce modèle et les ancre dans la trame sociale par la multiplication de clubs sportifs où se côtoient les hommes de la bourgeoisie anglophone. Quelques décennies suffisent



L'abbé Arthur Ferland, fondateur de l'Œuvre des terrains de jeux de Québec (OTJ), dont le modèle sera repris par un grand nombre de paroisses avant la prise en charge des loisirs par les municipalités, au milieu des années 1960. (www.ndgquebec.blogspot.com)

pour que ces clubs locaux se regroupent en une douzaine d'associations pancanadiennes, à la fin du XIX^e siècle. Il s'agit du réseau initial anglophone. La bourgeoisie canadienne-française voudra les imiter au nom de la « valeur de la race » par la création d'un réseau parallèle francophone. Mais le sport constitue un produit culturel étranger à ses mœurs et cette bourgeoisie ne réussit pas à rassembler dans ses

rangs assez de ressources pour soutenir ses prétentions. Elle reste marginale, coincée jusqu'aux années 1960 entre une bourgeoisie anglophone déjà bien installée et une Église qui incarne seule la légitimité morale auprès des œuvres scolaires et de loisirs des jeunes francophones. L'Église joue un rôle à la fois important et ambigu dans l'appropriation du sport au cours des XIX^e et XX^e siècles. Elle critique sévèrement le sport tout en organisant dans ses rangs un réseau sportif dans plusieurs de ses œuvres, que nous appelons globalement le réseau alternatif clérical. L'originalité de l'intégration progressive du sport dans la société québécoise tient à ces trois grands courants en constante interaction. Entre 1763 et 1850, les déplacements fréquents des officiers et la faible immigration anglophone freinent l'expansion des manifestations sportives qui se déroulent en dehors des circuits culturels des Canadiens français. L'Église reste silencieuse.

UNE ÉGLISE CRITIQUE ET OPPOSÉE AU SPORT (1850-1950)

Le XIX^e siècle provoque de grandes transformations : une immigration anglophone importante après 1815, suivie de la nouvelle union politique de 1867,

contribue à l'émergence d'un nationalisme *canadien* qui trouve dans le sport un canal d'expression de son identité. Les clubs anglophones du Québec et de l'Ontario donnent naissance à des organismes de régie pancanadiens plus stables, dotés de règlements uniformes, de calendriers réguliers, d'où émergent annuellement des champions qu'une presse sportive naissante fait connaître. Au tournant du XX^e siècle, la communauté anglophone poursuit le développement du sport dans d'autres créneaux, qu'il s'agisse du sport professionnel, universitaire ou scolaire. Même la population moins fortunée peut y participer grâce au réseau d'organismes caritatifs (Young Men-Young Women Christian Association, Community Centers). Ces initiatives étendent le sport à toutes les couches de la population anglophone et servent de modèle aux Canadiens français. Ce n'est plus un phénomène épisodique, mais une pratique qui s'est généralisée. L'Église ne peut plus l'ignorer.

Depuis la Nouvelle-France, l'Église cherchera à protéger les cérémonies religieuses du dimanche et des jours de fête, mais les sports constituent un divertissement profane dont l'attrait interfère souvent avec les événements du calendrier liturgique devant assurer la formation religieuse du peuple. Les évêques reviendront sans cesse sur ce sujet et ils interdiront la tenue d'événements sportifs pendant les cérémonies religieuses.

DÉFENDRE LA CONCEPTION DE LA MODESTIE CHRÉTIENNE

L'Église s'est toujours montrée sensible à l'égard des contextes de rapprochement entre garçons et filles. Les activités sportives exacerbent cette prudence en ce qu'elles multiplient les occasions de rapprochement et éloignent les jeunes de la surveillance adulte : les concours et les excursions sont autant d'occasions de contacts jugés dangereux pour la morale. Mais il y a pire : au nom de l'aisance des mouvements, le sport incite la femme à revêtir des vêtements

masculins comme le pantalon pour le ski et la bicyclette ou encore les shorts pour le tennis et le costume de bain pour la natation. Les nombreuses mises en garde n'empêchent pas la déviance, forçant des évêques à évoquer l'autorité du *Deutéronome* pour rappeler la ligne de conduite chrétienne : « La femme ne portera pas d'habits d'homme ».

INTERDIRE LA FRÉQUENTATION DES CLUBS SPORTIFS ET DES ASSOCIATIONS NEUTRES

L'opposition à la formule des clubs se déroule sur une longue période, de 1882 à 1946. Du côté britannique, on ne peut imaginer le sport en dehors du club, lieu de rassemblement autour d'une activité spécifique, mais aussi temps privilégié où peut s'exprimer une certaine sociabilité. Si pour les clercs la pratique du sport par les Canadiens français représente déjà une concession au modernisme, sa pratique dans un club, qui échappe à la surveillance cléricale, s'avère inacceptable puisque le temps accordé au club est vu comme un temps perdu pour la famille et la foi.

DÉFENDRE LA LANGUE

Chaque sport crée en anglais un nouveau vocabulaire et multiplie les occasions d'anglicisation, car au-delà de l'action sur les terrains, les mots s'insèrent dans les conversations, les journaux, puis à la radio. Par exemple, le journal *Le Devoir* n'hésite pas à utiliser les termes *inning*, *catches*, *hits*, *wild pitch*, etc., dans ses reportages de baseball, témoignant de la pauvreté du vocabulaire technique français. Dans ces conditions, l'Église considère qu'elle ne peut laisser la jeunesse s'angliciser tout en s'amusant.

CONTRER LES MANIFESTATIONS DU MODERNISME

L'Église reproche au sport ses excès de matérialisme et de naturalisme qui menacent le type de société traditionnelle qu'elle défend. Longtemps tributaire d'une vision agricuturiste de la vie considérée comme garante de la survie



Au cours de la première moitié du XX^e siècle, l'abbé Étienne Blanchard combat l'anglicisation par les sports au moyen de nombreux lexiques. (www.openlibrary.org)

du catholicisme, des bonnes mœurs et même de la santé physique de la population, l'Église lutte avec âpreté contre les tendances récentes et leur oppose « l'esprit chrétien ». Ses critiques s'articulent autour des deux pôles : considéré trop populaire auprès des jeunes et même des adultes, on dira d'abord du sport qu'il détourne des devoirs collectifs et surtout de ceux liés à l'Église en privilégiant les intérêts individuels, ensuite qu'il inverse la hiérarchie des valeurs chrétiennes par un développement exagéré du corps au détriment de l'âme. En résumé, les écrits de l'Église sur le sport au cours de cette longue période font ressortir l'opposition des deux éthiques. Par l'activité physique intense qu'il commande, le sport valorise le corps et l'entraîne dans une nouvelle éthique de l'action et du développement, alors que l'Église se satisfait longtemps d'un simple entretien hygiénique. La dimension de la compétition rejoint une éthique du dépassement de soi par le contrôle et l'effort appliqués à un obstacle physique ou à un adversaire,

tandis que l'Église valorise la coopération entre les individus et le dépassement spirituel. Le caractère amusant du sport appelle une éthique hédoniste dans laquelle le plaisir en général, et plus particulièrement le plaisir du mouvement, occupe une grande place, alors que l'Église tarde à reconnaître cet aspect de l'expérience humaine au profit d'une valorisation du travail, de la vie intellectuelle et spirituelle pouvant accepter la mortification du corps. Dans le sport, l'enjeu est important. Il appelle une éthique d'intérêt qui se manifeste par la visibilité et la notoriété accrues des joueurs qui peut aller jusqu'au vedettariat et, par conséquent, entraîner des gains matériels et financiers importants qui heurtent les valeurs d'humilité et de pauvreté prônées par l'Église. Ainsi, pour une partie du clergé, l'esprit sportif s'oppose à l'esprit chrétien et menace la survie de la société canadienne-française. Mais les contextes d'acculturation impliquent une relation plus complexe que la simple négation et il ne faut pas se surprendre si, durant cette même période, d'autres clercs tiennent un discours moins sévère et posent les conditions d'une plus grande acceptation du sport.

UNE ÉGLISE QUI SÉLECTIONNE (1870-1960)

La sélection constitue une autre tendance, moins radicale que le rejet, du processus d'acculturation par lequel certains aspects du trait culturel étranger semblent dorénavant acceptables alors que d'autres sont encore rejetés. L'expression populaire « Oui... mais! » exprime bien cette ambivalence : une déclaration positive étant suivie d'une mise en garde sélective à l'égard de l'élément non intégré ou jugé problématique. Il ne s'agit plus d'un refus généralisé, mais d'une acceptation partielle, raisonnée, qui supprime les circonstances, les contextes dans lesquels le trait culturel étranger s'exerce dans la société dominée et à partir desquels l'acceptation est négociée.

Les interdictions n'ayant pas réussi à écarter les pratiques sportives, des clercs développent un discours de compromis envers les exigences du sport et la protection des éléments forts du foyer culturel canadien-français que l'on croit menacés. On permet au sport de se créer une niche comme pratique récréative ou éducative aux côtés de la gymnastique et des jeux déjà intégrés dans la mesure où il ne nuit pas et peut contribuer aux visées supérieures de l'Église. Sans surprise, les exigences les plus fréquemment évoquées reprennent les thématiques dénoncées antérieurement et qui justifiaient le rejet du sport, mais le nouveau discours de la sélection, qui se superpose au précédent, tente d'établir un certain « accommodement ». Ainsi, on dira : « Oui au sport, à la condition de... » limiter ses excès, préserver les valeurs chrétiennes, contrer l'anglicisation, etc. On l'accepte donc comme pratique essentiellement récréative au nom de la modération, de la santé et de la saine distraction. Plus tardivement, on relève aussi l'existence de textes issus de l'enseignement secondaire ou du loisir dont l'accent porte plutôt sur les avantages du sport et sur l'élaboration de moyens pour qu'il contribue à l'éducation chrétienne des jeunes. La logique sportive d'inspira-

tion britannique est reprise ici de façon assez intégrale : on accepte l'émulation, la compétition, l'entraînement, tout en intégrant consciemment le sport dans le processus éducatif comme un outil reconnu et efficace au service du développement multidimensionnel de la personne. Le texte du père Simon Perreault c.s.v. du collège de Joliette, paru en 1927, dans la revue *L'Enseignement secondaire au Canada*, constitue à notre connaissance le premier document qui accepte explicitement le sport et ses exigences sans poser de conditions. Il en détaille même les avantages pour le développement intellectuel et moral des élèves. En 1945, le père Paul Benoît s.j. du collège de Sudbury propose un nouveau modèle d'organisation du sport dans les collèges. Il ne s'agit plus de meubler le temps des récréations, mais de s'entraîner de façon systématique pour favoriser la santé, la bonne humeur et le travail : « Le collège doit devenir une école de formation physique ». Il préconise un entraînement modéré d'une heure trente par jour pour tous les élèves en grugeant quelques minutes sur tous les autres cours pour dégager les fins de journée sans menacer la hiérarchie des valeurs chrétiennes. Un autre jésuite, Maurice Richer, exprime



Au milieu du XIX^e siècle, les collèges classiques constituent la première brèche par laquelle les sports pénètrent les œuvres cléricales. Il y en aura d'autres. Ici, le club de hockey au Séminaire de Québec, vers 1897. Photo. Jules-Ernest Livernois. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, ph.1993-1939).



Pour pratiquer certains sports (cyclisme), dans des conditions optimales, des femmes en viennent à emprunter des vêtements réservés jusque-là aux hommes. Ce travestissement déplaît aux autorités religieuses de l'époque. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants).

la transition qui s'est opérée chez certains clercs où l'approche traditionnelle du jeu, simple délassement peu conséquent, s'estompe au profit d'une perception plus raffinée de l'apport original et supplémentaire du sport : « Nous sommes même d'avis qu'il n'y a peut-être pas meilleure école pour la formation du caractère et l'exercice des vertus naturelles ». Ce type d'affirmation sera de plus en plus fréquent après la Deuxième Guerre mondiale.

L'INTÉGRATION PRÉCOCE DES PRATIQUES SPORTIVES DANS LES ŒUVRES CLÉRICALES

Cette ambivalence des discours, depuis le milieu du XIX^e siècle, ne doit pas masquer le fait que pour l'Église l'action a précédé le discours. Si les textes positifs sur le sport datent de l'entre-deux-guerres, l'engagement de l'Église envers l'encadrement sportif au sein de ses œuvres s'observe beaucoup plus tôt. Voici quelques exemples :

Les collèges classiques signent les premières manifestations du sport dans les institutions religieuses. Le régime d'internat prévoit des récréations prolongées que les collégiens meublent traditionnellement par des jeux populaires : colin-maillard, main chaude, marelle, promenades à pied, en raquettes, patinage, etc. Ce temps libre et l'acceptation du jeu libre par les clercs constituent les brèches par lesquelles les sports s'introduisent dans les collèges pour y imposer bientôt leur éthique particulière. Les premières traces remontent à la pratique du cricket, en 1854, et de la crosse, en 1860, au collège Sainte-Marie contre des clubs anglophones. La pratique du baseball au collège de l'Assomption, dès 1860, se répand bientôt à huit autres collèges. Le hockey aux collèges Sainte-Marie et Mont-Saint-Louis, dès 1885, est adopté par une quinzaine de collèges au tournant du siècle, nombre suffisant pour créer une première ligue « interclassique », dès 1899. D'autres sports suivront –

basketball, athlétisme, tennis –, justifiant la création d'une première Association sportive collégiale catholique (ASIC), en 1938. À l'aube de la Révolution tranquille, le sport s'avère omniprésent dans le réseau des collèges classiques. Une enquête de 1961, auprès des 30 collèges les plus peuplés, indique que 60 % d'entre eux offrent en moyenne dix sports différents dans le cadre de ligues intra-muros et que 77 % encadrent leur élite sportive dans des ligues intercollégiales.

LES FÊTES POPULAIRES

Au départ, la fête nationale des Canadiens français se compose essentiellement d'une procession, d'une messe et de discours, mais en 1873 y apparaissent des courses de chevaux attelés, puis des parties de crosse, des courses à pied, en canot ou de natation. Ce modèle montréalais se répand par la suite aux autres villes. Les fêtes d'ouvriers et de sociétés religieuses sont très nombreuses



L'Église s'opposait à certaines pratiques sportives comme la natation ou la baignade, car elles obligeaient les femmes à se dénuder. (Banque d'images de *Cap-aux-Diamants*).

dans la seconde moitié du XIX^e siècle et s'y greffent progressivement des tournois sportifs. En 1890, le pique-nique des cochers comprend 28 épreuves et une partie de baseball. D'autres types d'événements comme les fêtes champêtres, les anniversaires de municipalités ou de la reine Victoria incorporent des épreuves athlétiques et des sports d'équipe. Ces diverses fêtes auxquelles les clercs participent, soit directement comme organisateurs ou à titre d'invités, représentent des temps forts de la socialisation par le sport. Dans ces contextes, on peut dire que le « festif se vit aussi à l'enseignement de l'agonistique ».

Des cercles existent depuis 1869. Ils se présentent d'abord comme des œuvres religieuses au service de la foi et de l'affirmation de la doctrine chrétienne. Au début du XX^e siècle, ils cherchent surtout l'avancement intellectuel, moral et physique de la jeunesse, une réponse de l'Église à l'attrait des clubs anglophones et des associations neutres. Ils fonctionnent isolément en présence d'un aumônier ou à l'intérieur d'une œuvre déjà existante comme l'Association catholique de la jeunesse canadienne (ACJC). Plusieurs sports y sont pratiqués, dont les plus populaires sont le baseball, le billard, le hockey, la lutte, conduisant à la création de ligues. Plusieurs rencontres se font contre des clubs anglophones, transgressant la ligne du développement séparé.

Les salles paroissiales représentent une nouvelle réponse cléricale aux besoins émergents d'une urbanisation croissante et préoccupante. Polyvalentes dès le départ, elles tentent de répondre aux besoins des adultes et des jeunes en servant de point de ralliement pour des activités ludiques, communautaires et apostoliques. Peu nombreuses durant les premières décennies du XX^e siècle, leur nombre s'accroît à partir des années 1940 jusqu'à ce que certaines, dans les paroisses les plus dynamiques, se transforment en centre de loisirs paroissial, nouvelle étape dans le développement du sport dans le giron religieux. Constitués de bâtiments plus vastes, séparés des églises et dotés de locaux polyvalents (réunions, concerts) et spécialisés (salle de quilles, théâtre), auxquels s'ajouteront des installations sportives plus coûteuses par la suite (gymnase, piscine, salles spécialisées, etc.), les rares centres précurseurs des années 1920 sont au nombre de 125 en 1964 et les quelques activités sportives initiales dépassent maintenant la vingtaine. La création de comités sportifs au sein de ces centres, au cours des années 1930, accélère le passage du jeu au sport.

L'ŒUVRE DES TERRAINS DE JEUX (OTJ)

Pour contrer l'effet délétère d'une urbanisation rapide et l'absence d'organisation laïque d'occupation du temps

libre des jeunes durant l'été, l'abbé Joseph-Arthur Ferland crée cette œuvre à Québec, en 1929. En s'appuyant sur la structure paroissiale, il élabore un modèle particulièrement adapté à la mentalité cléricale de l'époque qui repose sur le développement multidimensionnel de l'enfant. Si, au départ, les jeux variés meublent le volet physique, rapidement les pratiques sportives et leurs exigences compétitives envahissent la programmation. Dans la ville de Québec seulement, l'œuvre passe du seul terrain du parc Victoria à treize terrains de jeux, dont dix seront en activité douze mois par année, vers la fin des années 1940. Ces terrains stimulent la pratique sportive, générant des compétitions interparcs puis interparoissiales. L'œuvre se développe de façon semblable dans toutes les régions du Québec, incluant Montréal où elle s'insère dans le labyrinthe complexe des initiatives des anglophones et de la ville de Montréal. La multiplication des OTJ incitera leurs gestionnaires à se regrouper en fédérations diocésaines, à partir des années 1940, afin de mieux résoudre les principaux problèmes communs. En 1946, on ressent le besoin de créer une fédération provinciale des OTJ qui prit le nom de Confédération otéjiste provinciale (COP). L'idée d'un tel regroupement répondait aux besoins d'échanger les expériences, d'étudier les problèmes communs et de se donner

des services techniques ou d'information pouvant servir toutes leurs activités, dont les sports. Elle répondait aussi au besoin de défendre les acquis contre d'autres organismes provinciaux intéressés aux nouveaux octrois du gouvernement fédéral destinés au redressement de la santé et du bien-être de la population et contre les velléités d'ingérence de certaines municipalités – comme Montréal – ou encore du gouvernement provincial lui-même qui jongle alors avec l'idée de créer un ministère de la Jeunesse. En définitive, cette structure reste bien calquée sur la structure de la vie religieuse où l'aumônier, la paroisse et le diocèse constituent un triptyque indissociable avec lequel les avancées de la laïcité doivent composer.

Deux sports ayant déjà atteint une plus grande popularité sur les terrains de jeux profitent de cet encadrement pour s'épanouir davantage : le baseball et le hockey. Quelques fédérations diocésaines créent même un Service baseball, en 1954, puis un Service hockey, en 1956, au sein de la COP, véritables structures de régie du sport agissant en parallèle avec les organismes provinciaux anglo-protestants déjà existants. Après dix ans d'activité, le Service baseball gère 4 065 joueurs affiliés, répartis dans 325 clubs et 68 ligues. En 1963, le Service hockey regroupe au-delà de 12 000 jeunes. La COP cherche à développer un hockey plus éducatif et moins dépendant du hockey professionnel, ce que l'on reproche entre autres à l'organisme officiel anglo-protestant, la Quebec Amateur Hockey Association. La confrontation entre ces deux organismes québécois de régie du hockey donne lieu à une lutte cruciale entre deux systèmes de valeurs campés dans des organismes divisés au point de vue ethno-religieux. L'unification qui s'ensuit sur des bases nouvelles et à partir des laïcs francophones constitue le prélude à une transformation majeure de tout le système sportif québécois, ouvrant la porte à une prise de contrôle de l'ensemble du sport québécois par ces derniers.

L'OTJ de Québec aura eu une très grande influence sur les loisirs et le sport québécois. Elle a créé un modèle crédible, enraciné dans la culture cléricale, reposant sur la paroisse et capable de mobiliser des bénévoles et des ressources municipales. Elle est à la source des nombreux services de loisirs paroissiaux, puis municipaux qui seront créés dans son sillage à partir des années 1960.

L'Œuvre du patronage, créée en 1846 à Québec, consiste à l'origine à visiter les pauvres à domicile, mais elle fait aussi germer une chaîne d'œuvres pour les soutenir tout au long de leur vie, dont celle de l'éducation primaire et des loisirs. Dans les premières décennies, les locaux de classe surchargés ne

permettent guère l'éclosion de pratiques corporelles, mais la construction ultérieure de bâtiments plus vastes et le débordement de l'horaire scolaire vers les journées de congé et les longues vacances ouvrent une brèche, celle de l'occupation du temps libre, et entraînent la diversification de la clientèle. Ce temps libéré incite les religieux de Saint-Vincent-de-Paul à retenir des activités appréciées de leurs clientèles comme les jeux physiques. On les distingue toutefois des sports que le *Directoire de la congrégation* refuse d'introduire afin d'éviter tout esprit de rivalité entre les œuvres. On se tourne donc vers la gymnastique, introduite dès 1890, et certains jeux populaires. Tour à tour,



Le patro Saint-Vincent-de-Paul de Québec. Une œuvre qui intègre successivement les domaines de la charité, de la scolarité et des loisirs dont la gymnastique et les sports. Photo Jules-Ernest Livernois, *Quartier Saint-Jean-Baptiste - côte d'Abraham - patronage et église Saint-Vincent-de-Paul* (1937). (Bibliothèque et archives nationales du Québec, cote : P560, S2, D2, P166750-1).

les fêtes religieuses, paroissiales, diocésaines, patronagiales ou patriotiques servent de prétexte à une démonstration gymnique. L'appropriation du modèle sportif au sein de l'Œuvre du patronage s'enclenche malgré tout, d'abord par la création de ligues internes au sein de chaque groupe d'âge, conduisant à des championnats « fermés », puis par une ligue junior de hockey interpatros se disputant un championnat coiffé d'une coupe, en 1928. Suivront une ligue de basketball avec championnat et coupe emblématique, en 1940, une ligue de balle interpatros, en 1948, des Olympiques interpatros d'athlétisme, avant 1959. L'expansion est telle que l'on crée le Service technique des sports rattaché à la Centrale des patros, en 1960. Les rapports entre l'Église et le sport sont certes ambigus, mais reproduisent plusieurs étapes observées dans un contexte d'acculturation où deux

groupes culturels différents doivent cohabiter. Lorsque le rejet du trait culturel étranger s'avère impossible, on observe souvent une appropriation progressive à partir des éléments structurants de la culture receveuse, ce qui donne lieu à des chassés-croisés comme ceux observés ici.

L'acceptation progressive du sport au sein des œuvres d'Église s'est réalisée, malgré l'opposition initiale, grâce à deux brèches : d'abord la conception hylémorphique de l'homme énoncée par Aristote, reprise par Thomas d'Aquin et largement propagée ici, qui justifie une certaine attention au corps, puis l'acceptation du jeu comme outil pédagogique privilégié pour occuper le temps libre des jeunes, et ce, dans tous les contextes. Or, le sport procède du jeu, il en est une forme particulière. Mais contrairement aux autres pratiques corporelles ludiques qui se perpétuent librement dans la société, chaque sport

possède une existence institutionnelle propre qui se développe ici, depuis le début du XIX^e siècle, en dehors des cadres religieux dans et par la population anglo-protestante à laquelle s'intègrent progressivement des laïcs franco-catholiques. Très tôt, les sports constituent une alternative possible aux jeux traditionnels pratiqués antérieurement par la jeunesse canadienne-française, et c'est sous forme de jeux qu'ils pénètrent dans l'univers des pratiques corporelles des œuvres religieuses et y imposent progressivement leurs propres exigences. ■

Roger Boileau, Ph.D. est éducateur physique et sociologue.

Pour en savoir plus :

Roger Boileau. *L'Église et le sport au Québec à la lumière du concept d'acculturation*, Thèse de doctorat en sociologie, Université Laval, 2007, 544 p.



LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE QUÉBEC

(fondée en 1937)

FIER PASSÉ OBLIGE

- ↪ pour **RECEVOIR** régulièrement des publications de haute qualité
 - le bulletin *Québecensia*
 - le Calendrier des vues anciennes de Québec
 - la revue *Cap-aux-Diamants* (membres privilégiés)
- ↪ pour **RENCONTRER** d'autres passionnés de l'histoire
- ↪ pour **ASSISTER** gratuitement aux activités organisées par la SHQ
 - les conférences publiques
 - les expositions présentées par la Société historique
- ↪ pour **PROFITER** de notre centre de documentation
- ↪ pour **BÉNÉFICIER** d'un tarif préférentiel
 - sur le prix courant de nos publications
 - sur nos excursions et visites patrimoniales

Communiquez avec nous ou visitez notre site Internet

6, rue de la Vieille-Université, local 158, Québec (Québec), G1R 5X8
 téléphone: 418-694-1020 poste 256
 courriel: shq1@bellnet.ca
 www.societehistoriquedequebec.qc.ca



APHCQ

Association des professeurs et des professeurs d'histoire des collèges du Québec

**Un regroupement de
professeures et professeurs
d'institutions de niveau collégial publiques et privées,
francophones et anglophones,
qui contribue au rayonnement de l'histoire
dans leurs milieux.**

Pour information: Jean-Louis Vallée
 (418) 248-7164 poste 117 ■ jlvallée@cec.montmagny.qc.ca

Archives du Séminaire de Nicolet 2000

... témoins de notre histoire...

Heures d'ouverture:
du lundi au vendredi
de 9 h à 12 h
de 13 h à 16 h 30



900, boul. Louis-Fréchette, bureau 110, Nicolet J3T 1V5
 Téléphone : (819) 293-4838 Télécopieur : (819) 293-4543
 Courriel électronique : seminairedenicolet@sogetel.net
 Site internet : www.archives-seminaire-nicolet.qc.ca



Rameuses lors de régates. (*L'Opinion publique*, 5 septembre 1878, p. 430.)

1810-1895

L'ENTRÉE DES FEMMES DANS L'ARÈNE SPORTIVE

par Gilles Janson

De 1810 à 1895, le sport chez les femmes demeure un phénomène plutôt marginal. Fondamentalement, c'est un monde d'hommes, une culture avant tout masculine où l'on montre sa force, son habileté, son endurance, son courage, sa loyauté. L'homme acquiert dans l'arène sportive les qualités nécessaires pour les combats qu'il doit mener dans la vie publique. Généralement, la femme, confinée à la sphère privée, s'occupe d'élever ses enfants et a le souci d'être une bonne épouse. Elle rend son foyer agréable pour un mari fatigué par une dure journée de travail. Selon les conceptions de l'époque, sa physiologie

en fait un être faible, peu compétitif et ses émotions l'emportent souvent sur sa raison. Les vêtements lourds et encombrants que portent les bourgeoises ne favorisent pas les exploits sportifs. Avant 1900, la petite minorité de femmes qui s'adonne à la pratique sportive provient, très majoritairement, des classes bourgeoises anglophones.

DES SPECTATRICES

Le 11 août 1840, *The Gazette* de Montréal relie, d'une façon plus ou moins directe, les femmes au monde du sport. Il s'agit d'une publicité d'un certain M. Bishop, de Montréal, qui donne des leçons d'équitation aux jeunes « *ladies and*

gentlemen ». Vers la même époque s'ouvrent également des académies de danse, très fréquentées durant tout le XIX^e siècle par les classes bourgeoises, et surtout par les femmes. Ces académies, en plus des cours de danse, offrent des leçons de maintien et des exercices callisthéniques. Il s'agit d'une gymnastique aux mouvements simples, sans l'utilisation d'appareils et s'adressant surtout aux jeunes filles et aux femmes. Ainsi, à l'été de 1843, M^{me} Charles Hill, de Montréal, professeure de danse et de « *calisthenic exercises* », ouvre une académie à l'angle des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel. Elle assure que ces exercices sont faciles, gracieux et recom-

mandés par les meilleurs médecins, car ils donnent de l'énergie, développent la cage thoracique et améliorent la santé. En novembre 1863, son école a toujours pignon sur rue. Mais les femmes jouent surtout le rôle de spectatrices pendant les compétitions sportives... De 1843 à 1895, lors des courses en raquettes organisées par les différents clubs, c'est comme spectatrices, souvent avec beaucoup d'enthousiasme, que les femmes participent à ces compétitions. Parmi les très nombreux événements sportifs qu'elles fréquentent, on relève, entre autres, leur présence, dès l'été de 1840, aux courses

sur la piste de la rivière Saint-Pierre. On les voit dans les salles d'armes applaudir aux joutes d'escrime. En octobre 1854, à Beauharnois, elles sont bien représentées parmi les 4 000 spectateurs qui assistent à une partie de crosse entre deux équipes d'Amérindiens. Quelques mois plus tard, on ouvre même un chemin pour qu'elles puissent se rendre avec leurs attelages sur la glace du fleuve, en face de Montréal, assister à une partie de curling. Au mois d'août 1880, lors d'une partie de crosse entre les clubs de Montréal (Shamrock) et Toronto, un tiers des 5 000 spectateurs sont des spectatrices. Dans les années 1884-1885, les nombreuses régates et les danses organisées par les clubs nautiques attirent un fort contingent de dames et de jeunes filles.

Les excursions préparées par différents clubs sportifs ne font pas exception à la règle. En effet, lorsque, en 1878, le Longueuil Cricket Club retient les services du vapeur *Le Cultivateur* pour aller jouer une partie à Trois-Rivières, un grand nombre de femmes montent à bord. Cette présence féminine à différentes compétitions sportives a des effets non seulement

sur les athlètes, mais également sur l'assistance. Leurs encouragements et leur admiration stimulent l'ardeur des concurrents, les poussent à donner le meilleur d'eux-mêmes. Souvent, des dames épinglent les médailles sur la poitrine des vainqueurs. Dans les estrades, les femmes ajoutent un air de respectabilité. Elles atténuent, croit-on, la vulgarité, elles préviennent les débordements et, effet non négli-

geable lorsque les spectacles sportifs deviennent payants, au début des années 1860, elles attirent les hommes sur les terrains de sport. Il n'est donc pas surprenant qu'on fasse des efforts pour les inciter à venir. Des estrades sont parfois spécialement construites pour elles. Ou, si ces installations existent déjà, les meilleures places leur sont réservées. On s'inquiète aussi de leur confort. Ainsi, en mars 1875, lors de courses de chevaux au parc Decker, au Mile-End, on déneige soigneusement la grande estrade qui doit les accueillir et on étend de la paille à leurs pieds pour les protéger de l'humidité. Dans la majorité des cas, elles sont admises gratuitement aux événements sportifs.

DES SPORTIVES

Quelques femmes s'intègrent, graduellement, aux activités sportives. Au début des années 1810, Anne Prevost, fille du gouverneur George Prevost, pratique l'équitation. En 1841, Charles Caleb Ward peint une randonnée de raquetteuses autour du Mont-Royal. En février 1850, des Amérindiennes s'adonnent à une course en raquettes sur la piste de la rivière Saint-Pierre. On les verra participer à des courses en canot et aux régates de Lachine en 1869. L'historienne Ann Hall, dans son livre *The Girl and the Game, a History of Women's Sport in Canada*, nous apprend la

fondation, en 1858, à Montréal, du premier club sportif pour dames au Canada, le Montreal Ladies Archery Club, qui avait son propre terrain de pratique rue Sainte-Catherine, tenait des assemblées régulières et organisait des compétitions où des prix étaient attribués. En 1861, le club de raquettes Ladies' Prince of Wales Club of Montreal, est fondé. En 1859, à Québec, rue Sainte-Ursule, le professeur Dearnally donne des leçons d'escrime aux jeunes femmes. Vers la même époque, l'ouver-



Joueuse de crosse plutôt fantaisiste. Elle ressemble plus à une danseuse de théâtre burlesque qu'à une joueuse de crosse. (Bibliothèque et Archives Canada, fonds de la Montreal Amateur Athletic Association, MG28 I351, vol. 16, Scrapbook 2, 217).

ture de patinoires popularise ce sport. La première patinoire couverte au Canada est aménagée à Québec, vers 1851-1852. On y dispute bientôt un tournoi pour identifier la meilleure patineuse du Québec. Jessie Brown remporte la palme lors d'une performance qualifiée de la plus excitante de la soirée. Le Victoria Skating Rink, le plus luxueux, rassemble de nombreuses patineuses montréalaises. Au début des années 1870 débudent des tournois de « patinage de fantaisie » pour jeunes femmes, sous le patronage du gouverneur général. Dans les années 1860 naissent des écoles d'équitation pour « *ladies and gentlemen* ». Le 27 mars 1866, *La Minerve* annonce la création d'un Jockey club pour femmes. « Encore un progrès! », ironise ce journal. Des dames du très sélect Montreal Hunt Club accompagnent les hommes à la chasse au renard. Quelques années auparavant naissent des gymnases. Celui fondé en 1860 par Frederick Samuel Barnjum ouvre, en 1867, des classes pour jeunes femmes et jeunes filles, qui joueront un rôle très important dans l'éducation physique féminine. Ces classes sont suivies et parrainées par l'élite de la société anglophone de Montréal. Après le décès de Barnjum, en 1888, sa sœur Helene continuera son œuvre pendant plusieurs années. En 1869 apparaît une nouveauté dans la métropole : des vélocipédistes féminins. Avec la mise au point de la bicyclette « moderne », dans les années 1880, roues égales, chaînes, pneus gonflables, le cyclisme jouira d'un véritable engouement tant chez les hommes que chez les femmes. Sa pratique modifiera le costume féminin avec l'adoption du pantalon et l'abandon, pour certaines, du corset, non sans provoquer débats et sarcasmes. En mars 1895, des Montréalaises fondent le City Cycling Tour. Au conseil d'administration siège une majorité de femmes. Mais les préjugés demeurent tenaces, car la même année, un député de l'Assemblée législative trouve ridicule de voir « des femmes en



M^{me} Julien Martineau, née Joséphine Dompierre, « la mère » du club de crosse Le National, ancêtre de la Palestre nationale. (*La Presse*, 2 juin 1897, p. 2).

bicycles ». En 1869, certains se demandent pourquoi exclure les femmes des lieux de baignade et réclament que des « bains » leur soient réservés. Lorsque le Club de natation de Montréal est créé à l'île Sainte-Hélène, en 1876, le sujet revient sur le tapis. En août 1880, l'administrateur du Club, Napoléon Labranche, ne voit pas quelles raisons empêcheraient les femmes d'apprendre à nager. Au printemps 1881, un groupe de dames appuie cette idée et exige des aménagements au « bain » de l'île Sainte-Hélène qui répondraient à leurs

besoins. Les coûts estimés, 3 000 \$ à 4 000 \$, freinent les ardeurs des administrateurs. Finalement, en juillet 1882, une résolution du conseil d'administration permet l'usage du « bain » aux dames deux avant-midi par semaine et laisse entre les mains d'un comité féminin le soin de faire les arrangements nécessaires. À la fin des années 1870 apparaît, au Québec, le tennis. Des bourgeoises anglophones en deviennent rapidement de ferventes adeptes. Les femmes sont même admises comme membres du Montreal Lawn Tennis Club, phéno-



Patinage au Victoria Skating Rink, Montréal. (*L'Opinion publique*, 20 février 1873, p. 89.)

mène plutôt rare à l'époque où elles sont généralement invitées par les hommes à participer aux activités sportives d'un club. Contrairement à la pratique habituelle, leur implication n'est pas limitée à quelques parties périphériques en marge d'un tournoi, mais intégrée au programme principal. Il en est ainsi lors d'un tournoi au Racquet Club d'Ottawa où des jeunes femmes de Montréal, de Québec et d'Ottawa jouent devant le gouverneur général qui remet aux gagnantes les prix remportés. Des tournois ont lieu régulièrement entre des joueuses de Montréal et de Québec. De 1850 à 1880, les clubs de raquettes poussent comme des champignons. Fréquemment, les femmes participent aux randonnées avec les hommes. En novembre 1881, on assiste, à Pointe-

Saint-Charles, à la création d'un club par des femmes, le Minnehaha Showshoe Club. La frénésie du *tobogganning*, à la fin des années 1870 et au début des années 1880, ne laisse pas les femmes indifférentes. Elles sont nombreuses à descendre les pentes naturelles ou artificielles aménagées à Montréal, Québec et dans plusieurs villages. Cet engouement provoque la réaction d'Édouard-Charles Fabre, archevêque de Montréal. Le dimanche 15 février 1885, tous les curés de la métropole et de la banlieue dénoncent en termes énergiques « ces glissades qui, à cause de la position qu'elles exigent sur le traîneau [la femme entre les cuisses de l'homme ou l'inverse] et des chutes plus au moins volontaires qu'elles occasionnent [où les corps s'ém- mēlent] est loin d'être convenable pour

une jeune fille ». Le 26 décembre, dans une lettre circulaire, M^{gr} Fabre revient sur cette « fureur » nouvelle qui menace la vertu des jeunes filles et des jeunes femmes. Un policier ajoute que les glissoires sont même des lieux de prostitution et que le costume des raquetteuses est devenu celui des prostituées! Une autre pratique touche le Canada et les États-Unis et se propage au Québec : les marches de longue distance pour femme. Le 31 janvier 1879, *The Gazette* publie le défi de L. A. Warren, dix-huit ans, originaire de Philadelphie, lancé à toutes les femmes de Montréal pour une marche de 100 milles (160 km). Le 22 février, cette jeune femme rencontre la Montréalaise Jessie Anderson au Perry's Hall, rue Craig (maintenant rue Saint-Antoine), dans une marche de 25 milles

(40 km). M^{me} Anderson, aussi connue sous le nom de Morahan, participera à plusieurs marches de longue distance à Montréal et aux États-Unis. Cette pratique se poursuit pendant quelques années. Elle ne suscite pas cette fois la réprobation de l'Église, mais plutôt celle des médecins et des fonctionnaires municipaux. Ainsi, après la marche de 385 milles (616 km) de Jessie Anderson, à Chicago, un commissaire à la santé de la ville, à la suite de plaintes, enquête sur l'état de la marcheuse. Il conclut qu'elle n'a pas vraiment souffert. Mais les plaintes contre ce genre de spectacle se multiplient. Certains affirment que la pauvreté force ces femmes qui, pour gagner leur vie, marchent mille après mille, jour après jour, mal nourries, sans soin ni entraînement suffisants. La Philadelphia County Medical Society condamne ces spectacles qui, sous prétexte de culture physique, infligent aux femmes des tortures pires que celles de l'Inquisition. Peu à peu, les marcheuses disparaissent de l'actualité sportive. Ajoutons que les femmes pratiquent aussi pendant les années 1870-1895, le patin à roulettes, le croquet, le golf, les quilles mais, sauf exception, elles sont exclues des sports « virils » comme la boxe, la crosse, le football, le hockey. Concernant ce dernier sport, ajoutons que l'une des premières parties d'équipes féminines a lieu au Rideau Skating Rink d'Ottawa, le 9 mars 1889. Mais il faudra attendre la Première Guerre mondiale pour voir des ligues de hockey féminin attirer les foules avec des vedettes comme Albertine Lapensée et Agnès Vauthier. De plus, la très grande majorité des associations ou clubs sportifs sont créés et administrés par des hommes et seuls ces derniers peuvent généralement en devenir membres.

DES CANADIENNES FRANÇAISES

Seules quelques Canadiennes françaises s'illustrent dans le monde du sport. Ainsi, le 3 mars 1879, un correspondant de *The Gazette*, à Chicago, parle d'une « *little French Canadian woman* » de Montréal,

nommée Lachapelle qui vient d'accomplir tout un exploit comme marcheuse. Elle a parcouru 3 000 quarts de mille (0,4 km) en 3 000 quarts d'heure. Elle était, dit-on, dans une forme remarquable après cette action d'éclat. Quelques semaines plus tard, dix-huit « amazones » participent à une marche de six jours. On remarque parmi elles « M^{me} Lachapelle qui paraît douée d'une vigueur réelle, M^{me} [Bessie] Kohn possédant quelques-unes des qualités nécessaires [...] enfin M^{me} [Bella] Kilburn ». Après cinq jours, le journaliste de *La Patrie* croit que seule M^{me} Lachapelle, qui maintient une avance de 10 milles (16 km) sur les onze concurrentes restantes, terminera la marche. Avec la création des

clubs de raquettes, Le Canadien en 1878 et Le Trappeur en 1884, des femmes accompagnent les hommes lors de randonnées et participent à des courses. En février 1884, Estelle Laviolette dirige des classes de culture physique au gymnase de Barnjum. Des Canadiennes françaises prennent part aux régates. Par exemple, au mois d'août 1884, on peut les voir comme rameuses aux régates de Beloeil, de Saint-Hyacinthe et de Sainte-Rose. Un cas surprenant, M^{me} Julienne Martineau, née Joséphine Dompierre, est à l'origine de la fondation de la Palestre nationale. En effet, cette enthousiaste du jeu de crosse préside aux destinées du club Le National, en 1891-1892, ancêtre de la Palestre natio-



Bicyclette tandem (homme et femme). (Musée McCord, collection Notman, 1896).



Louise Armaindo, née Louise ou Aloise Brisebois, à Saint-Clet. (*The National Police Gazette* (New York), 10 mai 1884).

nale. Un autre exemple étonnant, la cycliste, marcheuse et adepte des poids et haltères Louise Armaindo, née Brise-

bois, vers 1861, à Saint-Clet, comté de Vaudreuil-Soulanges, qui apparaît régulièrement dans les chroniques sportives

des États-Unis et du Québec dans les années 1882-1885. Au mois d'avril 1882, les Montréalais peuvent admirer les performances de cette « *champion Lady Bicyclist of the world* » au Cristal Rink, à l'angle des rues Guy et Dorchester. Dans une course de 100 milles (160 km), elle triomphe des cyclistes F. S. Rollinson, champion d'Amérique et T. W. Eck. Terminons avec la longue chronique de Francoise (Robertine Barry), première journaliste à décrire un événement sportif, soit la partie de crosse du 15 octobre 1892, entre le Shamrock et les Capitals d'Ottawa, qui réunit une immense foule de plus de 15 000 spectateurs. « Jamais, dit-elle, je n'ai vu d'animation, de mouvement, d'enthousiasme ordinaire, c'était du délire. Chacun semblait littéralement hors de soi et les applaudissements, les cris, les hourras assourdisaient les airs. » De 1840 à 1895, des femmes athlètes préparent, non sans débats, le terrain à un changement des mentalités. Les années suivantes, elles seront de plus en plus nombreuses dans l'arène sportive non seulement comme concurrentes, mais comme fondatrices et administratrices d'organisations sportives. La Première Guerre mondiale viendra accélérer cette transformation. ■

Gilles Janson est historien du sport.



Vous à vivre
l'histoire
êtes sportive
INVITÉ au présent

SPORT
et Société

L'histoire s'écrit au présent

sportetsociete.com

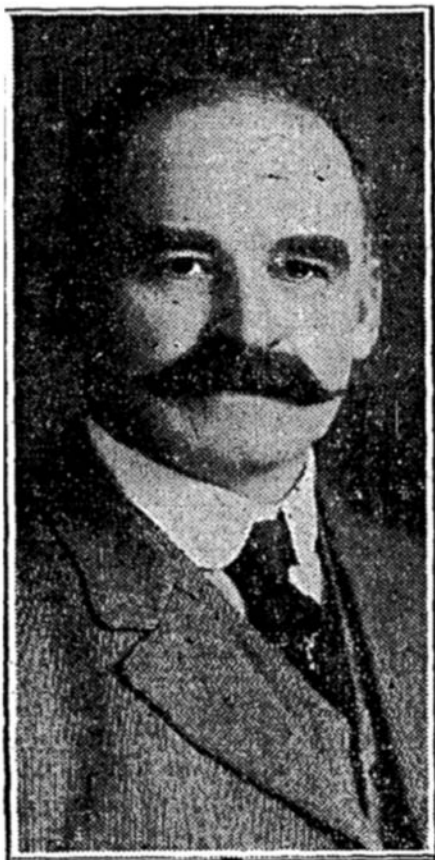
JOSEPH LANNIN

LE PATRON QUÉBÉCOIS DE BABE RUTH

par Alexandre Pratt

Comment un orphelin québécois sans le sou a-t-il pu devenir le propriétaire des Red Sox de Boston, le patron de Babe Ruth et l'hôte de Charles Lindbergh pour le premier vol transatlantique? Retour sur le parcours rocambolesque de l'athlète et entrepreneur Joseph Lannin.

Certains établiront des parallèles avec *Forrest Gump* ou *Gatsby le Magnifique*. D'autres, avec l'univers d'Horatio Alger, cet écrivain américain dont les romans relatent l'ascension de garçons courageux et déterminés.



Joseph Lannin (*Chicago Daily Tribune*, 9 décembre 1913).

Sauf que le parcours invraisemblable de Joseph Lannin n'est pas une fiction. C'est l'histoire – étonnamment oubliée – de l'exilé québécois ayant connu le plus de succès aux États-Unis au tournant du dernier siècle. Un récit dans lequel se croisent le joueur de baseball Babe Ruth, l'aviateur Charles Lindbergh et le compositeur George Gershwin.

Pourtant, Joseph Lannin n'est pas né avec une cuillère d'argent dans la bouche. Il voit le jour le 23 avril 1866 à Saint-Dunstan-du-Lac-Beauport, un hameau de 350 âmes blotti dans les collines au nord de Québec. La vie y est austère. Pas de restaurant, pas de taverne, pas même de magasin général.

« C'est un pays montagneux et stérile », écrit un curé dans une supplique pour obtenir de l'aide. « Allons-nous laisser 65 familles, déjà en proie à l'indigence, au labeur du défrichement et aux imprévus, sans une chapelle qui remplace l'ancienne, laquelle tombe en ruine? »

Saint-Dunstan n'incarne pas le rêve américain auquel songeait le père de Joseph Lannin, John, lorsque ce dernier quitta son Irlande natale dans les années 1820. Sa vie en Amérique fut une lente agonie. Sa première femme et deux de leurs filles ont succombé au choléra. Il s'est établi près du lac Beauport dans une ferme chauffée au bois et éclairée à la lampe à l'huile avec sa deuxième épouse, Catherine Evers, et leurs huit enfants. John et Joseph se connaîtront à peine; le chef de la famille meurt à l'asile de Beauport en 1869, alors que son fils n'a que trois ans.

À la suite du décès de son mari, Catherine Evers laisse sa ferme à son fils Thomas. Elle se remarie avec un char-



Joseph Lannin et Bill Carrigan. (*Boston Daily Globe*, 15 mars 1914).

retier et déménage à Québec, dans le quartier Saint-Louis. C'est dans les parcs de cette ville que Joseph Lannin aura ses premiers contacts avec le sport organisé. Les années 1870 sont propices au développement de plusieurs sports dans la capitale, particulièrement au sein de la communauté anglophone. Des clubs de crosse et de rugby se forment. À partir de 1878, la « crosse sur glace », puis le hockey sont pratiqués. Le baseball, lui, s'implante dans les collèges de la province. Athlète doué, avantagé par la nature (il mesure 6 pieds à l'adolescence), Joseph suscite la convoitise des nombreuses équipes juniors de la ville.

L'EXIL

Joseph Lannin a quatorze ans lorsque sa mère décède en décembre 1880.

Interest in National Pastime Crowds Out Early Fondness for Lacrosse of Man Recently Elected President of Boston Red Sox.

[illegible]

18 | CAP-AUX-DIAMANTS | N°113 | PRINTEMPS 2013

américaine, Ban Johnson, orchestre un putsch. Il convainc Joseph Lannin d'investir 200 000 \$ pour la moitié des parts des Red Sox et la présidence du club. Johnson espère que le nouveau propriétaire, les poches pleines, l'aidera à contrer les attaques des Fédéraux.

Joseph Lannin monte au combat. En mars 1914, il pose un geste qui a peut-être, rétrospectivement, changé le cours de l'histoire du baseball. Le nouveau propriétaire des Red Sox se trouve au port de New York pour y accueillir Tris Speaker, de retour d'une tournée mondiale avec d'autres baseballeurs. Sur le quai, Lannin constate la présence des Fédéraux, sur place pour convaincre Speaker de rejoindre la nouvelle ligue. Écoutant son instinct, Lannin loue un hors-bord et s'introduit dans le bateau de croisière afin d'être le premier à rencontrer Speaker.

« J'ai un contrat signé dans ma poche et tu peux le compléter selon tes propres conditions, dans la mesure où elles sont raisonnables. Je veux régler ce cas une fois pour toutes », indique Lannin à Speaker, cité par les auteurs Glenn Stout et Richard Johnson. Speaker est étonné. Le voltigeur rencontre brièvement les Fédéraux avant d'accepter l'offre de Lannin. Le propriétaire des Red Sox venait de mettre sous contrat le meilleur frappeur de la Ligue américaine, un geste qui ébranla le nouveau circuit. À la suite de cet échec, la Ligue fédérale ne survivra que deux étés.

Cette signature enchante les Royal Rooters – comme on appelle les partisans les plus fidèles des Red Sox – qui lui offrent un fer à cheval géant couvert de fleurs. Des records de vente sont battus aux guichets. L'arrivée de Lannin a fait oublier la décevante quatrième place de la campagne précédente.

L'équipe connaît toutefois un printemps en dents de scie sur le terrain. À la mi-saison, Lannin et son populaire entraîneur-chef, le bouillant Bill Carrigan, se mettent à la recherche de renforts. Carrigan a l'œil sur un trio de joueurs des Orioles de Baltimore, un club des ligues



Photo by International Film Service.
A Red Letter Day for the American League. Left to right, Paul Lannin, Miss Dorothy Lannin, League President Ban Johnson, Mrs. Lannin and Owner J. J. Lannin of the Red Sox Club.

How the World's Championship Was Won

The All Round Superiority of the Red Sox Club—Great Pitching Combined with Marvelous Fielding—Team Play and the Batting "Punch"

By F. C. LANE

The Red Sox entered the World's Series as Champions and therefore as the logical favorite. They defended their title with apparent ease. To the experience and confidence of victors they added brilliant team play, excellent pitching and timely batting. Brooklyn, an intrinsically powerful club, was not in the best form and looked crude in comparison.

THE rust is reddening on the unused turnstiles of the major league parks. Rain soaks the diamonds and drives into the vacant grandstands. The bright, vivid, nerve-thrilling season of 1916 has gone crashing on into history, and the Red Sox are once again champions of the baseball world. It was a spectacular finish to a glorious season that world series climax in early October. To be sure some might call it an anti climax, but they were glum National League rooters who thought or professed to think, that the raw strength of the Brooklyn club would be a match for the well-oiled mechanism of that powerful baseball engine, the Red Sox.

And now for the series.

11

(Baseball Magazine, 1915, p. 11).

mineures dont le marché est attaqué par une nouvelle équipe de la Ligue fédérale. Aux prises avec un manque de liquidités, les Orioles acceptent 25 000 \$ de Joseph Lannin pour trois joueurs : le receveur Ben Egan, le lanceur droitier Ernie Shore et le gaucher Babe Ruth. Carrigan est particulièrement content de pouvoir compter sur Shore. Ruth, lui, n'est alors qu'un espoir comme les autres, un jeune adulte dont l'imma-

turé est manifeste. Le « Bambino » fait constamment la fête. Son comportement exaspère ses coéquipiers, au point où Carrigan est forcé de le prendre comme cochambreur. À la fin de l'été, Ruth est même cédé aux Grays de Providence, un club des mineures appartenant aussi à Lannin. « Si quelqu'un avait prédit [qu'il deviendrait un dieu] en 1914, il se serait fait interner à l'asile », confiera son coéquipier Harry Hooper à l'auteur Lawrence Ritter, quelques décennies plus tard.

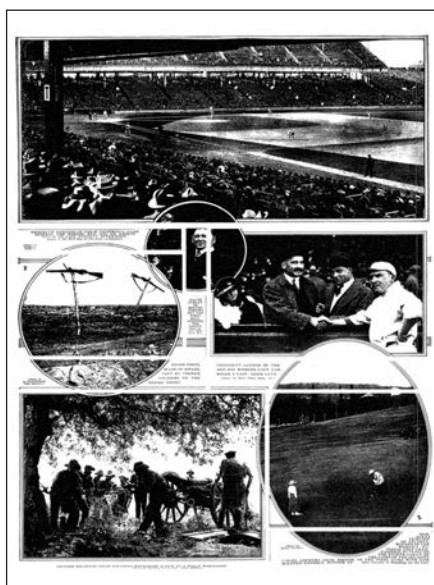
Malgré une spectaculaire remontée en fin de saison, les Red Sox terminent deuxième et voient leurs rivaux de Boston, les Braves, remporter la Série mondiale.

DEUX SÉRIES MONDIALES

La saison 1915 s'amorce sur un coup de génie de Joseph Lannin : un camp d'entraînement filmé en Arkansas. Le documentaire, présenté gratuitement dans les salles de la Nouvelle-Angleterre, relance l'engouement pour les Red Sox, relégués dans l'ombre par les Braves depuis la Série mondiale.

Les Red Sox ne mettent pas de temps à reconquérir le cœur des amateurs de baseball de Boston. Bill Carrigan peut compter sur un Tris Speaker en grande forme et l'une des meilleures rotations de partants de l'histoire. Babe Ruth, vingt ans, se distingue avec une fiche de 18-8, mais surtout, quatre circuits en seulement 92 apparitions au bâton. Un exploit pour l'époque. Speaker, cette année-là, n'en a réussi aucun en 547 présences officielles.

L'équipe de Lannin termine la saison au premier rang et se qualifie pour la Série mondiale contre Philadelphie. La Série s'ouvre sur une controverse, alors que les Phillies refusent de rendre disponibles 200 billets pour les Royal Rooters. Lannin se fâche et obtient finalement 400 billets des autorités des deux ligues. Les Rooters font le voyage et leur appui galvanise les joueurs des Red Sox, qui l'emportent facilement en cinq matchs – sans même recourir à Babe Ruth une seule fois au monticule!



(Baseball Magazine, 1915, p. 11).

À son retour à Boston, Carrigan annonce sa retraite comme entraîneur-chef. Mais Lannin sait se montrer persuasif. Comme il l'avait réussi avec Speaker en 1914, il convainc Carrigan de revenir avec les Red Sox. Puis la Ligue fédérale tombe. Sans véritable compétition, Lannin adopte la ligne dure dans ses négociations et offre à Speaker de couper son salaire de moitié. La veille du match d'ouverture de la saison 1916, Speaker est échangé aux Indians de Cleveland contre des joueurs marginaux.

Joseph Lannin est pris à partie par les amateurs. Il apprendra après coup que le président de la ligue, Ban Johnson, qui a facilité la transaction, venait d'acquiescer secrètement des parts dans les Indians. Cette manœuvre le dégoûte. Heureusement, sur le terrain, les lanceurs sont encore meilleurs que la saison précédente. Babe Ruth mène les Red Sox à une deuxième Série mondiale consécutive, que les Red Sox remportent aisément 4 à 1 contre les Dodgers de Brooklyn.

Le champagne est encore frais lorsque Bill Carrigan annonce sa retraite, à seulement 33 ans. Deux jours plus tard, Lannin tire à son tour sa révérence. En mauvaise santé et fatigué des manœuvres de Ban Johnson, il vend les Red Sox pour près de 500 000 \$ (mais conserve leur stade, le Fenway Park). Son passage à la présidence aura été marqué par deux victoires de suite en Série mondiale, un fait que les Red Sox n'ont pas répété depuis.

Avec les profits de la vente, Joseph Lannin investit dans des projets qui le passionnent. Ébahi par les progrès rapides de l'aviation, il acquiert un aéroport à Long Island, le Roosevelt Field, d'où décollera Charles Lindbergh à bord du *Spirit of St. Louis* pour le premier vol transatlantique en 1927.

En marge de la gestion de ses hôtels et de ses terrains de golf, il mène une vie sociale très active, d'ailleurs relatée par la presse new-yorkaise. Il organise de grandes fêtes auxquelles sont conviés les financiers, les politiciens,



(Baseball Magazine, 1916, p. 27).

les athlètes et les artistes. Son fils Paul fréquente les artistes montants, notamment George Gershwin – dont il est parolier – et Fred Astaire.

Cette vie romanesque – et bien remplie – ne pouvait se terminer autrement que par un coup d'éclat. Joseph Lannin meurt de façon tragique, le 15 mai 1928, à 62 ans. Il tombe du huitième étage de l'un de ses hôtels de New York, en exécutant des travaux. Certains parleront d'un suicide!

Quelques heures plus tard, au Yankee Stadium, Babe Ruth connaîtra l'un de ses meilleurs matchs en carrière avec un triple et deux circuits. ■

Alexandre Pratt est directeur principal des contenus numériques, des cahiers hebdomadaires et spéciaux au journal *La Presse*.

Pour en savoir plus :

Glenn Stout et Richard A. Johnson. *Red Sox Century*. Houghton Mifflin, 480 p.

Timothy M. Gay. *Tris Speaker: The Rough-and-Tumble Life of a Baseball Legend*. The Lyons Press, 544 pages.

www.Lanninwalk.com. (Son arrière-petit-fils, Christopher Tunstall, a marché de Boston à Lac-Beauport à la recherche des lieux qui ont marqué Joseph Lannin. Ce site est son journal de bord.)

NOUVEAU

**À VOS SOURIS!
VISITEZ
LE NOUVEAU
SITE WEB !**

WWW.CAPAUxDIAMANTS.ORG

**LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC
CAP-AUX-DIAMANTS**



Montreal Athletic Association, premier champion de la coupe Stanley de 1893. (www.collectionscanada.gc.ca)

LES DÉBUTS DU HOCKEY ORGANISÉ

par Michel Vigneault

Encore aujourd'hui, le débat fait rage pour savoir où le hockey sur glace a commencé. Plusieurs communautés revendiquent cet honneur que ce soit à Windsor en Nouvelle-Écosse, à Deline dans les Territoires du Nord-Ouest ou à Montréal au Québec. En fait, le hockey que nous connaissons est avant tout une évolution de plusieurs jeux anciens qui se sont fusionnés pour donner naissance à un sport moderne.

La base de ce sport proviendrait de l'Angleterre avec les formes primitives de hockey sur gazon (*bandy anglais*, *shinty* écossais et *hurling* irlandais), auxquelles on a ajouté des éléments tirés du rugby, de la crosse et du patin. Le hockey moderne dérive donc de toutes ces activités plus ou moins organisées.

Ce nouveau jeu appelé hockey est joué pour la première fois devant un public sur la patinoire Victoria de Montréal

au soir du 3 mars 1875. L'annonce et la description de ce match publiées dans *The Gazette* permettent d'apprendre que les équipiers impliqués jouent déjà depuis un certain temps à ce nouveau jeu purement montréalais. Un de ceux-ci, Henry Joseph, a été interviewé plusieurs années plus tard et a décrit comment ses amis et lui en sont venus à créer un jeu. Il nommera entre autres James George Aylwin Creighton



Partie de hockey, durant le Carnaval de Montréal de 1884, sur les terrains de l'Université McGill. (Temple de la renommée du hockey).

comme étant l'instigateur du groupe en important un jeu joué sur glace à Halifax, mais modifié à Montréal. Selon D.A.L. MacDonald, les joueurs de hockey jouaient depuis plus d'un an à ce jeu, surtout sur une patinoire aménagée sur le canal Lachine. Plusieurs étaient aussi membres du club de patinage Victoria et ont donc décidé de louer la patinoire du club pour jouer à leur jeu favori. C'est à ce moment qu'un journaliste de *The Gazette* leur a demandé s'ils voulaient jouer devant un public. Le hockey moderne et organisé venait de naître. Mais la pratique de ce jeu se limite seulement à Montréal. À d'autres endroits, on joue à des jeux similaires, mais différents, que ce soit le *ice polo* dans le nord-est des États-Unis ou encore le *shinny on ice* en Nouvelle-Écosse. Plusieurs des joueurs sont aussi des étudiants de l'Université McGill. Certains vont exporter ce jeu montréalais dans leur localité d'origine après leurs études. Le journaliste Marc Durand en a trouvé des traces à Québec dès 1878. D'autres sources signalent sa présence à Ottawa dans les mêmes années. Un autre élément ayant permis la diffusion du hockey montréalais fut la publication des premiers règlements dans *The Gazette*, le 27 février 1877. On ne compte alors que sept règles à suivre, les mêmes que celles

du hockey sur gazon qui ont été écrites l'année précédente.

En 1883, des sportifs montréalais décident d'organiser un carnaval hivernal d'une semaine. On en profite pour tenir plusieurs compétitions et des invitations sont lancées un peu partout au Canada et dans le nord des États-Unis. Parmi ces activités hivernales, on retrouve le curling, le patinage, la raquette, le toboggan et le hockey.

Trois équipes se présentent alors pour le premier tournoi de hockey jamais organisé, soit les Victorias de Montréal,

l'Université McGill et une équipe de Québec. Comme l'équipe de la Vieille Capitale n'avait que sept joueurs, les deux autres formations durent retirer deux joueurs de la patinoire aménagée sur le fleuve Saint-Laurent à la hauteur du port de Montréal. McGill sera la première équipe championne du hockey moderne.

En 1884, lors d'un second tournoi, avant que la compétition ne débute, un conflit éclate entre les équipes de Québec et de Montréal. Les Québécois refusaient de venir à Montréal, à moins que l'équipe de la Montreal Amateur Athletic Association (MAAA) reprenne la partie annulée à Québec deux semaines avant le carnaval. Devant le refus de la MAAA, Québec ne se présenta pas au tournoi. Si le premier tournoi avait duré deux jours, celui-ci se prolongera pendant six jours. Cinq équipes dont quatre de Montréal y prennent part : Victorias, Wanderers, Crystals, McGill et Ottawa. Les parties ont toutes lieu à la patinoire extérieure de l'Université McGill, d'une dimension de 250 pieds sur 130 pieds. Le jeu à sept joueurs est alors officialisé. L'équipe d'Ottawa remportera ce deuxième tournoi.

Victoria Rink - A game of Hockey will be played at the Victoria Skating Rink this evening between two nines chosen from among the members. Good fun may be expected, as some of the players are reputed to be exceedingly expert at the game. Some fears have been expressed on the part of intending spectators that accidents were likely to occur through the ball flying about in too lively manner, to the imminent danger of lookers on, but we understand that the game will be played with a flat circular piece of wood, thus preventing all danger of its leaving the surface of the ice.



Texte : (*The Gazette*, 3 mars 1875, p. 3).

Victoria Skating Ring. Carte postale vers 1910. (Collection privée).

Pour la dernière édition, en 1885, le tournoi comprend six équipes, dont cinq de Montréal : Victorias, MAAA, Montwreal Football Club, McGill, Crystals et Ottawa. La demi-finale oppose la MAAA à Ottawa et le gagnant devra affronter McGill en finale. Cette demi-finale durera deux jours. Après trois heures de jeu, incluant quatre périodes supplémentaires de 30 minutes chacune, il n'y a toujours pas de gagnant, le score étant 2 à 2. On décide alors de jouer une nouvelle partie le lendemain. Cette deuxième rencontre nécessite à nouveau une période de temps supplémentaire. Elle se termine avec le but de la MAAA, le seul de la rencontre. Plus tard, dans la même journée, la MAAA rencontre McGill pour la finale qui se termine... en prolongation. La MAAA sort gagnante 1 à 0. En deux jours, la MAAA a joué six heures pour gagner deux parties. Le trophée est toujours en possession de l'association de la rue Peel.

Le carnaval de Montréal aura été « la bougie d'allumage » du hockey. Il lui a permis de se faire connaître et d'attirer à Montréal des équipes de Québec et d'Ottawa. Un premier championnat est organisé dès 1886. Il ne dure pas seulement une semaine, mais tout l'hiver. Ainsi, selon *The Gazette*, six équipes sont en lice pour le premier championnat du Dominion. Deux divisions se font la lutte. D'un côté, Québec et Ottawa s'affrontent dans deux parties pour déterminer un vainqueur. De l'autre, les quatre équipes de Montréal (MAAA Crystals, McGill et Victorias) se rencontrent dans un tournoi à la ronde qui couronne un champion. Les parties montréalaises se déroulent à raison d'une par semaine, le vendredi soir, à la patinoire Crystal. La finale, entre les deux gagnants de division, est jouée à Montréal au mois de mars. Les Crystals, champions montréalais, et Québec se retrouvent en finale. Cependant, la partie prend fin sur une note discordante, car l'équipe de Québec est violemment rudoyée pendant le match et perd un joueur.

Document 3 - Hockey rules of 1877

The rules of the game

1. The game shall be commenced and renewed by a Bully in the centre of the ground. Goals shall be changed after each game.
2. When a player hits the ball, any one of the same side who at such a moment of hitting is nearer to the opponents' goal line is out of play, and may not touch the ball himself, or in any way whatever prevent any other player from doing so, until the ball has been played. A player must always be on his own side of the ball.
3. The ball may be stopped, but not carried or knocked on by any part of the body. No player shall raise his stick above his shoulder. Charging from behind, tripping, collaring, kicking or shinning shall not be allowed.
4. When the ball is hit behind the goal line by the attacking side, it shall be brought out straight 15 yards, and started again by a Bully; but, if it hit behind by any of the side whose goal line it is, a player of the opposite side shall [hit] it out from within one yard of the nearest corner, no player of the attacking side at that same time shall be within 20 yards of the goal line, and the defenders, with the exception of the goal-keeper, must be behind their goal line.
5. When the ball goes off at the side, a player of the opposite side to that which hit it out shall roll it out from the point on the boundary line at which it went off at right angles with the boundary line, and it shall not be in play until it has touched the ice, and the player rolling it in shall not play it until it has been played by another player, every player being then behind the ball.
6. On the infringement of any of the above rules, the ball shall be brought back and a Bully shall take place.
7. All dispute shall be settled by the umpires, or in the event of their disagreement, by the Referee.³

Hockey on ice (The Gazette, 27 février 1877, p. 4).

L'équipe de la capitale demande alors aux Crystals de retirer un joueur pour le reste du match, ce que ces derniers refusent. Québec quitte la rencontre et l'arbitre déclare les Crystals champions. Malgré ce faux pas, toutes les équipes, sauf Québec, décident de répéter l'expérience d'une saison complète en créant une ligue pour la saison 1887. Celle-ci sera nommée Amateur Hockey Association of Canada. Selon les nouvelles règles publiées dans *The Gazette*, le système alors utilisé sera celui du challenge, c'est-à-dire que les Crystals, champions de 1886, auront à défendre leur titre toutes les semaines. S'ils

perdent un match, l'équipe gagnante devient alors championne et devra à son tour défendre son titre, et ainsi de suite. L'équipe championne est donc celle qui gagne le dernier match de la saison. Ce système sera mis de côté après la saison 1892 puisque la MAAA sera déclarée championne, n'ayant remporté qu'un match, le dernier contre Ottawa qui a gagné tous ses matchs jusque-là, dont trois contre cette même MAAA.

À la fin de son mandat comme gouverneur général du Canada, en 1892, Lord Frederick Arthur Stanley décide d'offrir un trophée pour couronner la meilleure équipe du pays. Fervent partisan de

l'équipe d'Ottawa, il espère que celle-ci sera la première à remporter le Dominion Hockey Challenge Cup. Ce trophée sera remis au champion de la saison 1893 de l'AHAC, la seule ligue organisée au pays. Les règles de la compétition stipulent que seul un champion de ligue peut jouer pour sa conquête. Plusieurs ligues se formeront au cours des années suivantes pour défier l'AHAC. Dès 1896, une équipe du Manitoba, les Victorias de Winnipeg, battent les champions de l'AHAC, les Victorias de Montréal. Winnipeg réussira l'exploit à nouveau en 1901

tout comme les Thistles de Kenora en 1907.

L'AHAC, qui a engendré une ligue junior en 1888 et une ligue intermédiaire en 1892, connaît des soubresauts à la fin de la saison 1897. Un règlement stipule que l'équipe intermédiaire championne de la saison peut demander son intégration à la ligue senior en jouant un match contre l'équipe de dernière place de la ligue senior. En cas de victoire, elle peut joindre les rangs seniors. Ainsi, à la fin de la saison 1898, les champions intermédiaires veulent intégrer la AHAC. On passe au vote. Toutes les équipes des trois niveaux ont droit de vote. Alors que les équipes seniors

votent contre en bloc, les équipes intermédiaires et juniors votent majoritairement pour l'inclusion des Aberdeens d'Ottawa au rang senior. Voyant le résultat, les équipes seniors décident de quitter le navire et créent une nouvelle ligue, la Canadian Amateur Hockey League. Ce ne sera pas le dernier changement pour cette organisation. En 1906, deux équipes sont exclues de la ligue pour réintégrer deux équipes rebelles qui avaient quitté en 1904. La ligue deviendra alors la Eastern Canada Amateur Hockey Association.

Le mot « Amateur » disparaît en 1909 alors que le hockey professionnel devient une réalité viable. Nouveau changement pour la saison 1910 alors que la ligue devient la Canadian Hockey Association.

Quelques ligues sont organisées pour tenter de gagner la coupe Stanley. On verra apparaître l'Ontario Hockey Association, qui regroupera toutes les équipes de cette province en 1892. Plusieurs autres ligues verront alors le jour au Canada avec plus ou moins de succès.

Après la saison 1906, les Wanderers de Montréal, champions de la coupe Stanley, se déclarent officiellement professionnels. La ECAHA devient alors semi-professionnelle, et chaque équipe doit signaler quels sont les joueurs payés et ceux restés amateurs. Cette situation dure jusqu'en 1909 lorsque

les équipes demeurées amateurs, la MAAA et les Victorias de Montréal, décideront de se regrouper avec d'autres équipes amateurs. Ainsi, le hockey sera divisé dorénavant en deux groupes, les pros et les amateurs. La coupe Stanley sera réservée au championnat professionnel, et un nouveau trophée, la coupe Allan, viendra récompenser les champions amateurs.

D'autres ligues professionnelles seront alors créées pour compétitionner avec la « vieille ligue », surnom donné par Donald Guay à la principale ligue du Québec et de l'Ontario (AHAC, CAHL, ECAHA et CHA). On verra se succéder la Federal Amateur Hockey League (1904-1907), la Manitoba Professional Hockey League (1907-1909), l'Ontario Professional Hockey League (1908-1911), la Maritime Professional Hockey League (1912-1915), et la plus puissante après la « vieille ligue », la Pacific Coast Hockey Association (1912-1926). Seule la PCHA réussira à remporter la coupe Stanley contre les équipes du centre du Canada. En 1904, une première ligue professionnelle est créée aux États-Unis sous le nom de International Professional Hockey League. Presque tous ses joueurs sont canadiens. L'IPHL est formée des équipes de Calumet, de Houghton et Sault-Sainte-Marie au Michigan, de Pittsburgh en Pennsylvanie et de Sault-Sainte-Marie en Ontario. Alors que le hockey devient semi-professionnel au Canada, plusieurs joueurs quittent les États-Unis pour revenir chez eux, ce qui sera la fin de cette aventure américaine.

Quelques joueurs des Victorias et de la MAAA, regroupés au sein des Wanderers de Montréal, décident en 1904 d'organiser une nouvelle équipe et une nouvelle ligue qui deviendra ainsi une rivale de la « vieille ligue ». La Ligue fédérale amateur de hockey ou FAHL permettra à une première équipe francophone, le National, de jouer dans les rangs seniors. Il existait une rivalité entre cette dernière et le Montagnard pour l'acquisition des meilleurs joueurs fran-



Coupe du Carnaval de Montréal, 1883. (Musée McCord).

Hockey - At the Rink last night a very large audience gathered to witness a novel contest on the ice. The game of hockey, though much in vogue on the ice in New England and other parts of the United States, is not much known here, and in consequence the game of last evening was looked forward to with great interest. Hockey is played usually with a ball, but last night, in order that no accident should happen, a flat block of wood was used, so that it should slide along the ice without rising, and thus going among the spectators to their discomfort. The game is like lacrosse in one sense - the block having to go through flags placed about 8 feet apart in the same manner as the rubber ball- but in the main the old country game of shinty gives the best idea of hockey. The players last night were eighteen in number - nine on each side - and were as follows: Messrs Torrance (captain), Meagher, Potter, Goff, Barnston, Gardner, Griffin, Jarvis and Whiting. Creighton (captain), Campbell, Campbell, Esdail, Joseph, Henshaw, Chapman, Powell and Clouston. The match was an interesting and well-contested affair, the efforts of the players exciting much merriment as they wheeled and dodged each other, and notwithstanding the brilliant play of Captain Torrance's team Captain Creighton's men carried the day, winning two games to the single of the Torrance nine. The game was concluded about half-past nine, and the spectators then adjourned well satisfied with the evening's entertainment.

Hockey on ice (The Gazette, 4 mars 1875, p. 3).

cophones depuis la fin du XIX^e siècle. Cette rivalité s'estompa pour une saison, car les deux organisations formèrent cette équipe, le National fournissant les uniformes, et le Montagnard sa patinoire pour les joutes locales. Le National finira ainsi deuxième au classement, derrière les Wanderers et devant les équipes de Cornwall et des Capitals d'Ottawa. Ce succès incita la « vieille ligue » à donner une chance aux francophones en invitant le National à s'y joindre. Le Montagnard, pour sa part, fut invité par la Ligue fédérale à former une équipe, et ainsi la rivalité recommença à nouveau. Elle se termine en

1907 quand le Montagnard quitta le hockey à la suite de problèmes avec la Ligue fédérale qui refusait de reconnaître son championnat.

En 1910, les Wanderers furent expulsés de la « vieille ligue » pour vouloir jouer leurs parties locales au Jubilee, dans l'est de Montréal, plutôt qu'à l'aréna de Westmount. Avec l'appui de Renfrew, une nouvelle ligue sera organisée sous le nom de National Hockey Association. La NHA admettra une nouvelle équipe francophone, le Canadien, pour entrer en compétition avec la « vieille ligue » et sa nouvelle recrue, le National. On se retrouva, en janvier 1910, avec deux

ligues professionnelles à Montréal, regroupant cinq des dix équipes de la ville. Après deux semaines d'activité, la NHA incorpora deux équipes de la CHA (Ottawa et les Shamrocks de Montréal). La « vieille ligue » cessa alors ses activités après 23 saisons. La NHA devint donc la principale ligue au pays, avec sa contrepartie de l'ouest, la PCHA, à compter de 1914. Les deux ligues furent les seules à jouer pour la coupe Stanley jusqu'en 1926 alors que la ligue de l'ouest cessa ses activités, laissant seule la Ligue nationale de hockey avec la coupe Stanley. Entre-temps, la NHA était devenue la LNH en novembre 1917 à la suite d'un problème judiciaire puisqu'un des propriétaires, Eddie Livingstone de Toronto, avait contesté son renvoi de la NHA.

Après la Première Guerre mondiale, le hockey devient le sport d'hiver le plus populaire au Canada. Jusque-là réservé surtout aux élites bourgeoises, il devient un sport pratiqué par presque tous les groupes sociaux du pays, y compris les femmes qui avaient même leur propre ligue professionnelle en 1916 et 1917 à Montréal. ■

Michel Vigneault est détenteur d'un doctorat en histoire de l'Université Laval et chargé de cours à l'UQAM et McGill.

Pour en savoir plus :

Donald Guay. *Histoire du hockey au Québec*. Chicoutimi, Éditions JCL, 1989, 293 p.

Dan Diamond (éd). *Total Hockey*. New York, Total Sports, 1998, 1878 p.

Michel Vigneault. *La naissance d'un sport organisé au Canada : le hockey à Montréal, 1875-1917*. Thèse de doctorat, Université Laval, 2001, 479 p.

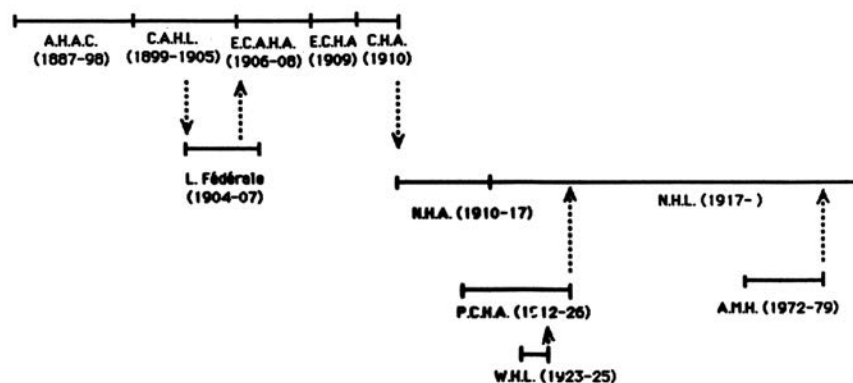
John Chi-Kit Wong. *Lords of the Rinks*. Toronto, University of Toronto Press, 2005, 235 p.

Society for International Hockey Research, *Pucklore, the Hockey Research Anthology vol. 1*. Kingston, Quarry Press, 2010, 268 p.

Marc Durand. *La coupe à Québec, les Bulldogs et la naissance du hockey*. Éditions Sylvain Harvey et Commission de la capitale nationale du Québec, 2012, 159 p.

D.A.L. MacDonald. *The Winter Stadium*, *McGill News*, 1956, p. 21-25.

Ligne de temps des liens des deux principales ligues organisées (vieille ligue et LNH), 1887-2012



(Archives de l'auteur).

LES COUREURS QUÉBÉCOIS AU MARATHON DE BOSTON

par Paul Foisy

Depuis un siècle, des centaines d'athlètes québécois participent au marathon de Boston, un des événements de course à pied les plus prestigieux au monde. Pendant plusieurs décennies, ils n'étaient qu'un petit nombre à se rendre à Boston pour ce rendez-vous printanier. Aujourd'hui, ils sont maintenant quelques centaines à se dépasser sur le parcours du plus vieux marathon sur la planète.

LES ORIGINES DU MARATHON DE BOSTON

En 1896, cinq membres de la Boston Athletic Association (BAA), un club social et sportif fondé en 1887 par des hommes d'affaires bostonnais, font partie de l'équipe américaine qui se rend à Athènes pour participer aux premiers Jeux olympiques. Emballés par leur séjour en Grèce, ces messieurs reviennent en Amérique avec l'intention d'organiser un marathon, une épreuve tenue pour la première fois lors de ces Jeux. Ainsi, le 19 avril 1897, quinze concurrents prennent part au premier marathon de Boston. Cette épreuve dont la distance est aujourd'hui de 42,2 km attire plus de 20 000 coureurs chaque année. Des coureurs provenant de tous les pays s'inscrivent à ce marathon considéré comme étant le deuxième événement sportif d'une journée le plus médiatisé au monde.

LES PREMIERS COUREURS QUÉBÉCOIS

Émile Côté, un athlète portant les couleurs de la Montreal Amateur Athletic Association, est un des 120 participants du douzième marathon de

Boston en 1908. C'est le premier Canadien français à s'aligner au départ. Quelques jours avant l'épreuve, les journaux le présentent comme un fameux coureur de longues distances. Mais le 20 avril, la température est peu clémente et Émile Côté abandonne la course au 24^e kilomètre.

La même année, l'Italien Dorando Pietri s'écroule à plusieurs reprises avant de franchir la ligne d'arrivée lors du marathon olympique de Londres. Cet événement amène une grande visibilité à ce genre d'épreuve et provoque un réel engouement au sein de la population. Une croyance, alimentée par les journaux, fait son chemin : courir des marathons peut être mortel. Des promoteurs nord-américains organisent alors une série des défis et de challenges pour les marathonniens professionnels. Cette fascination pour le sensationnel amène les foules à franchir les guichets des stades où se déroulent ces marathons.

C'est dans cet esprit où les vainqueurs de marathons apparaissent comme des héros populaires qu'Henri Renaud, un Américain dont les parents sont originaires de la région de Saint-Hyacinthe remporte le marathon de Boston de 1909. Renaud, un travailleur habitué à subir les affres de la chaleur et de l'humidité pendant de longues heures dans une usine de coton à Manchester, parvient à remporter le marathon alors que la température avoisine les 36 degrés Celsius. Renaud ne reniera pas ses origines canadiennes-françaises en déclarant qu'il est Américain pour sa vitesse et Français pour son courage. Est-ce la victoire de Renaud qui amène Édouard Fabre, un coureur portant les



Édouard Fabre (1885-1939). En plus de pratiquer la course à pied, Édouard Fabre est un as de la raquette. En 1930, à l'âge de 44 ans, il remporte une course de 300 kilomètres parcourue en six étapes, de Québec à Montréal. (Collection Marcelle Fabre).

couleurs de l'Association athlétique d'amateurs nationale (le National) à prendre part au marathon de Boston en 1911? Nul ne saurait le dire. Cependant, au cours de l'année 1910 et au

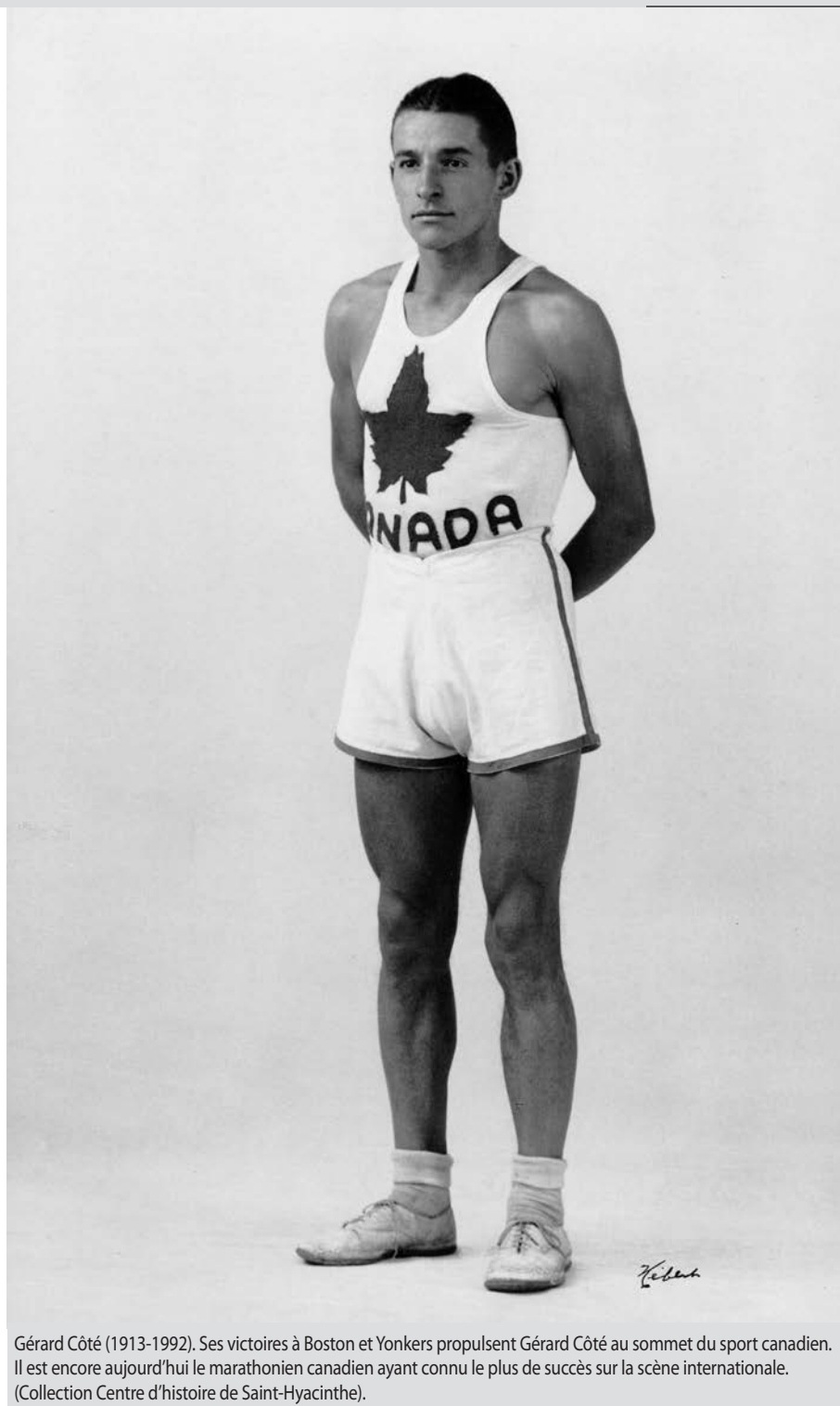
début de 1911, Édouard Fabre devient un des meilleurs coureurs québécois en remportant des épreuves de raquettes et de courses à pied sur des distances variant de cinq à seize kilomètres. En février 1911, ses entraîneurs du National lui proposent de participer au marathon de Boston qui se tiendra quelques mois plus tard. À sa première présence, Fabre termine en troisième position. Ce résultat positif l'amène à s'entraîner plus spécifiquement pour la longue distance et donnera naissance à un redoutable coureur de fond.

En 1912, Fabre prend part au marathon olympique de Stockholm. Par la suite, il termine cinquième à Boston en 1913, puis deuxième en 1914. Finalement, en 1915, il devient le premier Québécois à remporter le marathon de Boston. Cet exploit, conjugué à une autre victoire disputée sur le parcours du marathon de San Francisco au mois d'août suivant, font de Fabre un héros, un digne représentant de la « race canadienne-française », selon l'expression de l'époque.

Au cours des décennies 1910 et 1920, quelques autres Québécois tentent leur chance à Boston. En 1915, W.J. Bell et E. Martineau, deux athlètes montréalais, terminent respectivement en 14^e et 28^e position. Édouard Fabre sera de retour de 1921 à 1923 et en 1927 et 1928. Lors de ces cinq présences, il ne pourra faire mieux qu'une sixième place. Cependant, en 1927, les résultats de Fabre (6^e), de George Bird (15^e) et d'Henri Benoit (20^e) feront en sorte que leur formation, le YMCA (section Nord), remportera le trophée d'équipe. Deux ans plus tard, en 1929, un autre membre de ce club, G. Ruotsalainen, obtiendra la septième position à Boston.

LES TROIS MOUSQUETAIRES DU MARATHON

Au milieu des années 1930, l'Anglo-Italien Peter Gavuzzi, un coureur professionnel qui s'exprime parfaitement en français, dirige les jeunes athlètes vers des événements amateurs, car la crise économique sonne le glas des courses



Gérard Côté (1913-1992). Ses victoires à Boston et Yonkers propulsent Gérard Côté au sommet du sport canadien. Il est encore aujourd'hui le marathonien canadien ayant connu le plus de succès sur la scène internationale. (Collection Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe).

dotées de bourses. En 1934, il est l'entraîneur du Club Castor, le premier club de coureurs élités au Québec. Parmi les Castors, Gérard Côté, de Saint-Hyacinthe, et Walter Young, de Verdun, semblent les plus prometteurs.

Walter Young participe au marathon de Boston pour la première fois en 1934 et termine en 33^e position. Il prendra part à cette course à quatre autres reprises. En

1937, lors de son séjour d'entraînement à Boston, Young est sans le sou. Gavuzzi le retourne à Verdun pour qu'il trouve de l'argent et qu'il revienne à Boston pour la course. Marié et père d'un enfant, Young est sans emploi. Il obtient l'aide financière de Verdun et revient à Boston pour y arracher la victoire. À son retour, le maire de la municipalité lui obtient un emploi de policier.

Coéquipier de Young, Gérard Côté est le Québécois qui s'est le plus distingué à Boston. Entre 1936 et 1953, il court le marathon de Boston à seize reprises. Au cours des années 1940, il devient une figure dominante avec des victoires en 1940, 1943, 1944 et 1948. En 1940, il ajoute une victoire à Yonkers où se déroulent les championnats américains. Ce doublé, un exploit peu commun, lui vaut le trophée Lou-Marsh décerné au meilleur athlète canadien. Ses succès à Boston, conjugués à ses trois titres de champion à Yonkers, font en sorte qu'il est considéré comme un héros

national, étant en cela le digne successeur d'Édouard Fabre.

Lloyd Evans est un autre excellent athlète. Il participe au marathon de Boston à huit reprises entre 1938 et 1948. Ne parvenant pas à prendre la mesure de Gérard Côté, il obtiendra ses meilleurs résultats en 1944 et 1945, deux fois en cinquième place.

En 1939, certains journalistes américains trouvent un surnom aux trois coureurs québécois : les trois mousquetaires du marathon. Le cumulatif des résultats de Young (3^e), Côté (8^e) et Evans (15^e) leur vaut l'honneur d'être proclamé la meilleure équipe de 1939.

Un bel exploit de nos trois mousquetaires du macadam!

LES TEMPS MODERNES

Au cours des décennies 1950 et 1960, la situation de la course sur route au Québec n'est guère reluisante, car elle demeure un sport marginal et très peu de coureurs québécois vont à Boston. En 1967, Guy Monnet, Rolland Michaud et Régis Forel, trois membres du Club Mont-Royal Francs-Amis sont les représentants officiels de l'Association d'athlétisme du Québec à Boston. Deux ans plus tard, les journaux font mention de cinq Québécois à Boston.



Jacqueline Gareau a foulé le parcours du marathon de Boston à plusieurs reprises au cours des années 1980. En l'an 2000, elle fut nommée marathonnienne du XX^e siècle au Canada. (Collection Jacqueline Gareau).



André Viger (1952-2006). En plus de ses succès à Boston, à Montréal et aux Jeux olympiques, André Viger a contribué à l'éclosion du sport paralympique au Canada. (Collection Parasports Québec).

Au tournant des années 1960-1970, la mode du jogging s'amorce aux États-Unis. Le Québec est également touché par cette nouvelle mode. À Boston, en 1971, les dirigeants du marathon établissent des standards afin de limiter les inscriptions. Ici, au Québec, le développement de l'athlétisme et la tenue des Jeux olympiques de 1976 ajoutent à la popularité croissante de la course à pied. Le nombre de Québécois présents à Boston progresse : en 1972, sur les 1 207 participants au marathon de Boston, 26 proviennent du Québec et en 1975, ils seront 28.

À la fin des années 1970, le Québec connaît son premier boom de la course à pied. Avec ses milliers de coureurs sur le pont Jacques-Cartier, le Marathon de Montréal est présenté pour la première fois en 1979. Cette même année, à Boston, le Québécois Jacques Mainguy termine au 157^e rang dans un temps très rapide de 2:26:02.

Au cours des années 1980, l'engouement pour le marathon de Boston et ses centaines de milliers de spectateurs bat son plein. Après les trois mousquetaires, c'est au tour des femmes de faire sentir leur présence à Boston. Sur les dix meilleurs temps à vie des marathonniennes québécoises, quatre

sont réalisés au marathon de Boston. Jacqueline Gareau, Odette Lapierre, Lizanne Bussières et Ellen Rochefort sont de redoutables concurrentes. En 1980, Jacqueline Gareau fait sa marque en remportant la course dans une finale controversée : Rosie Ruiz, la première à franchir la ligne d'arrivée, est soupçonnée de tricherie puisqu'elle n'aurait parcouru que les deux derniers kilomètres de la course. Elle sera disqualifiée. L'athlète québécoise, quant à elle, sera couronnée une semaine après la course. La championne revient à Boston à quatre reprises. Elle terminera en deuxième position en 1982 et, en 1983, elle réalisera un temps de 2:29:27 qui demeure à ce jour le record féminin du Québec pour le marathon. En 1987 et 1988, trois de ces quatre Québécoises parviendront à se positionner parmi les dix premières au fil d'arrivée du marathon de Boston. Du côté des hommes, si la participation est plus importante que lors des décennies précédentes, aucun d'entre eux ne parvient à se hisser parmi les meilleurs au cours des années 1980 et 1990.

Bien que les athlètes en fauteuils roulants soient invités au marathon de Boston dès 1970, la discipline devient officielle seulement en 1984 avec une victoire du Québécois André Viger. Figure mondiale dans sa spécialité, Viger obtiendra deux autres victoires en 1986 et 1987.

LE DEUXIÈME BOOM DE LA COURSE   PIED

Après un déclin dans les années 1990, la course à pied connaît sa seconde vague de popularité au cours de la dernière décennie. Le nombre de Québécois qui sillonnent le parcours du marathon de Boston reflète cet engouement. De 71 coureurs en 2001, ils seront 148 en 2006. Cinq ans plus tard, la participation atteindra un sommet avec 197 hommes et 91 femmes.

Au cours de cette période, si aucun Québécois ne parvient à rallier les rangs de l'élite mondiale, certains coureurs affichent tout de même des performances exceptionnelles en se positionnant avan-

tageusement dans leur catégorie d'âge. Mentionnons Janet Labuc qui obtient une deuxième place en 2002 dans la catégorie des 50-54 ans. Il faut aussi souligner les performances de Louise Voghel qui termine première dans la catégorie des 50-54 ans en 2005 et 2007. L'athlète de Saint-Armand continue à dominer avec une deuxième place en 2010 et 2012 et une troisième en 2011 chez les 55-59 ans. Chez les hommes, Louis-Philippe Garnier excelle dans la division des 40-44 ans en 2005 (4^e), 2006 (3^e) et 2007 (5^e). Le Montréalais poursuit sur sa lancée dans la division des 45-49 ans en 2010 (3^e), 2011 (4^e) et 2012 (6^e). D'autres seront en mesure de s'illustrer également. Richard Cartier obtient une deuxième position en 2006 chez les 40-44 ans et quatre ans plus tard dans la catégorie des 45-49 ans. En fauteuil roulant, Diane Roy est la Québécoise qui obtient le plus de succès avec une deuxième place dans sa catégorie d'âge en 2005, 2006, 2008, 2009 et 2010. Au fil des 100 dernières années, les coureurs québécois ont toujours été présents au marathon de Boston. Certains comme les Fabre, Young, Côté, Gareau et Viger ont même réussi à se hisser sur la plus haute marche du podium. Pour les autres centaines de coureurs, le simple fait de le courir demeure un exploit qui en dit long sur leur force de caractère. ■

Paul Foisy est chercheur en histoire du sport et éditeur de sportetsociete.com.

Pour en savoir plus :

Tome Derderian. *Boston Marathon: the First Century of the World's Premier Running Event*. Champaign, IL, Human Kinetics, 1996, 635 p.

Paul Foisy. *Gérard Côté : 192 000 km au pas de course*.   paraître chez KMag, en avril 2013.

Gilles Janson. *Dictionnaire des grands oubliés du sport au Québec, 1850-1950*.   paraître chez Septentrion, en mai 2013.

KMag, le magazine québécois de la course à pied.

ESPACE Athlétisme et Course.

Site internet sportetsociete.com.

À QUELQUES KILOMÈTRES DE LA GLOIRE

OMER PERREAULT

ET LA TRAVERSÉE DE LA MANCHE

par Serge Gaudreau

« N'oubliez pas que celui qui nous contemple, je veux dire l'histoire, qui nous juge et nous jugera, a besoin du courage qui gagne et pas de celui qui console ». — Ximenes dans *L'Espoir*, d'André Malraux

L'histoire est écrite par les vainqueurs, dit-on. La maxime s'applique aussi « pour » les vainqueurs si l'on se fie à l'intérêt que le Québec porte au nageur Jacques Amyot à la suite de sa traversée réussie de la Manche, le 17 juillet 1956. Le nom du premier homme canadien et premier Canadien français à réaliser cet exploit fait les manchettes des principaux quotidiens, habituellement peu enclins à parler de natation.

Mieux encore, Québec, sa ville natale, tend les bras au héros du jour à son retour au pays. Lors d'une journée qui lui est consacrée, le 9 août 1956, il rencontre le maire Wilfrid Hamel ainsi que le premier ministre Maurice Duplessis, en plus d'assister à une parade d'envergure et à des rassemblements organisés en son honneur, dont une soirée au Petit Colisée.

L'occasion est belle de souligner que ce dessinateur commercial de 31 ans, premier conquérant du lac Saint-Jean, en juillet 1955, n'a pas été le seul Québécois à défier le redoutable English Channel. Environ 30 ans, jour pour jour,



Omer Perreault et Jeanne Sion. (*La Presse*, 10 août 1926, p. 20).

après la dernière tentative d'Omer Perreault, peu de cas est toutefois fait de cet infortuné Montréalais dont le nom est pourtant venu « à quelques kilomètres » de rayonner dans le monde entier.

L'APPEL DE LA GLOIRE

Omer Perreault est peu connu lorsqu'il se rend en Europe pour la première fois, en août 1921. À ce moment, il n'y a pas d'engouement au Québec pour la natation de longue distance. De

plus, cet électricien de 24 ans n'a pas de traversée ou de victoire significative à son palmarès. Cette situation ne favorise pas la campagne de financement qu'il entreprend avec son gérant et entraîneur, Armand Vincent, afin de défrayer son voyage.

Phénomène inusité pour un nageur, Omer Perreault a en effet un gérant. Et pas n'importe quel. Bien qu'il n'ait que 21 ans, Vincent est déjà ternaillé par l'ambition de gagner sa vie grâce à l'insolite profession qu'il ne pratique manifestement que depuis quelques mois. Pourquoi alors s'associer à Omer Perreault?

La réponse se trouve sur le Vieux Continent. Depuis plusieurs années, des journaux britanniques et, dans une moindre mesure, français, s'intéressent aux athlètes qui tentent de franchir la Manche à la nage. Des prix, dont un

de 1 000 livres du *Daily Sketch*, sont destinés à celui qui répétera l'exploit du capitaine Matthew Webb (1875) et de Bill Burgess (1911), seuls auteurs de traversées entre la Grande-Bretagne et la France. Surtout, une renommée mondiale attend le nageur qui viendra à bout du mythique cours d'eau.

Cet appel de la gloire guide inévitablement Perreault et Vincent qui mettent le cap sur l'Europe en 1921. Le caractère improvisé de leur entreprise saute

aux yeux. Avant de penser à couvrir les 33 kilomètres séparant le cap Gris-Nez, en France, de Dover, en Grande-Bretagne, il faut d'abord s'initier à une foule de considérations tactiques dépassant le simple conditionnement physique de l'athlète. Mal préparés, ils reviennent au Québec sans même avoir fait une tentative.

De retour en 1922, le duo profite des enseignements tirés l'année précédente auprès des autres nageurs et experts sur place. Après avoir mieux évalué la situation des courants qui balaient la Manche et décodé les périodes propices aux meilleures conditions, Perreault se lance finalement à la mi-août. Vaincu par le mal de mer, il se retire après trois heures. Il n'y a pas de quoi épater la galerie si l'on considère que Webb et Burgess ont souffert pendant plus de vingt heures pour arriver à leurs fins.

Reconnaissant qu'il s'agit d'une « épreuve terrible, plus difficile que je ne pensais », le Canadien français reste optimiste. Constatant que personne d'autre n'est venu à bout de la Manche en 1922, il réaffirme sa confiance et se promet de réussir son rendez-vous avec l'histoire en 1923.

UNE ÉPREUVE INTERNATIONALE

Même si des articles publiés dans la presse européenne, et transmis aux journaux québécois par Vincent, laissent croire qu'il a acquis un certain respect outre-Atlantique, Perreault reste dans l'ombre au Québec. Son gérant cherche à remédier à cette situation en organisant des démonstrations, comme la traversée entre le quai Victoria (Montréal) et Varennes qu'il effectue en quatre heures devant des centaines de curieux, au début de juin 1923.

L'initiative vise à faire connaître Omer Perreault et à attirer des commanditaires susceptibles de délester le duo d'une partie du financement des voyages en Europe. Ceux-ci coûtent chers, d'autant plus que Vincent, qui ne lésine pas sur les dépenses, veut fournir à son

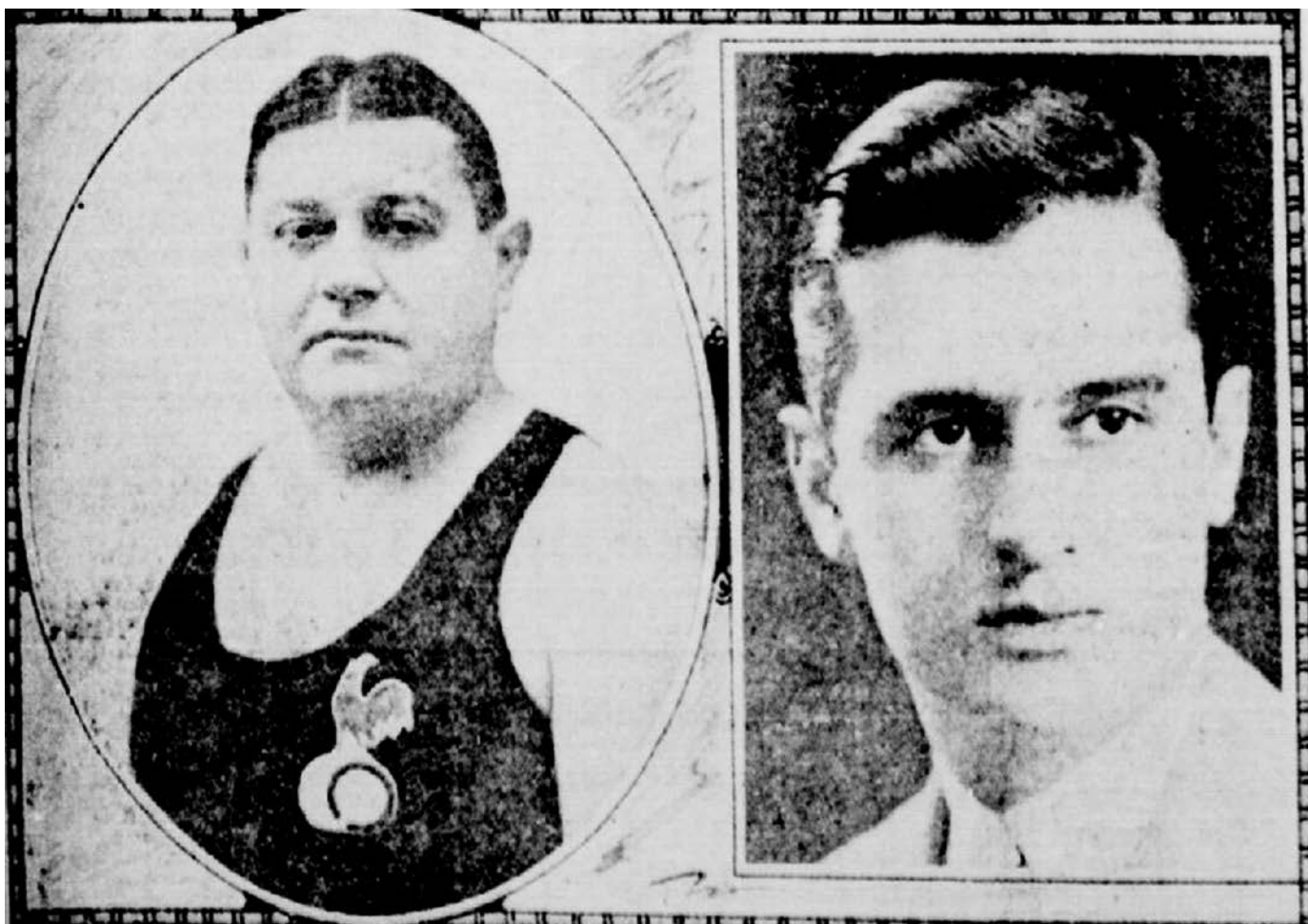


Omer Perreault. (*La Presse*, 24 juillet 1926, p. 36).

protégé tous les moyens pour réussir. Sans oublier qu'Omer Perreault, marié à Méléda Perron le 17 mars, sera bientôt père de famille.

La campagne de 1923 est préparée avec soin. Mais Perreault n'est pas le seul à croire en ses chances. Une brochette de nageurs internationaux, dont plusieurs vétérans de la Manche, sont sur le pied de guerre. Cette fois, les choses évoluent vite. Quelques heures après l'échec du Canadien à huit kilomè-

tres des côtes anglaises après presque treize heures d'efforts, l'Américain Henry Sullivan s'illustre le 6 août en réalisant la traversée Grande-Bretagne-France en 22 heures 35 minutes. L'identité du troisième vainqueur de la Manche connue, le défi des athlètes consiste maintenant à fracasser son temps, ce que réussit Enrique Tiraboschi, le 12 août, en parcourant la distance dans le sens contraire de Sullivan, une première, en 16 heures 33 minutes.



Le nageur français Georges Michel et le promoteur Armand Vincent. (*La Patrie*, 12 septembre 1928, p. 10).

Secoué par ces deux succès, mais déterminé à aller au bout de son rêve, Perreault se jette de nouveau à l'eau au début de septembre. Après un départ canon, laissant présager la possibilité d'un record, les choses se gâtent. Malgré les encouragements de ses proches et les airs entraînants de l'orchestre de jazz qui divertit l'équipage qui l'accompagne, le Canadien, victime du froid et de la marée, renonce à environ 5 kilomètres de sa destination.

Omer Perreault n'est pas au bout de ses peines. Au repos à bord du chalutier convoyeur le ramenant en France, il vient près d'être brûlé vif alors qu'une bouteille de pétrole éclate près du poêle de la cabine où il se trouve, provoquant un incendie. L'athlète de 26 ans réussit à se rendre sur le pont où il est enveloppé dans une couverture par ses proches,

dont sa femme, évitant le pire. Cet incident, qui fait les gros titres, contribuera à façonner l'image du valeureux Omer, l'homme sur qui la malchance s'acharne.

RETOUR À L'ANONYMAT

Selon la presse, les brûlures subies par Perreault le forcent à l'inactivité. Il ne revient dans l'actualité sportive qu'en septembre 1925, gagnant le marathon du club Excelsior-Henderson, entre le quai Victoria et Repentigny, en un peu plus de cinq heures. Absolument « remis de ses blessures », l'athlète a encore la Manche dans le collimateur. Toujours accompagné de Vincent, il établit son camp d'entraînement à Dunkerque, au printemps 1926. Il s'y prépare avec Jeanne Sion, une nageuse de haut niveau, native de l'endroit, aspirant à devenir la première conquérante de la Manche.

Informée par Vincent de l'entraînement de Perreault, la presse francophone accorde une place grandissante à ce qui se passe en France. Le nageur n'a pas la notoriété du coureur à pied Édouard Fabre, du boxeur Jack Delaney ou du hockeyeur Howie Morenz. Mais son combat, souvent décrit avec lyrisme, est présenté comme une source de fierté pour les Canadiens français qui pourraient, à travers lui, voir leur prestige rejaillir aux quatre coins de la planète. Malheureusement, les deux essais de l'été 1926 se soldent par des échecs. Les portes de l'histoire, c'est l'Américaine Gertrude Ederle qui les ouvre toutes grandes le 6 août, pulvérisant le record de la traversée, les deux sexes confondus, en un temps de 14 heures 39 minutes. Ce tour de force fait de son auteure une vedette instantanée. De

retour à New York, la « femme la plus célèbre au monde », selon la presse américaine, est accueillie par une spectaculaire parade *ticker tape*. De quoi faire rêver celles et ceux qui, avant elle, se sont arrêtés à quelques kilomètres de la gloire. Tombée aux mains d'une femme, puis d'un nombre croissant de nageuses et de nageurs, la Manche n'aura plus jamais la même aura.

DEUX DESTINS DIFFÉRENTS

Omer Perreault annonce qu'il en a fini avec la Manche. Son intérêt pour la natation à la baisse, il se classe modestement dans les épreuves auxquelles il prend part en 1927 et 1928, derrière de jeunes espoirs québécois comme Rosaire Delorme et Myer Mendelsohn, le nouveau protégé d'Armand Vincent. L'association entre ce dernier et Perreault, dont le nom disparaît graduellement des compétitions nautiques, prend d'ailleurs fin au cours de cette période.

La route d'Armand Vincent, pour qui l'épopée de la Manche a été un tremplin, est bien différente. Déjà engagé dans l'organisation de soirées récréatives – certaines au profit de Perreault – et de programmes de boxe, dont un avec le fameux Jack Delaney, l'homme « loquace par excellence » a établi des contacts en Europe avec quelques nageurs de renom. Il a même sous contrat le robuste allemand Ernst Vierkoetter, un ex-recordman de la Manche qui vient en Amérique en 1927 participer aux courses des lacs George et Ontario.

Commanditée par le magnat de la gomme à mâcher Wrigley, l'épreuve de Toronto est particulièrement alléchante. Dotée d'une bourse astronomique de 30 000 \$ au vainqueur, elle permet à Vierkoetter de s'imposer comme la figure de proue de la nage de longue distance sur le continent. Même si la relation entre ce dernier et Vincent tourne court, l'essor de la natation se poursuit. Attiré par la promotion, Armand Vincent concocte, le 16 septembre 1928, une épreuve Montréal-Sorel qu'il vend à une presse complaisante comme

« le premier marathon nautique au monde ». Cette proposition est nettement exagérée!

Mais Vincent sait naviguer dans ce milieu qui n'a plus beaucoup de secrets pour lui. Dans les semaines précédant la course, il distille une nouvelle par jour afin d'entretenir l'intérêt des amateurs. Tout n'est pas qu'artifices. La brochette de nageurs qu'il rassemble, dont le vainqueur, le recordman de la Manche, Georges Michel, est de bon niveau. De plus, l'arrivée de la course coïncide avec la tenue de régates à Sorel, ce qui garantit un public nombreux. Une parade est organisée, des estrades aménagées et des activités mises sur pied pour divertir les amateurs au cours de l'après-midi.

Le Montréal-Sorel constitue un banc d'essai pour un autre marathon qui se déroule dans le fleuve Saint-Laurent, près de l'aéroport de Pointe-aux-Trembles, le 7 septembre 1929. Au sommet de son art, le promoteur de 29 ans remédie à une des faiblesses des épreuves de natation, la proximité avec le public, en délimitant un trajet en triangle de 5 kilomètres permettant aux spectateurs de bien suivre les péripéties de la course.

Commandité par Samuel et Allan Bronfman, le Usher's Green Stripe – une marque de whisky –, avec sa bourse globale de 1 500 \$, a du panache. Tout est orchestré afin d'assurer le succès populaire de la course : présence d'un ballon dirigeable pour guider les automobilistes, service de tramways amélioré, chaises disponibles à prix modique. Selon *La Patrie* : « Les spectateurs seront vraiment comme au cinéma, comme si les nageurs étaient sur l'écran. » Certains pensent que l'évènement deviendra une tradition annuelle.

Ce ne sera pas le cas. Aussi vite qu'il est venu, l'âge d'or de la nage de longue distance s'estompe, victime, entre autres, de la crise économique et du potentiel commercial inégal qu'offre cette discipline. En 1931, le Syndicat des facteurs tente de relancer l'épreuve de Pointe-aux-Trembles avec une course

dont la bourse globale est de 2 500 \$. L'affaire prend une envergure imprévue, incitant le Syndicat à se tourner vers l'irremplaçable Armand Vincent pour en assurer la bonne marche. Malheureusement, l'entreprise échoue le matin du 6 septembre, le mauvais temps forçant l'annulation de l'évènement.

Rien cependant pour décourager Vincent dont le temps semble toujours compté. À son agenda depuis 1929, on retrouve courses en raquettes, courses à pied de longue distance et programmes de boxe, dont deux championnats du monde des légers au Forum, une première québécoise, les 25 août et 27 octobre 1931. Ce parcours rocambolesque, où se succèdent les succès et les échecs, ramènera même le volubile promoteur sur le continent européen où il gravite dans le milieu sportif jusqu'au début des années 1940.

Il ne touchera cependant plus à la nage de longue distance qui ne retrouvera sa popularité qu'au début des années 1950, peu après la mort de Vincent, en 1948. Quelques articles parus dans la presse montréalaise rappellent alors les principaux faits d'armes du disparu. Coup de chapeau sans éclat qui éclipse malgré tout celui réservé à Omer Perreault dont le décès, le 31 décembre 1973, passe complètement inaperçu dans les médias.

Les aventuriers de la Manche, comme bien d'autres athlètes de leur génération, n'auront fait que passer dans l'imaginaire collectif des Québécois. ■

Serge Gaudreau est historien et chargé de cours à l'École de politique appliquée de l'Université de Sherbrooke.

Pour en savoir plus :

Sur Armand Vincent et Omer Perreault :

Gilles Janson. *Dictionnaire des grands oubliés du sport au Québec, 1850-1950*. À paraître chez Septentrion, en 2013.

Pour un aperçu du contexte entourant la traversée de la Manche de Gertrude Ederle, en 1926 :

Gavin Mortimer. *The Great Swim*, New York, Walker & Co., 2008, 325 p.

LE MONT SAINTE-ANNE UNE HISTOIRE EN DEUX TEMPS

par Danielle Soucy

En décembre dernier, lorsque la ville de Québec fut l'hôte de la Coupe du Monde Sprint de ski de fond – une compétition en milieu urbain –, on salua l'évènement comme une première historique. Nuance, ont sûrement pensé bon nombre de Québécois soucieux du passé... Depuis plusieurs décennies déjà, la capitale nationale et la région qui l'entoure, contrée nordique par excellence, ont été au cœur de l'histoire du ski au Québec, et plus d'une fois, elles ont accueilli des compétitions nationales et internationales. Les deux épisodes qui menèrent à l'ouverture du Mont-Sainte-Anne, joyau des stations de ski de la région, illustrent ce rôle unique de la ville et la contribution exceptionnelle de certains de ses organisateurs sportifs.

VERS LES CHAMPIONNATS CANADIENS DE SKI

En novembre 1945, le quotidien *Le Soleil* accueille à sa descente du train François Pichard, président de la Zone de ski

de la vallée du Saint-Laurent, qui revient d'une assemblée houleuse de la Canadian Amateur Ski Association (CASA). L'ancien champion de saut à ski annonce fièrement la nouvelle : malgré l'opposition des clubs de Montréal, les autorités de la CASA ont confirmé que c'est à Québec que se tiendront les prochains Championnats canadiens de ski.

La délégation de Québec vient de remporter une bataille, mais celle qui s'annonce sera épique. Car François Pichard et ses compagnons proposent de tenir les concours nationaux non pas au mont Saint-Castin¹, ouvert en 1937 et dont le dénivelé de 200 m ne répond plus aux normes de l'épreuve de descente, mais au mont Sainte-Anne, une montagne à l'état sauvage, à 41 km du centre-ville de Québec, où on vient tout juste de terminer le déboisement d'une piste.

La pratique du ski est alors à un point tournant. Le ski alpin, ou ski de descente, que des Britanniques ont popularisé

en Suisse dans les années 1920, est en train de supplanter les disciplines traditionnelles du ski de fond et du saut, qui, elles, tirent leur origine des pays scandinaves. Introduit au Québec par des Norvégiens², le ski y a d'abord été pratiqué dans la plus pure tradition nordique. Les membres du Quebec Ski Club, fondé en 1907, faisaient ainsi de longues randonnées sur les plaines d'Abraham ou encore sur la Côte-de-Beaupré, mais ils s'exerçaient aussi à sauter sur des tremplins de plus en plus hauts. L'invention de la remontée mécanique dans les Laurentides montréalaises, vers la fin des années 1920, va révolutionner le sport d'hiver. Attirés par la griserie de la descente, les skieurs et les skieuses délaissent peu à peu les randonnées en forêt, *a fortiori* les épuisantes montées vers les sommets.

Pour l'heure, cependant, la tradition nordique et le ski alpin coexistent, comme en témoigne le programme des futurs Championnats du Dominion, qui comprend à la fois des courses de ski de fond, des sauts sur tremplin, de la descente et du slalom, sans compter les combinés.

Saut à la terrasse Dufferin. L'âge d'or du ski nordique à Québec. Vers 1910, un sauteur, parti des hauteurs de la Citadelle, semble s'envoler au-dessus des toits du Vieux-Québec. Caché par le brouillard, au fond, le mont Sainte-Anne. (Musée canadien du ski).



À L'ASSAUT DU MONT SAINTE-ANNE

L'aventure se met en branle en avril 1944, lorsque François Pichard et son ami Henri Picard, skieur et sauteur émérite, escaladent – à pied, comme il se doit – les 630 m de dénivelé du mont Sainte-Anne, pour ensuite redescendre sur un tapis de poudreuse. Convaincus d'avoir trouvé la montagne de rêve, le président de la Zone et ses camarades se lancent dans le projet avec l'enthousiasme et la part d'inconscience que « seule l'ardeur de la jeunesse pouvait générer », écrit François Pichard, quelque 40 ans plus tard, dans son livre *Le mont Sainte-Anne : son histoire et ses souvenirs*³. Ils obtiennent l'appui de Vital Roy, le maire de Beaufort, fondent un club dans la petite ville, dessinent le tracé d'une première piste sur le flanc sud-est de la montagne et obtiennent la permission des propriétaires pour commencer le déboisement. À l'automne 1944, munis de haches et de machettes, ils parviennent avec l'aide bénévole de jeunes skieurs à creuser une tranchée dans la forêt jusqu'à mi-parcours de la piste prévue. L'été suivant, c'est une vraie équipe de défricheurs qui poursuit le travail, grâce aux fonds amassés par Sidney Dawes, entrepreneur en construction de Montréal et mécène du ski. En septembre 1945, quelques semaines avant l'assemblée de la CASA, l'étroite piste est terminée.

LE COMPTE À REBOURS

Les prochains mois seront fébriles. En février 1946, une première épreuve de descente, remportée par Pierre Jalbert, skieur étoile de Québec, confirme que la piste du mont Sainte-Anne est de calibre supérieur. Restent à organiser la logistique des épreuves, les communications, l'hébergement, les transports, l'alimentation. Pour accueillir les Championnats, qui auront lieu du 20 au 23 février 1947, la nouvelle « station hivernale » doit encore être dotée d'un tremplin de 70 m, d'une piste de slalom, de refuges pour les concu-

rents. Et l'argent manque. On crée un comité formé d'entrepreneurs de Québec pour lancer une campagne de financement : la Société pour l'avancement du ski de Québec. À sa tête, l'un des hommes les plus influents de la province, Gérald Martineau, conseiller législatif et grand argentier de l'Union nationale, parti qui a repris le pouvoir en 1944. Grâce à ses bons soins, plus de 20 000 \$ sont recueillis pour les travaux d'aménagement. Une semaine avant le début des épreuves, la population de Beaufort, ébahie, voit débarquer les premiers

concurrents : ils sont quelque 210 à s'être inscrits aux compétitions, dont 147 sportifs de l'extérieur du Québec.

LA GRANDE FÊTE DU SKI

Les quatre jours de compétition se dérouleront sans encombre, en dépit d'une tempête de neige nocturne la veille de l'épreuve de saut. Seule déception : mis à part le combiné alpin, remporté par Pierre Jalbert, les champions de Québec ne parviennent pas à monter sur la première marche du podium, qui sera occupée par des skieurs de Montréal



Affiche de la Coupe du monde 1969. En mars 1969, le mont Sainte-Anne fut pour la première fois l'hôte d'épreuves comptant pour la Coupe du monde. (Document conservé au Musée du ski de Québec).

(Hector Sutherland et les sœurs Wurtele, Rhona en descente, Rhoda en slalom), de Colombie-Britannique (Bert Irwin en slalom et Tom Mobraaten en saut) et d'Ontario (Lauri Huuki, qui remporte la course de fond, seule épreuve qui n'a pas lieu au mont Sainte-Anne). En prime, les spectateurs ont eu droit à une descente en slalom de la plus grande star du ski à l'époque : Émile Allais, le grand champion français, qui vient d'arriver à Québec pour s'occuper du Valcartier Lodge (aujourd'hui L'Auberge du Mont). François Pichard et ses compagnons ont gagné leur pari : les Championnats ont connu une réussite éclatante. La région de Québec dispose désormais d'une montagne de fort calibre, d'une piste de descente et d'un refuge au sommet. Il reste à en faire une véritable station de ski.

ON REPREND LE COLLIER

Après la frénésie de 1947, le mont Sainte-Anne entrera cependant dans une longue période de dormance. Pendant près de treize ans, à part les excursions occasionnelles de clubs de ski, une course de descente annuelle et un championnat national, en 1954, qui n'a eu qu'un succès mitigé, nulle activité ne rompt la quiétude de la montagne. En 1957, malgré les protestations de la Société pour l'avancement du ski, Hydro-Québec installe même au pied du versant nord des pylônes électriques qui, de l'avis de François Pichard, « détruir[ont] à jamais la pureté exceptionnelle⁴ » des lieux.

Le réveil tant souhaité se produira au début des années 1960. Le ski alpin exerce alors une domination sans partage. Les stations se multiplient partout au Québec, l'équipement et l'enseignement se raffinent, et les téléskis (appelés aussi « tire-fesses ») ont supplanté les vieux câbles de remontée. La Révolution tranquille étend ses ramifications dans toutes les sphères de la vie collective, y compris le loisir, que l'on considère désormais comme un droit humain dont l'État doit garantir l'exercice.



François Pichard (à droite) est intronisé au Temple de la renommée du ski canadien, en 1983. (Musée canadien du ski).

C'est en février 1961 qu'Henri Béique, ingénieur en électricité et membre actif de la Chambre de commerce de Québec présente à la Société pour l'avancement du ski le projet « Centre de ski Mont-Sainte-Anne ». Le groupe s'active pendant des mois pour faire signer des options d'achat aux quelque 35 propriétaires des terrains de la montagne. Finalement, le refus d'une seule personne, détentrice d'un lot clé, fait échouer la tentative.

Les promoteurs ne jettent pas l'éponge et conçoivent une nouvelle stratégie. Puisque le projet a échoué sur la ques-

tion de la propriété, il faudrait procéder par expropriation publique. La municipalité de Beauré stimulerait grandement son économie si elle créait une station de ski moderne au mont Sainte-Anne. Il lui serait facile par la suite de vendre ses actifs, car l'industrie du ski alpin est florissante. En septembre 1962, Claude Charest, président de la Société pour l'avancement du ski, André Marcoux, qui a dirigé les démarches de l'année précédente, et François Pichard rencontrent Antoine Bélanger, maire de Beauré et député nouvellement élu du Parti du crédit social du Canada. Le



Le notaire Jean-Baptiste Beauregard et son chalet au sommet du mont Sainte-Anne, vers 1950. Une piste porte le nom de ce pionnier. (www.zoneski.com).

premier magistrat de Beaufort n'a jamais chaussé une paire de skis de sa vie, mais c'est un politicien habile et fonceur qui n'a pas peur de prendre des risques. Les arguments de ses trois vis-à-vis le convainquent.

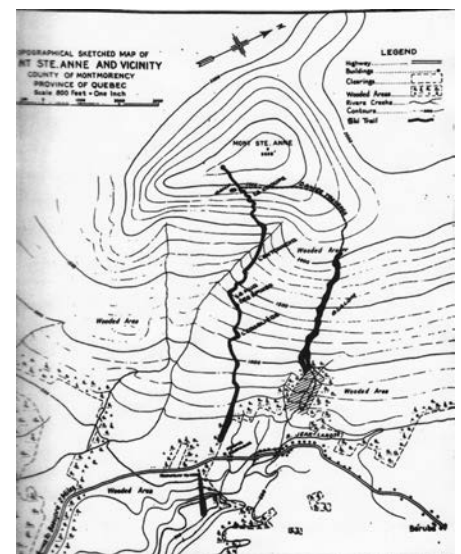
L'automne suivant, le projet redémarre. La municipalité de Beaufort acquiert le statut de ville, nécessaire pour annexer les terrains de la montagne situés dans les municipalités voisines de Saint-Ferréol et de Sainte-Anne-de-Beaufort, crée une commission municipale pour gérer le projet, emprunte 50 000 \$ pour les études préliminaires et le plan directeur. Aux citoyens de Beaufort, inquiets de l'ampleur du projet, le maire Bélanger donne l'assurance formelle que le compte de taxes restera inchangé. En 1964, le gouvernement accorde à la municipalité le droit d'expropriation et confirme le mandat de la Commission municipale : le mont Sainte-Anne sera un parc public municipal, une station touristique quatre saisons. La moindre étape du projet, scrutée par les médias,

fait l'objet de commentaires sans fin. Même le curé de la paroisse se prononcera sur le type de remontée mécanique!

LE MIRACLE DE LA BONNE SAINTE ANNE

Le 16 janvier 1966, le premier ministre Jean Lesage, accompagné de nombreux acteurs de la classe politique, inaugure le parc du Mont-Sainte-Anne. « Le succès est assuré. C'est trop beau! C'est trop grand et c'est trop bien parti. C'est un parc merveilleux! », s'exclame-t-il. Il est vrai que la Commission municipale a fait les choses en grand : restaurants, chalets, boutique, garderie, école de ski sous la direction de Giovanni Gerometta. Quatorze pistes sillonnent le versant sud de la montagne, desservies par deux télésièges, un téléski et surtout par une télécabine ultramoderne – une première au Québec. Depuis l'ouverture des pistes quelques semaines auparavant, un flot de skieurs a envahi les commerces, les restaurants et les hôtels de la région. Face à ces pèlerins nouveau genre, les

gens de Beaufort parlent d'un « véritable miracle de la bonne sainte Anne ». En vérité, c'est plutôt l'État providence qui a répandu ses bienfaits sur la région. À ce jour, la municipalité de Beaufort a engagé plus de deux millions dans le projet, dont la majorité sous forme



Première carte des pistes du mont Sainte-Anne, en 1945. (www.zoneski.com).

d'emprunts. Par l'entremise d'une agence créée par le fédéral, Québec et Ottawa ont versé chacun 219 000 \$, à quoi s'ajoutent les 400 000 \$ dépensés par le ministère de la Voirie et des Travaux publics pour les routes d'accès. Le jour même de l'inauguration, le maire Bélanger plaide pour une aide publique supplémentaire. Le parc du Mont-Sainte-Anne peut « changer complètement la structure économique de ce coin de la province », mais « il est impossible [...] de demander à la petite population de Beauré de continuer de risquer son crédit et ses biens dans la réalisation de choses qui rapporteraient plus au reste de la province et de la région qu'à eux-mêmes. » Jamais, affirme-t-il, l'entreprise privée n'aurait pu réaliser un projet d'une telle envergure, « et cela prouve que nous pouvons garder pour nous, le peuple,

les biens qui nous appartiennent et en profiter pleinement ». Dès décembre 1967, le gouvernement du Québec annonce qu'il a l'intention de se porter acquéreur de la station et nomme à la tête de la Commission municipale Henri Picard – celui-là même qui avait entrepris la première descente à skis du mont Sainte-Anne, en compagnie de François Pichard, au printemps de 1944. Le transfert des actifs entre la Ville et le gouvernement se conclut en février 1970. Contre vents et marées, « le peuple » restera propriétaire de la station du Mont-Sainte-Anne jusqu'en 1994. ■

Notes :

- 1 - Aujourd'hui la station Le Relais.
- 2 - Le pionnier du ski à Québec serait Wilhem Anthony Schwartz, consul de Suède et de Norvège de 1873 à 1902.

3 - François Pichard. *Le mont Sainte-Anne : son histoire et mes souvenirs*. [Sillery], [s.é.], 1984, 174 p. La majorité des renseignements contenus dans cet article proviennent du livre de M. Pichard et de trois entrevues que l'auteur a réalisées avec ce dernier en 2008-2009.

4 - *Ibid.*, p. 59.

Danielle Soucy est l'auteur des ouvrages *La vallée de la Diable : de la hache aux canons à neige* (publié à compte d'auteur en 1995) et *Des traces dans la neige. Cent ans de ski au Québec*, aux Éditions La Presse, en 2009.

Pour en savoir plus :

François Pichard. *Le mont Sainte-Anne : son histoire et mes souvenirs*. [Sillery], [s. e.], 1984, 174 p.

Danielle Soucy. *Des traces dans la neige : cent ans de ski au Québec*. Montréal, Éditions La Presse, 2009, 256 p.

L'exposition permanente du Musée du ski de Québec, qui loge au mont Sainte-Anne.



Image d'une des compétitions de la Coupe du monde de ski, à la fin des années 1960. (www.zoneski.com).



Le soccer aux premiers Jeux du Québec (été), à Rivière-du-Loup, en 1971. (*Mémorial du Québec*, volume 8, p. 230).

LES JEUX DU QUÉBEC LA RÉVOLUTION TRANQUILLE DU SPORT QUÉBÉCOIS

par Roger Boileau

Au moment de lire ces lignes, pas moins de 37 permanents et 4 000 bénévoles auront encadré 3 000 jeunes athlètes finalistes en provenance de 19 régions du Québec pour leur participation à la 48^e finale des Jeux du Québec, à Saguenay, en mars 2013. Ces finalistes sont le produit d'une sélection régionale préalable impliquant 30 000 jeunes dans plus d'une vingtaine de sports. Du local au national, ces Jeux constituent un maillon important dans l'expression de la logique sportive afin qu'émergent les plus performants dans les différentes catégories d'âge en cause. Mais ces Jeux sont beaucoup plus qu'une simple compétition. Pour les jeunes, ils

représentent une première chance de participer à une rencontre multisports à l'image des grands jeux internationaux de leurs aînés – les Jeux panaméricains, les Jeux du Commonwealth, les Jeux olympiques –, faits d'éblouissement, de solidarité envers leur délégation, de nouvelles amitiés, de découverte d'une ville ou d'une région. Pour les gestionnaires et les partenaires de la ville hôte et de la région, c'est l'occasion unique d'un grand rapprochement autour d'une cause commune qui requiert leur solidarité pour se réaliser; des subventions sont en cause et des investissements locaux doivent être faits pour améliorer ou construire de nouvelles installations. Pour les adultes, c'est

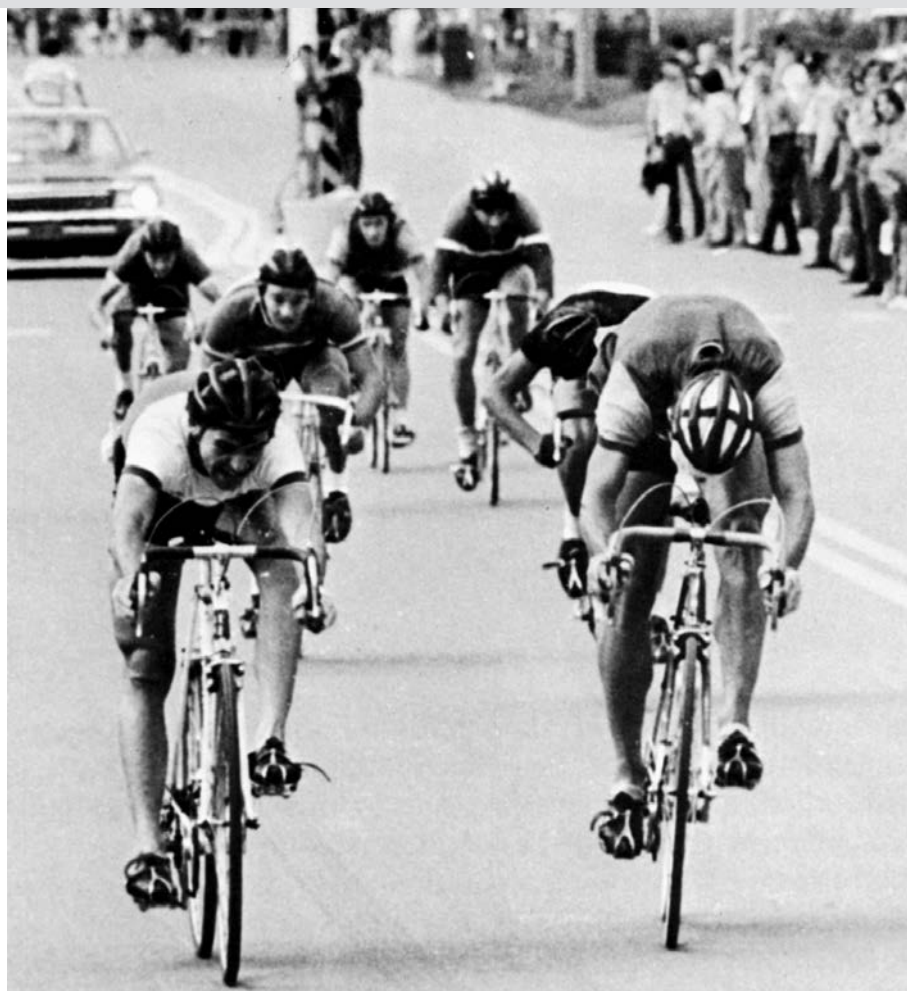
une occasion exceptionnelle de s'inscrire dans le vaste réseau de bénévoles sans qui les Jeux n'existeraient pas. En somme, au-delà des Jeux eux-mêmes, c'est, en quelque sorte, une vaste opération solidarité locale et régionale au nom du développement sportif de la jeunesse qui se déroule sous nos yeux. Qu'elle se répète ainsi, sans interruption depuis 1970, demeure exceptionnel dans cet univers de bénévolat et d'initiatives éphémères.

LES JEUX, UNE LONGUE TRADITION QUI SE POURSUIT

On l'oublie souvent, mais ces Jeux qui s'approchent de leur 50^e finale s'inscrivent dans une longue tradition de manifesta-

tions populaires incorporant des pratiques corporelles de nature compétitive. Le déclencheur immédiat des Jeux du Québec est la présentation des Jeux d'hiver du Canada, en 1967, dans le cadre des Fêtes du centenaire avec la devise politique « L'unité canadienne par le sport ». Cette initiative avait obligé le gouvernement du Québec à sélectionner des candidats, dès 1966, afin de former pour une première fois une « équipe du Québec » rassemblant ses meilleurs athlètes franco-anglo-allophones sous le drapeau fleurdelisé. Perspective nouvelle, jusque-là les athlètes d'élite québécois avaient toujours revêtu les couleurs de l'union jack. Dans la tourmente des années denses de la Révolution tranquille, ce nouveau concept d'une « équipe du Québec » contribuera à l'émergence d'une certaine fierté au sein des cercles sportifs sinon au rapprochement de la mouvance nationaliste québécoise alors en pleine ébullition. En témoigne le désir subséquent de constituer une équipe de hockey du Québec composée de joueurs professionnels pour les représenter au Championnat du monde ou à la Coupe du monde.

La ville de Québec a été le premier hôte des Jeux du Canada, accueillant 1 800 athlètes des dix provinces et des deux territoires réunis pour s'affronter dans quinze sports. La région du Saguenay-Lac-Saint-Jean organisera l'édition d'hiver de 1983 et la ville de Sherbrooke accueillera l'édition d'été de 2013. Présentés dès le début en alternance en hiver et en été, tous les deux ans, ces jeux sont devenus un élément clé dans la stratégie canadienne de développement des jeunes athlètes susceptibles de devenir la prochaine génération de champions canadiens, internationaux et olympiques, tout en stimulant la création de nouveaux programmes de perfectionnement des entraîneurs et le développement d'infrastructures sportives locales. À bien des égards, ces jeux, antérieurs aux Jeux du Québec, leur serviront de modèle.



Athlétisme aux premiers Jeux du Québec (été), à Rivière-du-Loup, en 1971. (*Mémorial du Québec*, volume 8, p. 230).

Si ce modèle récent a provoqué la création des premières délégations québécoises multisports, on peut aussi avancer que l'expérience québécoise de fêtes sportives s'appuie sur une longue tradition. Elle remonte aux initiatives anglaises qui, dès 1843, propagent ici l'expérience des Jeux athlétiques britanniques. Ils durent deux jours et comprennent dix-huit épreuves faites de tir, de courses, de sauts, de lancers, d'escalade, de lutte et de parties de crosse. Ils génèrent ce que l'on appelle de façon prémonitoire les « Jeux olympiques de Montréal » de 1844 et 1845 et ouvrent la voie à des expériences semblables dans d'autres contextes : des collèges les intègrent dans leur festival annuel, des associations d'hommes de métier, des sociétés de bienfaisance ou patriotiques dans leur pique-nique annuel. À la différence des épreuves essentiellement sportives des Jeux athlétiques anglais réservées aux hommes, les manifes-

tations populaires canadiennes-françaises, qui rassemblent fréquemment 1 000 personnes et plus, s'adressent aussi aux femmes et s'articulent autour du pique-nique des différents métiers où les activités, à la fois sportives et traditionnelles (la course aux patates ou au cochon grassé, etc.), se côtoient. Mais ici, le festif domine le sportif.

Le XX^e siècle connaîtra aussi son lot d'initiatives québécoises et la filiation des Jeux du Québec s'alimente à d'autres expériences significatives à la fois plus discrètes et plus ancrées dans la tradition caritative des œuvres de jeunesse du Canada français. Créateur de l'Œuvre du patronage, au XIX^e siècle, les religieux de la Société de Saint-Vincent de Paul de Québec lanceront à Charlesbourg, avant 1959, les Jeux athlétiques inter-patros du Canada pour garçons de moins de 17 ans et de 17 à 25 ans. En 1966, ils rassemblent 800 participants âgés entre 10 et 25 ans issus de 15 patros.

Les Jeux athlétiques des patros féminins suivront en 1964 avec la participation de dix patros. Au-delà des performances sportives qu'ils encouragent, ces éducateurs chrétiens valorisent de façon explicite le développement de qualités éducatives potentiellement émergentes du sport : la loyauté, le courage, la maîtrise de soi, la discipline le respect mutuel et le sens de l'équipe.

L'Œuvre des terrains de jeux (OTJ), créée par l'abbé Arthur Ferland au parc Victoria de Québec, en 1929, soutient, depuis 1963, l'organisation de jeux régionaux d'été alors que huit fédérations de loisirs, regroupant entre six à vingt municipalités, organisaient des rencontres sportives et culturelles de « terrains de jeux », sans toutefois prétendre y développer de futurs athlètes d'élite. Ici aussi, les vertus éducatives, dites « chrétiennes » à l'époque, sont privilégiées. Le Québec pré-Révolution tranquille avait déjà creusé quelques sillons propices à la venue des Jeux du Québec.

LA MULTIPLICATION DES JEUX

Une autre équipe du Québec, appelée l'équipe Nunavik-Québec, composée d'artistes et de sportifs participe depuis 1970 aux Jeux d'hiver de l'Arctique qui ont lieu tous les deux ans. Ils rencontrent des délégations provenant d'autres régions du Canada et d'autres pays circumpolaires.

Créés lors du Sommet de la francophonie de Québec, en 1987, les Jeux de



Partie de crosse aux premiers Jeux du Québec (été), à Rivière-du-Loup, en 1971. (*Mémorial du Québec*, volume 8, p. 232).

la francophonie sont des manifestations sportives et culturelles qui se tiennent tous les quatre ans. L'équipe du Québec y affronte les délégations de 57 États et gouvernements membres de l'Organisation internationale de la francophonie. Plus récemment, en 1999, débutaient les Jeux de la francophonie canadienne. Nés du constat de l'importance de la pratique d'activités sportives en français comme moyen pour freiner l'assimilation des jeunes franco-canadiens, ils rassemblent plus de 1 000 athlètes, participants et accompagnateurs francophones et francophiles qui se rencontrent tous les trois ans pour se mesurer en une formule unique dans des compétitions sportives, artistiques et de leadership.

S'ils ont servi d'abord d'étape cruciale dans le développement des jeunes

athlètes, les Jeux du Québec ont entre-temps acquis un rôle important d'ambassadeur du Québec dans de nouveaux contextes. Issus d'une tradition longue et diversifiée, ils représentent maintenant une réalité culturelle qui ne cesse de se développer.

L'AMPLEUR DU PROGRAMME DES JEUX DU QUÉBEC

La finale nationale constitue le temps fort et visible de ce qui est devenu un vaste programme à plusieurs facettes. Le programme actuel des Jeux inclut d'abord les jeux régionaux qui reposent eux-mêmes sur des sélections locales préalables d'athlètes. Ces jeux régionaux se déroulent chaque année, l'hiver et l'été, dans plus de 50 sports dans chacune des 19 régions du Québec. Ils sont une étape de qualification essentielle à la participation des régions et des athlètes à la finale nationale. Ces activités régionales sont encadrées par les fédérations sportives, leurs clubs et associations; les Unités régionales de loisir et de sport (URLS) et tout autre mandataire régional reconnu en assument l'organisation sur leur territoire respectif. La programmation compétitive est axée sur des sports régis par les fédérations membres de Sport Québec. Ensemble, les Jeux régionaux et la finale nationale auraient impliqué pas moins de trois millions de participants depuis 1970 et près d'un million de bénévoles dans le cadre de rencontres multisports.

Départ de course aux premiers Jeux du Québec (été), à Rivière-du-Loup, en 1971. Ces Jeux vont insuffler un nouvel élan aux sports d'ici. (*Mémorial du Québec*, volume 8, p. 230).



Entre la première finale à Rivière-du-Loup, en 1971, et la prochaine à Shawinigan, en 2013, pas moins de 47 villes ont organisé cette grande fête de la jeunesse sportive. Autant de défis sportifs pour les jeunes et organisationnels pour les adultes, mais aussi autant de stimuli pour la vie sportive québécoise qui s'est développée en accéléré depuis le début de ces Jeux.

Conformément au mandat initial des Jeux du Québec qui consistaient à démocratiser et régionaliser la pratique sportive, de nouveaux programmes se sont joints en complément aux compétitions officielles : le programme Mes Premiers Jeux a été créé pour initier les jeunes aux plaisirs de la compétition sportive et les mettre en contact avec les clubs sportifs de leur région. Sous la forme de journées portes ouvertes, ces événements offrent une occasion d'initier de nouveaux adeptes à une compétition en y incluant une technique de base, la réglementation et même une compétition amicale.

La Caravane des Jeux du Québec s'adresse aux jeunes âgés de six à douze ans et vise à promouvoir le programme des Jeux du Québec à l'échelle de la province et le sport fédéré comme une avenue de loisir intéressante pour les jeunes.

AU CŒUR DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

Dans l'évolution historique du sport québécois, les Jeux du Québec ont constitué le fer de lance de la transformation de ce secteur d'activité. La création simultanée, en 1968, de trois organismes – le Haut-Commissariat à la jeunesse aux loisirs et aux sports (HCJLS), la Confédération des sports du Québec (CSQ) et la Fédération du sport scolaire du Québec (FSSQ) – avait déjà ébranlé la dynamique antérieure de notre encadrement sportif composée du quasi-monopole anglo-montréalais d'une part et des œuvres d'Église francophones d'autre part. Mais ces trois organismes ne suffisaient pas pour créer



Jeux du Québec

Sigle des Jeux du Québec. (<http://www.jeuxduquebec.com>)

rapidement un modèle alternatif d'organisation du sport québécois alors que les Jeux olympiques de 1976, octroyés à la ville de Montréal en mai 1970, faisaient ressortir l'état d'indigence du sport d'élite chez les francophones. Il fallait trouver un levier à la fois polyvalent et assez puissant pour agir sur toutes les catégories d'intervenants, pour inverser le cours des choses.

Les Jeux du Québec constituèrent cette réponse structurante permettant une plus grande démocratisation, une plus grande régionalisation et conséquemment une plus grande francisation du sport québécois tant chez les entraîneurs, les officiels, les gestionnaires que les athlètes. En 1976, alors que les Jeux olympiques retiennent toute l'attention, les Jeux du Québec, encore peu développés, rapportent déjà des dividendes mal connus : 98 stages tenus par 9 disciplines sportives dans 26 municipalités et déjà 765 associations régionales. Ce n'est qu'un début...! Trente ans plus tard, le bilan reste à faire mais force est de constater que le paysage sportif québécois a été définitivement modifié : les francophones ont pris la place que commande leur poids démographique et c'est sans surprise que l'on observe la présence régulière de Québécois sur les podiums canadiens, internationaux et olympiques.

Sur un autre plan, par-delà leur apport déterminant à l'élargissement de la pyramide sportive québécoise, ces Jeux

représentent aussi, par la mobilisation locale et régionale des citoyens, un important ferment de cohésion sociale. ■

Roger Boileau, Ph.D. est éducateur physique et sociologue. Il a créé le Laboratoire de recherche sur la culture corporelle des Québécois au Département d'éducation physique de l'Université Laval.

Pour en savoir plus :

André Lacoste. *Les Jeux du Québec ou susciter par la régionalisation des sports la participation massive des Québécois à la plus grande variété d'activités sportives*. Essai de maîtrise, Department of Physical Education, Université de l'Alberta, 1975, 209 p.

Comité d'étude sur les Jeux du Québec. *Réflexion sur les Jeux du Québec*. Montréal, Conférence des organismes régionaux de loisirs du Québec, 1971, 106 p.

Donald Guay. *Introduction à l'histoire des sports au Québec*. Montréal, VLB éditeur, 1987, p. 162-177.

Donald Guay et Roger Boileau. « Sport et plein air, témoins d'une culture corporelle en mutation », dans Jean-Paul Baillargeon (dir.), *Les pratiques culturelles des Québécois, une autre image de nous-mêmes*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 319-342.

Roger Boileau. « Révolution tranquille, relations ethniques et pratiques sportives », dans Nadia Assimopoulos et al. (dir.), *La transformation du pouvoir au Québec*. Actes du colloque de l'ACSALF (1979), Laval, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1980, p. 217-240.

Sports Québec et Le Droit. *Célébrons les 40 ans des Jeux du Québec*, Cahier souvenir, Gatineau, Le Droit, 2010, 62 p.

DONNEZ VOTRE OPINION!

LA SODEP RÉALISE UNE ÉTUDE SUR LE LECTORAT DES REVUES CULTURELLES. PLUS DE VINGT REVUES Y PARTICIPENT :

24 IMAGES | À BÂBORD! | ART LE SABORD | BRÈVES LITTÉRAIRES | CAP-AUX-DIAMANTS | CINÉ-BULLES | CONTINUITÉ | ESSE | ETC | JEU REVUE DE THÉÂTRE
ENTRE LES LIGNES | L'ACTION NATIONALE | LES ÉCRITS | LETTRES QUÉBÉCOISES | LIBERTÉ | LURELU | NUIT BLANCHE | QUÉBEC FRANÇAIS | RELATIONS | SÉQUENCES
SPIRALE | VIE DES ARTS | XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE

RENDEZ-VOUS AU

WWW.REVUEOPINION.COM

AIDEZ-NOUS À MIEUX VOUS CONNAÎTRE ET DITES-NOUS CE QUE VOUS PENSEZ
DE VOTRE REVUE CULTURELLE PRÉFÉRÉE. VOTRE OPINION EST IMPORTANTE.

EN PARTICIPANT, VOUS COUREZ LA CHANCE DE GAGNER L'UN DES PRIX SUIVANTS :

Une paire de billets pour une production de **La Veillée** au **Théâtre Prospero** à Montréal (valeur de 64 \$)

Une paire de billets pour une pièce au **Théâtre Aux Écuries** à Montréal (valeur de 50 \$)

Une paire de billets pour une pièce au **Théâtre La Chapelle** à Montréal (valeur de 60 \$)

Une paire de billets pour une pièce au **Théâtre de la Bordée** à Québec (valeur de 70 \$)

Une paire de billets pour une production de l'**Orchestre symphonique de Laval** (valeur de 104 \$)

Un ensemble-cadeau de livres du **Groupe Ville-Marie Littérature** (valeur de 150 \$)

Un ensemble-cadeau de livres de la maison d'édition **La Peuplade** (valeur de 100 \$)

Un ensemble-cadeau de livres de la maison d'édition **Lux** (valeur de 142 \$)

Un ensemble-cadeau de livres de la maison d'édition **Écosociété** (valeur de 300 \$)

Un ensemble-cadeau de livres de la maison d'édition **Leméac** (valeur de 127 \$)

Un abonnement d'un an à une revue membre de la **SODEP** (valeur de 45 \$)

LA
VEILLÉE
théâtre
PRO
SPE
RO

AUX ÉCURIES

SCÈNES CONTEMPORAINES
LA CHAPELLE

THÉÂTRE DE LA
BORDEE

OS
Orchestre
symphonique
de Laval

VILLE-MARIE
LITTÉRATURE
une compagnie de Québec-Montréal

La Peuplade
édition et diffusion d'art

LUX

ÉCOSOCIÉTÉ
à contre courant

LEMÉAC

sodep
Société de développement
des périodiques
culturels québécois

sodep
Société de développement
des périodiques
culturels québécois



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

Canada

L'EMPRESS OF IRELAND

L'HISTOIRE DE M. ET M^{ME} SEYBOLD D'OTTAWA

Le 29 mai 1914, le paquebot *Empress of Ireland* est entré en collision avec un charbonnier dans le fleuve Saint-Laurent, au large de Sainte-Luce-sur-mer. Une quinzaine de minutes plus tard, ce vaisseau du Canadien Pacifique se trouvait au fond de l'eau, avec des centaines de morts parmi les passagers et les membres de l'équipage. D'autres étaient sur le point de mourir ou combattaient pour leur survie. C'était le cas de deux passagers d'Ottawa : l'entrepreneur Edward Seybold et son épouse, Susannah.

Seybold venait de Montréal, où il était né en 1850. Son père, Christian Seybold, était un homme d'affaires prospère d'origine allemande. Lui et son épouse, Jane Watson, avaient élevé leurs quatre enfants dans une maison en pierre de deux étages, rue Durocher à Montréal, dans le quartier de la bourgeoisie anglophone. Ils n'étaient peut-être pas de la même classe que les riches citoyens du Mille carré adjacent, mais ils vivaient dans l'aisance.

C'est en 1873 qu'Edward avait épousé Susannah Bricker, 24 ans, de Waterloo (Ontario). Elle aussi venait d'une famille allemande, ce qui assurait un lien culturel entre les deux familles. Deux ans plus tôt, la sœur aînée de Susannah, Mary Ann, avait épousé le frère aîné d'Edward, John. Tout comme les Seybold, les Bricker de Waterloo n'étaient pas sans ressources. Le père de Susannah, Jacob, avait réussi la transformation de son commerce de forgeron en une grande entreprise de manufacture d'équipement agricole.



Susanna Seybold, octobre 1879. Originaire de Waterloo dans le sud-ouest de l'Ontario, Susanna Bricker a épousé Edward Seybold en 1873. Cette photo a été prise six ans plus tard. Nous sommes encore à l'époque victorienne, loin des paquebots de la fin du siècle et du désastre de l'*Empress of Ireland* de 1914, qui lui a coûté la vie. Photo de William James Topley, Ottawa (Bibliothèque et Archives Canada).

Plutôt que de travailler avec son père, comme l'avait fait son frère aîné, Edward partit de son côté, quittant Montréal au début des années 1870. Il fut attiré par les occasions qu'offrait la ville d'Ottawa. Au milieu du XIX^e siècle, Montréal était de loin la plus grande ville du Canada, mais durant la période suivant la Confédération, la capitale, jusqu'alors plutôt dépourvue, regorgeait de promesses. La ville se révéla un terrain fertile pour Edward, jeune entrepreneur qui cherchait à se faire une place comme commerçant. Rapidement, il ouvrit un commerce de marchandises diverses avec un partenaire, James Gibson. En 1875, son jeune frère James Arthur vint le rejoindre

à Ottawa. Rompant avec la tradition, J. A. n'est pas allé à Waterloo pour trouver une conjointe. Plutôt, en 1884, il s'alliait par le mariage à l'une des familles les plus riches et les plus puissantes d'Ottawa en épousant Lila Booth, fille du magnat de l'industrie du bois, J. R. Booth. Au milieu des années 1880, grâce à diverses entreprises économiques et à des liens familiaux, les Seybold figuraient parmi les membres fondateurs de la classe d'affaires d'Ottawa, alors en plein essor. Au cours des décennies suivantes, Edward s'engagea dans des activités économiques diversifiées, depuis la vente de marchandises jusqu'à la fabrication de produits et les entreprises minières. Avec Gibson, il ouvrit un commerce de meubles de bureau, la Eclipse Office Furniture Company, puis il siégea à la Chambre de commerce d'Ottawa. Il construisit aussi deux des édifices les plus imposants d'Ottawa,

conçus par l'architecte montréalais John James Browne : l'édifice Central Chambers, à l'angle des rues Elgin et Queen au centre-ville, et le château Seybold, à la périphérie de la ville à cette époque-là, à l'angle des rues Cartier et Somerset. Ce château, dans lequel Edward et Susannah déménagèrent à la fin des années 1880, était une magnifique structure à tourelles en granit rouge qui attirait l'attention, même dans un quartier où se multipliaient les maisons imposantes. Tandis qu'Edward s'enrichissait, Susannah était loin d'être inactive. La fin du XIX^e siècle laissait peu de place aux femmes dans le domaine public ou économique, mais elle était engagée auprès

de son église et de sa communauté, étant bien connue et appréciée de la société d'Ottawa.

En 1914, le couple bien nanti des Seybold, maintenant dans la mi-soixantaine, planifiait de passer l'été en Europe, comme il avait l'habitude de le faire depuis quelques années. Le 28 mai, dotés de billets de première classe, ils montèrent à bord l'*Empress of Ireland*, espérant sans doute se reposer puisque tous deux avaient eu des ennuis de santé.

Les Seybold avaient l'habitude de voyager. Edward avait traversé l'Atlantique 43 fois et Susannah, 23 fois. Il ne s'agissait pas non plus de leur premier voyage à bord de l'*Empress of Ireland*. Ils y étaient montés l'année précédente, partant à la même date, le 28 mai. Rien hors de l'ordinaire, donc, lorsqu'ils s'installent dans la routine familière du bateau.

Il s'écoula peu de temps entre le départ du bateau et l'imminente tragédie. L'*Empress* quitta Québec le 28 mai à 16 h 30 et la collision fatale avec le charbonnier norvégien *Storstad* eut lieu vers 2 h, le 29 mai. On peut imaginer que les Seybold avaient à peine eu le temps de s'installer dans leur cabine, de prendre un bon repas – en l'occurrence, leur dernier à bord du bateau – et de se retirer pour la nuit. Edward ne dormait pas encore lorsque la tragédie frappa. Il fut alerté par les sirènes de l'*Empress* et d'un autre vaisseau, suivies de lourds craquements. Sautant de son lit, il ouvrit la fenêtre de sa chambre de luxe et vit avec effroi qu'un autre navire était enfoncé dans le flanc de l'*Empress*. Horrifié, il vit la séparation des deux vaisseaux. Le trou béant laissé par le *Storstad* commença à s'emplir d'eau et en l'espace de quelques secondes, selon Seybold, l'*Empress* amorçait sa terrifiante inclinaison.

N'ayant pas une minute à perdre, Edward secoua Susannah. Ils s'habillèrent en vitesse et s'enfuirent de leur cabine qui, à ce moment-là, était déjà « presque au niveau de l'eau ». Arrivés au flanc du bateau, ils s'aidèrent à enfiler leur ceinture de sauvetage et sentirent l'*Empress* « couler à pic » sous leurs pieds. Se tour-

nant vers Susannah, Edward prononça ces derniers mots à son épouse : « Tiens bon, ma chérie, je suis épuisé. Moi, je ne peux vivre longtemps. Sois courageuse et sauve-toi ! » Comme il le dira plus tard aux journalistes :

« À peine avais-je dit ces mots que le navire coula subitement, nous entraînant avec des centaines d'autres sur son flanc. Nous sommes tombés dans cet effroyable tourbillon, plus bas, toujours plus bas, je dirais un bon 50 pieds, mais on se tenait serré par les mains, tout le temps. Tout faible que j'étais, je n'ai pas perdu la tête, même lorsque nous coulions dans le tourbillon. »

Lorsqu'ils étaient sous l'eau, une puissante explosion arracha Susannah à la poigne d'Edward. Il fut projeté à la surface, mais il n'y avait aucun signe de sa femme parmi les centaines de personnes qui se battaient dans l'eau tout autour de lui. Après deux heures de lutte, il fut extirpé de la mer par une des chaloupes de sauvetage du *Storstad* et transporté sur terre dans l'embarcation postale *Lady Evelyn*.

À son réveil, il fut ébahi de découvrir que tous ses vêtements et effets personnels avaient disparu. On le revêtit d'une couverture et il fut transporté à un hôtel de Rimouski, où un autre survivant d'Ottawa, J. W. Black, contribua à le ranimer à l'aide d'un « stimulant ». De là, on l'amena à la résidence du maire de Rimouski, Henri-Romuald Fiset, qui, selon Edward, lui sauva la vie. Accablé de chagrin, Seybold rendit hommage au maire et aux gens de la place pour leur générosité à la suite de la tragédie. Le maire Fiset, dit-il, « a agi noblement à mon égard et auprès des autres victimes de l'accident, comme tous les gens de Rimouski ».

Seybold a souffert d'un choc et sans doute d'hypothermie, puis il a été gravement brûlé au bras, ce qui indique que l'explosion a probablement eu lieu dans la salle des chaudières du bateau. En racontant la catastrophe aux médias, il dit, en sanglotant : « Mon seul regret est d'avoir perdu mon épouse. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la sauver. » Susannah

était décédée le lendemain du 41^e anniversaire de mariage du couple.

Contrairement à bien d'autres, Seybold a pu recouvrer le corps de son épouse, et cela, assez rapidement. Ses frères John et J. A. étaient accourus à Rimouski pour aider leur frère éprouvé, et c'est J. A. qui identifia Susannah parmi les quelque 300 corps étendus dans une morgue improvisée dans un entrepôt près du quai. Le trio affligé de douleur ramena son corps sur le train, se rendant directement à Ottawa où, le 1^{er} juin, Susannah fut enterrée dans le cimetière Beechwood. Le train ramenant les passagers de l'*Empress* provenant de la capitale arriva à la gare centrale d'Ottawa le samedi 30 mai à midi. Les survivants, toujours en état de choc, furent accueillis par l'un des résidents les plus éminents de la ville, J. R. Booth, accompagné d'autres membres de sa famille.

Le dimanche 31 mai, les sermons de toutes les églises d'Ottawa déploraient le naufrage. À l'église méthodiste Dominion, le service fut totalement consacré à la mémoire d'une des leurs, Susannah Bricker Seybold. Le *Ottawa Citizen* du 1^{er} juin 1914 rapportait que « en raison de la longue et distinguée relation de la famille avec la congrégation, son chagrin était aussi celui de l'église tout entière. » Un autre article faisait remarquer que durant sa quarantaine d'années à Ottawa, Susannah avait « su gagner l'amitié ferme de tous ceux qui la connaissaient ».

Tout en regrettant amèrement la perte de son épouse, Edward ne resta pas seul longtemps. Doté d'importants moyens, il n'eut aucune peine à attirer une nouvelle conjointe. En 1915, à peine un an après la tragédie de l'*Empress*, il épousait Eleanor Maud Musgrove. Âgée de 39 ans, elle avait 26 ans de moins que son mari. Edward mourut de causes naturelles en mars 1919, âgé de 69 ans. Il fut inhumé au cimetière Beechwood d'Ottawa, aux côtés de Susannah. ■

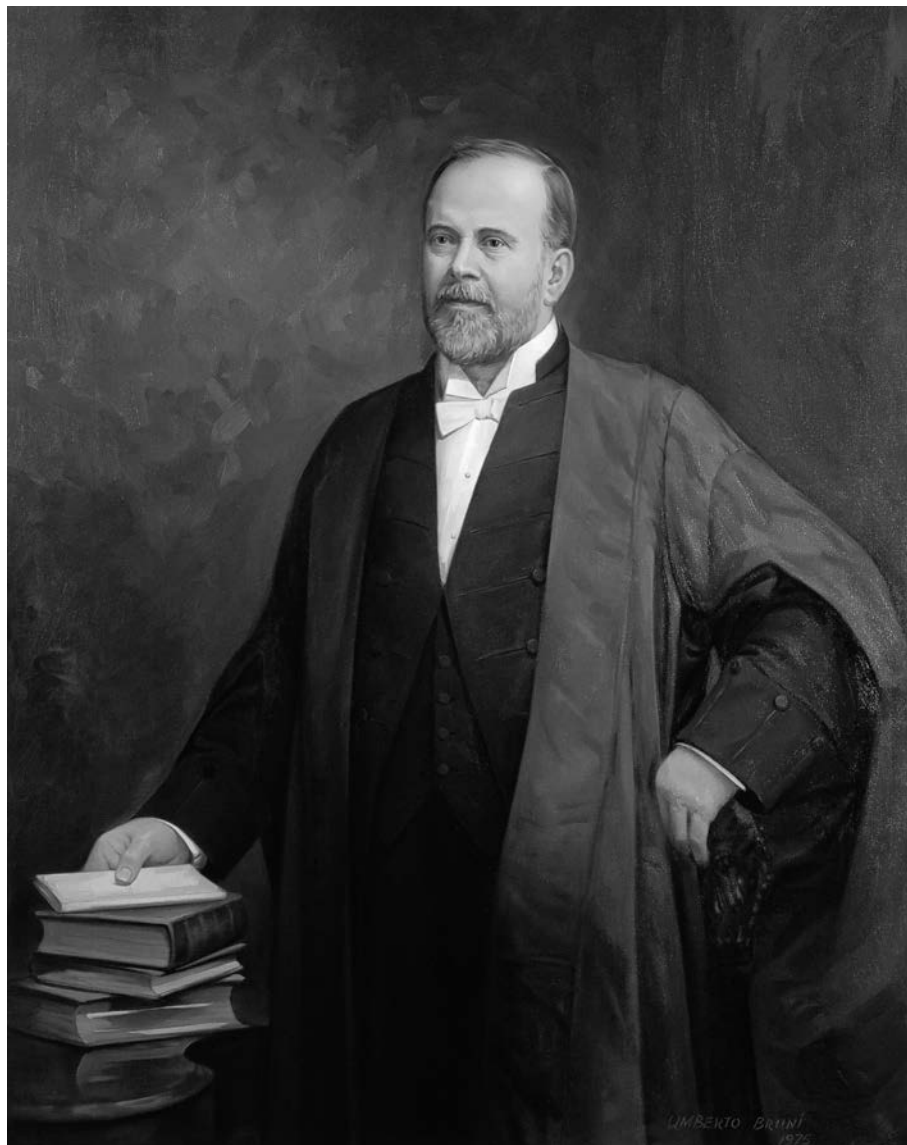
Stacey Barker, historienne
Musée canadien des civilisations

« FATHER-IN-JAIL » LA TRISTE FIN DE PHILIPPE-HONORÉ ROY

En 1975, lors de la restauration des tableaux de la « Galerie des orateurs » à l'Assemblée nationale du Québec, on découvrit qu'un portrait manquait curieusement à l'appel, celui de Philippe-Honoré Roy, député de Saint-Jean de 1900 à 1909 et président de l'Assemblée législative de 1907 à 1908. Malgré des recherches dans les autres édifices parlementaires, le tableau demeura introuvable. On dut donc se tourner vers le peintre Umberto Bruni pour en réaliser un à partir d'une photo du personnage. Le mystère devait demeurer entier mais, lors des recherches effectuées pour rédiger des notices biographiques de tous les députés ayant siégé à l'Assemblée nationale depuis 1867, l'historien Gaston Deschênes découvrit pourquoi cette toile avait disparu.

Brillant avocat originaire d'Henryville, petite municipalité en périphérie de Saint-Jean-sur-Richelieu, Philippe-Honoré Roy connut une ascension sociale et professionnelle fulgurante. Fils de cultivateur de la vallée du Richelieu, il parvint rapidement à s'inscrire dans les sphères les plus influentes de la société montréalaise. Dès 1875, à l'âge d'à peine 28 ans, il devient secrétaire du Barreau de Montréal. Quelques années plus tard, sa notoriété grandissante lui permet d'accéder à la présidence du Club national, club bien en vue de Montréal réunissant les plus éminents sympathisants libéraux de la métropole.

En 1878, son mariage avec Auglore Molleur, fille de l'homme d'affaires bien connu d'Iberville Louis Molleur, l'amène à s'engager dans le développement de sa région natale. Au cours des vingt dernières années du XIX^e siècle, Roy prend part de plus en plus activement aux acti-



Le portrait de Philippe-Honoré Roy qui figure dans la « Galerie des orateurs » est une réalisation du peintre montréalais d'origine italienne Umberto Bruni. Outre ce tableau, on lui doit la décoration de plusieurs églises québécoises, plusieurs murales et une abondante production picturale récompensée par de nombreux prix tant au Québec qu'en Italie. Nul ne sait ce qu'il est advenu du portrait original, voire si un tel tableau a été réalisé pour l'Assemblée législative au début du XX^e siècle. (Collection Assemblée nationale, peintre Umberto Bruni, photographe Claude Bureau).

vités de la Banque de Saint-Jean, institution financière créée par son beau-père en 1873. En 1904, au décès de ce dernier, Roy accède à la direction de la

Compagnie de l'aqueduc de la ville de Saint-Jean, dont son beau-père était propriétaire. C'est cependant en 1907 qu'il connaît la consécration de sa carrière

lorsqu'il est élu orateur de l'Assemblée législative. Ses appartements de l'hôtel du Parlement deviennent alors le rendez-vous de l'élite de la ville de Québec. Le 28 avril 1908, le vent tourne. La Banque de Saint-Jean, dont Roy est entretemps devenu le président, suspend ses paiements et ferme ses portes. Tous croient d'abord que cette petite institution financière régionale cesse ses activités parce qu'elle n'est pas en mesure de faire face à la concurrence de banques plus importantes. Les journaux soutiennent même que les déposants seront payés et que les actionnaires se partageront les actifs restants. On découvre cependant rapidement qu'il y a anguille sous roche. Le 11 juin, à la suite d'une enquête menée par le gouvernement fédéral, Roy, l'ancien gérant général et l'assistant de ce dernier sont arrêtés et accusés d'avoir produit de faux rapports mensuels. L'enquête révèle ensuite que la banque a fermé ses portes le jour même où le secrétaire et trésorier de la Canadian Bankers Association en a fait l'inspection. Pire, les épargnants apprennent que les fonds recueillis par la banque semblent surtout avoir servi les intérêts de Roy. Ce dernier y aurait emprunté plusieurs sommes qu'il n'a pas remboursées et aurait versé des dividendes puisés à même les dépôts des épargnants. Selon M^e Hibbard, avocat de la Couronne chargé de l'affaire, Roy aurait retiré des fonds de la banque pour son propre intérêt durant douze, voire même quatorze ans. En mai 1909, à l'ouverture du procès, Roy voit s'accumuler les preuves accablantes. On apprend qu'il a encaissé près

de 575 000\$ de billets sans valeur et qu'il a financé sa campagne électorale à la mairie de Montréal en 1908 à même les dépôts des épargnants. Roy tente du mieux qu'il peut de se défendre. Au dire du juge Amédée Monet, l'accusé salit tous les témoins les uns après les autres et essaie de mêler à cette affaire les personnalités politiques les plus importantes à qui il reproche son procès. À

peine une demi-heure de délibération. Philippe-Honoré Roy est déclaré coupable d'avoir falsifié des documents bancaires. Il est condamné à cinq ans de prison qu'il devra purger au pénitencier Saint-Vincent-de-Paul sur l'île Jésus. Son état de santé est toutefois loin d'être enviable. Dépressif, diabétique et handicapé par sa blessure au pied, il aurait, selon Gaston Deschênes, probablement souvent fréquenté l'infirmerie de la prison. En 1910, son gendre, Armand Lavergne, s'adresse à Wilfrid Laurier pour qu'il déclare son beau-père – que Lavergne appelait son « *father-in-jail* » – dément et qu'il soit transféré dans un asile d'aliénés afin d'alléger sa peine. Laurier n'en a toutefois pas le pouvoir. Seul un médecin pouvant délivrer un certificat faisant état de la santé mentale du patient peut autoriser son transfert. Le 17 décembre 1910, Roy décède finalement à l'Hôtel-Dieu de Montréal où il avait été transféré à une date indéterminée au cours de cette année. Les journaux ne font pas grand cas de son décès. La plupart se contentent d'un mince entrefilet et certains rappellent discrètement sa déchéance. Bien qu'aucune preuve n'ait permis d'établir un lien entre la triste fin de Roy et l'absence de son portrait dans la « Galerie des orateurs », Gaston Deschênes émet l'hypothèse que l'état d'esprit dans lequel devaient se trouver les autres députés à la suite de cette affaire ait pu les motiver à faire disparaître dans la plus grande discrétion la toile représentant Roy. ■

Alex Tremblay



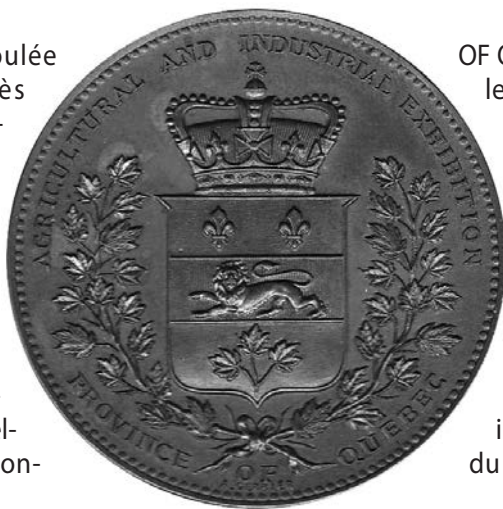
L'EXPOSITION AGRICOLE ET INDUSTRIELLE

Dans la foulée du succès de la première exposition universelle tenue à Londres, en 1851, on organise annuellement, au Québec, des expositions agricoles et industrielles. Celles de Montréal ont lieu au Palais de cristal. Cet édifice, de fer et de verre, inauguré par

le prince de Galles en 1860, se voulait une réplique du palais érigé à Londres en 1851. D'abord construit rue Sainte-Catherine, il est relocalisé, en 1879, dans le Fletcher's Field (parc Jeanne-Mance). Il abritait aussi une vaste patinoire. Après l'incendie du Palais de cristal, en 1896, les expositions se tiennent désormais à Sherbrooke, Trois-Rivières et Saint-Hyacinthe.

Les visiteurs peuvent admirer des objets dans plusieurs domaines (horticulture, beaux-arts, art aratoire, etc.) ou des animaux de ferme présentés par les exposants, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du bâtiment. Les meilleurs sont récompensés par des prix en argent, des diplômes ou des médailles.

La médaille est en or, en argent et en bronze (ou bronze cuivre), d'un diamètre de 50 mm (Leroux, n° 1470). Sur l'avvers, apparaissent au centre les armes de la province de Québec, entourées de deux branches de feuilles d'érable, avec la légende AGRICULTURAL AND INDUSTRIAL EXHIBITION, au haut, et PROVINCE



Avers de la médaille conçue par Adolphe-Louis Gerbier pour l'Exposition agricole et industrielle. (Coll. de l'auteur).

OF QUEBEC, au bas, et le nom de l'artiste, A. Gerbier. Sur une autre version de la médaille, on a ajouté le mot « graveur » après le nom de l'artiste. Au revers, le centre est dégagé pour inscrire le nom du gagnant, qui est entouré d'une couronne de feuilles d'érable, avec la même légende

qu'au revers, mais en français. Sur la tranche, le mot « bronze » est inscrit pour les médailles ne comportant que le nom de Gerbier, tandis que les mots « bronze » et « cuivre » sont présents lorsque le nom de Gerbier est suivi du mot « graveur ».

Elle a été frappée en 1880. Dans le rapport du Comité permanent des expositions provinciales au sujet de l'exposition qui s'est tenue à Montréal du 14 au 23 septembre 1881, on peut lire :

« Le Comité croyant qu'il serait à propos d'accorder certaines marques de distinction aux exposants les plus méritants, et qu'on devrait

accorder quelques autres récompenses, en outre des prix en argent et des diplômes, des dispositions furent prises en conséquence pour faire faire à Paris, une matrice sur laquelle furent frappées des médailles ».

Lors de l'exposition de 1881, on a distribué 12 médailles d'or, 34 d'argent et 32 de bronze. L'année précédente, une seule médaille d'or a été remise. En 1882, ce sont 3 d'or, 44 d'argent et 40 de bronze. C'est dire à quel point elle a connu une large distribution avec les années.

Plusieurs commerçants illustrent leur publicité d'une médaille qu'ils ont obtenue lors d'une des expositions, tels N. et A.C. Larivière, constructeurs de carioles de la rue Saint-Antoine, à Montréal, qui font étalage de leurs nombreuses médailles, dont celle de l'exposition de 1882, dans l'*Annuaire de Montréal* de 1892, et le cordonnier Joseph Gilbert, de la rue Saint-Jean à Québec, qui reproduit

la sienne, remportée en 1887, dans les annuaires de Québec de 1889-1890, 1890-1891 et 1893-1894.

Cette médaille côtoie souvent dans ces publicités celles du Dominion du Canada (Leroux, n° 1460) ou de Toronto (Leroux, n° 1463 à 1468).

Il semble que cette médaille fut aussi utilisée

par le département du surintendant de l'Instruction publique (ancêtre de



Revers de la médaille conçue par Adolphe-Louis Gerbier pour l'Exposition agricole et industrielle. (Coll. de l'auteur).

notre ministère de l'Éducation), car sur certains exemplaires, on a ajouté, buri-née en rond à l'intérieur de la couronne, le nom du département, et au centre, un type de minerai ou de ses dérivés. Ainsi, dans la collection numismatique du Musée de l'Amérique française, on retrouve divers exemples : minerais de cuivre ou de fer, phosphates bruts ou ocre et autres couleurs minérales. Il s'agissait sans doute d'honorer les artisans ou les professeurs de techniques de travail qui les utilisaient.

L'artiste graveur, Adolphe-Louis Gerbier est né à Paris en 1829 et est décédé après 1901. Il a épousé Marie-Joséphine-Héloïse Amouroux, puis Marie-



Palais de cristal de Montréal (1879-1896).
Musée McCord, Montréal.

Victoire-Zoé Desjardin en secondes noces, à Paris, le 17 juillet 1897. Il a été l'élève de Le Saché, père. En 1879, il était inscrit à l'*Annuaire des beaux-arts et arts décoratifs* (p. 627). Son atelier était situé au 65, rue Richelieu, à Paris. Il avait exposé des pièces au Salon des artistes de Paris en 1874 et en 1877. Médailliste et graveur sur pierre, il est notamment l'auteur de la médaille de la ville de Bordeaux, du Conseil suprême du Pérou, de l'exposition de Porto Rico (1860) et de plusieurs autres attribuées lors des expositions agricoles en France. ■

Denis Racine, AIG

PATRIMOINE URBAIN

Cette rubrique est produite par la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain ESG UQAM.

SPORT ET PATRIMOINE UNE ALLIANCE BIEN TIMIDE

Il est paradoxal de voir que le sport accompagne tant notre quotidien et que l'on parle si peu de patrimoine sportif. Cette quasi-absence a, en effet, de quoi étonner. Le sport est pourtant partout. Il est omniprésent dans les médias, tant à la télévision, à la radio, dans les quotidiens que sur Internet. Les dépenses privées et les investissements publics se croisent et se succèdent au point de faire écarquiller les yeux devant les sommes astronomiques impliquées. Il est difficile d'ignorer le phénomène. Ce constat est d'autant plus vrai que l'intérêt du public s'est généralisé. Certains sports créent certes un engouement plus important que d'autres; le hockey et le football attirent des foules alors que l'escrime ou le plongeon, par exemple, sont moins courus, mais il s'agit qu'un

athlète se démarque pour que des passionnés se manifestent au grand jour. Dès lors, il n'y a qu'un pas à franchir pour évoquer les liens avec la culture et l'identité d'une collectivité. Pourtant, lorsque vient le temps d'aborder la question du patrimoine, le sujet devient plus hasardeux; j'ai d'ailleurs abordé la problématique par le biais des arénas dans une chronique précédente. J'aimerais y revenir aujourd'hui.

Qu'est-ce que pourrait bien être le patrimoine sportif? Comme la notion de patrimoine aujourd'hui, il est multidimensionnel. Il est d'abord matériel. Ce sont les infrastructures, les bâtiments et autres espaces de performance qu'ils soient construits ou naturels. C'est également l'énorme diversité d'objets qui témoignent de la pratique du sport,

des itinéraires individuels ou collectifs et des comportements sociaux. Il est aussi immatériel, tant par les jeux traditionnels auxquels il réfère que par les croyances, les coutumes et les savoir-faire liés à l'univers sportif. Les rituels d'avant-match, l'attachement à un club ou l'expérience de dévaler sur telle pente ne sont que des exemples parmi d'autres. Bref, il peut difficilement se résumer à la seule existence de grandes personnalités sportives ou à des reliques sacrées témoins d'une gloire passée.

Au Québec, les expériences de valorisation ne sont pas légion. La Ville de Québec s'est résolue à conserver son stade municipal de baseball, construit en 1938, plutôt que de le démolir comme il était prévu. Le gouvernement fédéral a reconnu symboliquement l'import-

Cette rubrique est produite par la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain ESG UQAM.

tance historique de personnages et de lieux liés au monde du sport. Le Musée McCord conserve une collection importante d'objets liés à la culture matérielle sportive. Quelques expositions ont été présentées au Musée canadien des civilisations ou au Musée de la culture populaire, telle celle sur *Rocket Richard, une légende, un héritage*. L'histoire du Canadien de Montréal est à découvrir au Temple de la renommée du centre Bell. De manière plus interactive, le Musée Stewart organise, au cours de l'hiver, des activités de curling à l'ancienne. Le Panthéon des sports canadiens a officiellement ouvert ses portes à Calgary tandis que le Panthéon des sports du Québec tente, depuis plusieurs années, d'ouvrir un musée des sports. Quelques tentatives donc pour allier sport et patri-

moine, mais beaucoup de timidité dans l'envergure des projets. Une occasion exceptionnelle a pourtant été récemment manquée lors du développement du concept de Quartier de la vie par les Muséums nature de Montréal. En effet, le Biodôme, l'Insectarium, le Jardin botanique et le Planétarium, actuellement en construction, travaillent à créer un important pôle muséal dédié à l'humain et à la nature. Un espace interactif et évolutif reliera les quatre institutions pour proposer aux visiteurs une expérience sensorielle et cognitive unique. Pourtant situé en plein cœur des installations olympiques, près du centre Pierre-Charbonneau, de l'aréna Maurice-Richard, du stade Saputo et même du golf municipal de Montréal, le projet ne contient

pas de référence aux sports et aux loisirs. Pourtant, des liens auraient pu se faire facilement. Doit-on croire que le sport et la culture ont encore de la difficulté à se côtoyer? C'est peut-être la raison pour laquelle la notion de patrimoine sportif est sous-développée, voire peu utilisée. Espérons que les suites au rapport du Comité-conseil sur l'avenir du Parc olympique intégreront des objectifs de mise en valeur de ce monument exceptionnel. Ce serait l'occasion de poser un geste fort pour la reconnaissance de l'histoire et du patrimoine sportif dans le développement de la collectivité québécoise. ■

**Martin Drouin, professeur
Département d'études urbaines et
touristiques, ESG UQAM**



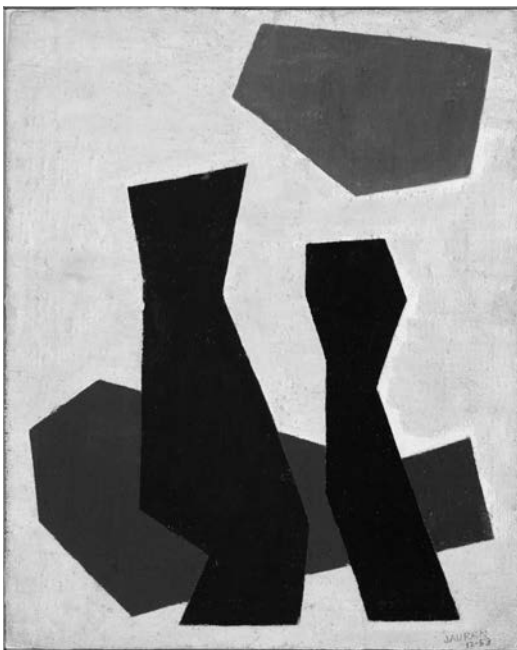
L'ancien vélodrome héberge depuis 1992 le Biodôme de Montréal. En arrière-plan, le Stade olympique, véritable monument architectural, rappelle les Jeux olympiques de 1976. (Photo : Martin Drouin).

L'HOMME NOUVEAU

Montréal. Novembre 1954. Le libraire Henri Tranquille, que la presse locale surnomme « le petit dictateur de la peinture moderne », ouvre son établissement à la première exposition des œuvres de quatre jeunes loups de la peinture québécoise : Jean-Paul Jérôme, Paul Toupin, Louis Belzile et Rodolphe de Repentigny. Ils ont entre 24 et 26 ans. Le 15 février 1955, ces derniers signent le *Manifeste des Plasticiens*. Du milieu des années 1950 à la fin des années 1960, ils vont occuper l'espace visuel québécois, suscitant passion et controverse. Jusqu'au 12 mai 2013, le Musée national des beaux-arts du Québec pose un regard rétrospectif sur ces artistes pour qui « la création est l'unique forme de la vérité ».

Rodolphe de Repentigny, alias Jauran, est le moins connu de ce groupe et pourtant il est le principal rédacteur du manifeste. « Les Plasticiens, écrit-il, s'attachent avant tout, dans leur travail, aux faits plastiques : ton, texture, couleurs, formes, lignes, unité finale qu'est le tableau, et aux rapports entre ces éléments ».

L'exposition débute par trois œuvres de Jauran qui traduisent l'influence du cubisme, mais on est surtout surpris par la simplification des formes utilisées. *Équilibre* (1953) donne à voir quatre formes sombres sur fond clair et texturé. On croit reconnaître deux personnes assises sur un blanc. Très rapidement, cependant, la problématique du référent extérieur sera évacuée pour ne mettre en évidence que la réalité du tableau. Un journaliste de l'époque résume ainsi le défi de l'approche plasticienne : « Une peinture doit-elle raconter une histoire? » Dès 1955, les œuvres de Guido Molinari proposent des masses à volume variable en noir et blanc, mais son intention se



Jauran (Rodolphe de Repentigny), *Équilibre*, 1953, huile sur toile, 48 x 38,3 cm. Coll. MBAM, don de Michel et Martine Brossard à l'occasion du 150^e anniversaire du MBAM (2010.517). Photo : MBAM, Christine Guest.

précise à partir de *Sans titre* (1959) alors qu'il a recours aux bandes colorées, la plupart du temps verticales, qui seront la principale caractéristique de son œuvre. Claude Tousignant, pour sa part, joue d'audace dès ses premiers tableaux en utilisant de l'émail pour automobile, comme dans *Hypnose* (1956), pour ensuite explorer l'univers des cercles concentriques.

Si Molinari privilégie l'horizontalité du cadre et Tousignant la verticalité, d'autres Plasticiens remettent en question la nature même de l'objet-tableau à angle droit. Le *Sans titre* (1959) de Fernand Toupin propose une œuvre polygonale où, à l'instar du peintre Piet Mondrian, les lignes verticales et horizontales sont projetées dans un hors cadre. Dans le catalogue qui accompagne l'exposition *L'art abstrait* tenue à l'École des beaux-arts de Montréal, en 1958, Fernande Saint-Martin écrit :

« L'art géométrique révèle, mieux que l'art classique, les dimensions les plus profondes de l'homme nouveau ». Les années 1960 seront la décennie de la reconnaissance internationale pour le mouvement plasticien. En 1965, Guido Molinari participe à l'exposition *The Responsive Eye* que le Musée d'art moderne de New York consacre au mouvement Op Art.

La suite de l'exposition souligne le caractère de plus en plus optique des œuvres et le recours à des surfaces de grand format atteignant souvent les deux mètres sur trois. En déambulant, on prend la mesure de la cohérence de la démarche artistique de ces créateurs. Molinari explore toujours la verticalité à partir d'une succession de bandes colorées. Tousignant poursuit sa réflexion obsessionnelle sur le cercle, allant jusqu'à utiliser des supports

matériels circulaires. « Il faut découvrir la pulsation propre à chaque tableau », dit-il. L'ébahissement se transforme en envoûtement devant le triptyque d'Yves Gaucher. Malgré leurs titres étranges comme *MX-P-ST/68*, trois immenses tableaux gris convient le visiteur à une expérience spirituelle.

« La complète autonomie [de l'œuvre] en tant qu'objet », que réclament les Plasticiens dans leur manifeste, trouve un écho dans le Nouveau Roman et sa destruction de l'illusion du réel ou dans la musique de John Cage qui fait appel aux bruits et au hasard. Entre modernité et postmodernité, ils rompent tous avec la croyance en la linéarité du Progrès et la finalité de l'Histoire. Et, à la fin, « il ne reste de spirituel que l'angoisse ». Pour cela, ils sont universels, nos semblables, nos frères. ■

Serge Pallascio

Jacques Saint-Pierre. *Laval*. Québec, Les Presses de l'Université Laval et INRS. 2011, 194 p. (Coll. « Les régions du Québec... histoire en Bref », n° 17).



À ne pas confondre avec *Histoire de Laval* (2008), ouvrage plus substantiel corédigé trois ans plus tôt par Jacques Saint-Pierre, Jean-Charles Fortin, Normand Perron, et aussi paru aux Presses de l'Université Laval, ce plus petit livre (intitulé simplement *Laval*) publié sous la seule signature de l'historien Jacques Saint-Pierre présente la grande voisine de Montréal sous ses aspects historiques, géographiques, économiques, patrimoniaux et environnementaux. Aujourd'hui, cette grande ville qui porte le nom de Laval se confond avec l'île Jésus; or, elle est en réalité la résultante de plusieurs fusions municipales, consolidées en 1965, à partir d'une quinzaine de municipalités et de paroisses (p. 143). On comptait parmi ces anciennes villes entourant l'île Jésus les municipalités de Laval-Ouest, Auteuil, Pont-Viau, Saint-Vincent-de-Paul, Vimont, Laval-sur-le-Lac, Îles-Laval (p. 142), sans oublier Fabreville, Laval-des-Rapides, Sainte-Dorothée, Saint-François-de-Sales et Sainte-Rose (p. 143). Aujourd'hui, sa population actuelle de « près de 400 000 habitants » fait de Laval la troisième ville en importance au Québec (p. 7). En outre, si on débordait des limites de l'île Jésus pour y ajouter les régions des Laurentides et

de Lanaudière, sans pour autant inclure l'île de Montréal, la population totale de ce vaste secteur atteindrait alors 1,2 million de résidents (p. 153).

Ce livre clair destiné aux non-historiens comme aux universitaires se subdivise en cinq chapitres couvrant sa géomorphologie, l'époque seigneuriale, les débuts de l'urbanisation au milieu du XIX^e siècle, tandis que les deux derniers chapitres se concentrent sur le XX^e siècle. Fruit d'une recherche méticuleuse, le texte fournit beaucoup de données précises. Par exemple, on rappelle que l'autoroute 15, surnommée « autoroute des Laurentides », a été mise en chantier en 1957 et inaugurée en octobre 1959 par le premier ministre Paul Sauvé (p. 117). Mais au-delà de la simple description et des statistiques, on sent dans ce livre une véritable réflexion sur l'identité régionale de Laval, qui en l'espace d'un demi-siècle passa du statut de zone agricole à celui de pôle industriel, faisant mentir cette réputation de « ville-dortoir » ou de « ville de banlieue » qu'elle ne mérite pas. Ainsi, il n'y a pas en tant que telle d'université à Laval, mais l'ancien Institut de microbiologie et d'hygiène de Montréal s'y était établi en 1964 et porte depuis 1975 le nom d'Institut Armand-Frappier (p. 155). Si les finissants des cégeps ne peuvent pas y étudier, des équipes de chercheurs en biotechnologies y effectuent des travaux de pointe.

Les dernières pages de l'ouvrage comprennent de nombreuses pistes bibliographiques commentées (p. 183). On apprécie la documentation diversifiée provenant de plusieurs sources dont de nombreux livres rares publiés à compte d'auteur et d'innombrables monographies paroissiales parues au cours du siècle précédent (p. 183). La portion la plus intéressante de ce livre reste celle consacrée au XIX^e siècle, car Laval était alors le point de départ de la colonisation vers les Pays-d'en-Haut, à partir de 1850, à la suite de l'appel du célèbre curé Antoine Labelle, un « natif de Sainte-Rose-de-Lima » (p. 80). En somme, l'his-

toire de Laval est longue et reste relativement méconnue, même pour ses résidents, mais ce riche bilan de Jacques Saint-Pierre comblera bien des lacunes; d'ailleurs, la moitié de cette synthèse se concentre exclusivement sur la période d'avant 1900, ce qui est méritoire. Une fois de plus, l'excellente collection « Les régions du Québec... histoire en Bref » confirme la diversité et la spécificité des régions québécoises, et *Laval* ne fait pas figure de parent pauvre.

Yves Laberge



Marcel Myre. *Madeleine Émond, la vie scandaleuse d'une cabaretière*. Nouvelle-France, 1664-1699. Québec, Les éditions GID, 2011, 175 p.



Dans cet ouvrage, Marcel Myre nous revient une fois de plus avec une biographie fort intéressante, celle d'une cabaretière au temps de la Nouvelle-France. Passionné pour le quotidien des premiers habitants, il nous présente une jeune femme qui, au cours de son existence, a connu plusieurs hommes et a mis au monde quelques enfants hors mariage. Évidemment, cette pratique ne plaisait pas aux autorités religieuses et judiciaires de l'époque et Madeleine Émond a dû payer cher son mode de vie. Il nous raconte, avec un style littéraire bien particulier, la vie de cette cabare-

tière entre 1664 et 1699, en Nouvelle-France, et que l'on a qualifiée de scandaleuse. C'est à travers de nombreux éléments d'archives comme des témoignages et des rapports de procès que nous apprenons à connaître cette jeune femme. Les références, placées à la fin du livre, donnent à la lecture plus de légèreté même si les sujets traités sont parfois lourds et dépeignent une réalité que nous aimerions mieux ignorer.

Madeleine Émond n'a pas eu une vie de tout repos. D'abord servante chez un cabaretier de Québec puis mariée à Nicolas Dupuy, un homme dont elle était plus ou moins amoureuse et qui s'intéressait principalement aux voyages et au commerce des fourrures, elle a vite été laissée à elle-même. Devant travailler pour survivre et subvenir aux besoins de ses enfants, elle décide d'ouvrir son propre cabaret clandestin à Ville-Marie. Il va sans dire que les gens de l'époque ont eu tôt fait de la juger. Pour éviter l'humiliation, elle retournera finir ses jours à l'île d'Orléans et s'éteindra à l'âge de 35 ans seulement. En lisant ce livre, vous comprendrez sans doute mieux ce qui a poussé Madeleine Émond à faire cette vie. Et vous vous direz peut-être, vous aussi, qu'elle était simplement en avance sur son temps... Un ouvrage à lire absolument!

Johannie Cantin



Jacques Faucher, *Sur les chemins de ma mémoire. Un écho de la Basse-Ville d'Ottawa*. 2^e édition revue et augmentée. Ottawa, Éditions Baico, 2011, 311 p.

Ce livre de souvenirs fait revivre le quartier francophone d'Ottawa, situé à l'est du parlement et du Château Laurier, au nord de la rue Rideau et à l'ouest de Rideau Hall, le long de la rivière Outaouais. De nos jours, on y trouve entre autres l'immense basilique-cathédrale Notre-Dame et l'actuel Musée des beaux-arts du Canada. Une carte ancienne des rues d'Ottawa datant de



1940 et reproduite en couleurs situe les limites de ce secteur populaire et ouvrier (p. 28). L'auteur y a grandi au cours des années 1940, et il évoque des lieux et un mode de vie communautaire qui semblent révolus. Aujourd'hui, Jacques Faucher sursaute encore lorsqu'il entend des gens désigner cette partie « branchée » de la capitale comme étant le « quartier du marché By », car cette appellation relativement récente ne rend pas compte du caractère français de ce qu'on nomme encore « la Basse-Ville d'Ottawa », secteur qui ne doit en aucun cas être confondu avec l'arrondissement de l'Université d'Ottawa et du quartier historique de la Côte-de-Sable (p. 8).

Sur les chemins de ma mémoire est le premier livre à être exclusivement consacré à « la Basse-Ville d'Ottawa », qui abrita des institutions emblématiques comme la célèbre école Guigues, lieu où débûterent l'opposition et la résistance des Franco-Ontariens voulant protester contre le Règlement 17 de 1912 (p. 104). Ce sinistre règlement interdisait l'enseignement en français dans les écoles de l'Ontario; il a été aboli en 1944. Jacques Faucher évoque brièvement cette période de revendications de la part de la minorité francophone voulant faire respecter son droit fondamental à l'enseignement dans sa langue maternelle. Tout au long de ces pages, les propos de Jacques Faucher témoignent de faits peu souvent racontés ou difficiles à cerner, par exemple sur la manière dont les cours d'histoire du Canada français

étaient enseignés durant les années 1940 (chap. 7). Ses observations sur le parler et l'accent dans son quartier natal au cours des années 1950 sont précieuses, par exemple à propos de la prononciation locale de certains noms de rues; il cite l'exemple de la rue Dalhousie, dont la prononciation à la française avait subtilement été imposée aux anglophones par les francophones de la Basse-Ville d'Ottawa (p. 35).

L'auteur rappelle que la population francophone de la Basse-Ville s'est progressivement dispersée dans différentes zones et nouveaux développements de la région autour des années 1960, brisant irrémédiablement la masse critique minimale qui permettait alors une vie presque normale dans notre langue (p. 222). Sur le plan urbain, ce quartier existe toujours, mais désormais sans son visage français d'autrefois, et selon Jacques Faucher, « il ne semble pas vraisemblable que de véritables arrondissements à majorité francophone puissent se reconstituer dans un avenir prévisible au sein du nouvel Ottawa régional » (p. 222).

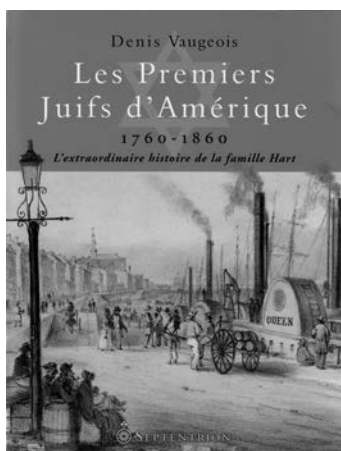
L'iconographie rassemblée dans ce livre est impressionnante et souvent inédite parce que l'auteur a puisé dans sa collection d'archives personnelles. Ainsi, on peut y voir une image aérienne de l'immense usine Eddy de l'ancien Hull ou encore cette photo saisissante de l'incendie du vieux pont Alexandra, en 1946 (p. 236-237). Une autre photo montre l'entrée du pont Alexandra où l'on pouvait encore apercevoir les rails du chemin de fer et du tramway menant vers Hull (p. 30). On y voit en outre plusieurs édifices anciens qui n'existent plus et des institutions de langue française qui ont changé de vocation comme l'ancienne école Duhamel, rue Cumberland (p. 108). Plus qu'un simple témoignage, cet *écho de la Basse-Ville d'Ottawa* de Jacques Faucher rend enfin justice à cette population, aux lieux de mémoire et aux témoins de cette présence française à Ottawa, dont l'histoire est sous-estimée ou trop peu signalée (p. 106). C'est un

livre important, clair et bien écrit, que les bibliothèques publiques et scolaires devraient déjà posséder. Difficile à trouver en librairie hors de la région d'Ottawa/Gatineau, on pourra se le procurer sur le site Internet de l'éditeur.

Yves Laberge



Denis Vaugois. *Les premiers Juifs d'Amérique 1760-1860, l'extraordinaire histoire de la famille Hart*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2011, 378 p.



La réputation de Denis Vaugois n'est plus à faire tant dans le domaine de l'histoire que dans celui de l'édition. Il nous démontre encore une fois, avec cet ouvrage, que son talent pour l'écriture et sa passion pour l'histoire font de lui un auteur extraordinaire.

Depuis longtemps, il s'intéresse à l'histoire des premiers Juifs en Amérique. Avec un style anecdotique et une écriture personnelle, l'auteur nous fait découvrir les secrets de cette famille mal connue et qui a fait sa marque dans l'histoire du Québec.

On se retrouve au cœur même des fonds d'archives qui ont servi à l'élaboration de l'œuvre tant les documents visuels sont riches et bien présentés. Au fil des pages, l'histoire de cette famille remarquable nous est révélée et on découvre aussi les multiples difficultés liées au travail d'historien. Et c'est justement ce

dernier élément qui rend l'œuvre encore plus intéressante à mon sens.

Pensons aux textes en langues étrangères, aux documents que le temps n'a pas épargnés et dont la qualité a été altérée, aux centres d'archives qu'il faut repérer et où il faut ensuite se rendre, aux autorisations à obtenir, aux contraintes de la publication...

Malgré tout, Denis Vaugois nous fait découvrir une histoire passionnante, truffée de détails et d'informations, qui regorge de faits cocasses, d'éléments surprenants, de drôleries qu'on croirait tout droit sorties de son imagination et qui sont pourtant des faits incontestables.

Que ce soit sur le plan politique, économique ou social, les membres de la famille Hart ont su laisser leur marque dans l'histoire par leur influence, leurs mœurs, leurs idées ou leurs projets. Bien qu'au début, le sujet ne m'interpellait pas beaucoup, je l'admets, c'est avec le sourire aux lèvres que j'ai découvert la fascinante histoire de la famille Hart.

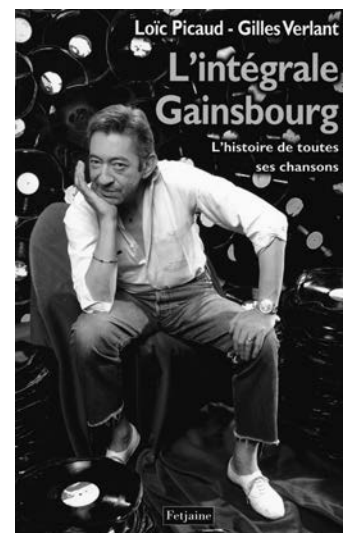
Je connaissais l'historien de nom, j'ai connu l'homme en travaillant en collaboration avec lui il y a quelques années et avec cet ouvrage, je découvre aujourd'hui... le passionné.

Johannie Cantin



Gilles Verlant et Loïc Picaud. *L'intégrale Gainsbourg. L'histoire de toutes ses chansons*. Paris, Fetsjaine, 2011, 609 p.

En tant qu'auteur-compositeur, Serge Gainsbourg (1928-1991) était capable du meilleur comme du pire. Retenons donc le meilleur. Ce nouveau livre consacré à ses chansons ne reproduit pas ses textes, mais situe plutôt le contexte et les influences ayant inspiré ses compositions, des premières jusqu'aux toutes dernières. La créativité de Gainsbourg culminait durant les années 1960 avec des textes raffinés comme « La Java-naise », « La chanson de Prévert », « Les goémons », « *Comic Strip* », « *Initials B.B.* »,



et beaucoup de succès pour des chanteuses telles que Juliette Gréco, France Gall, Petula Clark. Plus tard, il écrira pour des actrices : Anna Karina, Brigitte Bardot, Jane Birkin, Isabelle Adjani, Catherine Deneuve et plusieurs autres. Combinant habilement poésie, prosodie, césures inattendues et sonorités sophistiquées, le style inimitable de Gainsbourg consistait à souder parfaitement des mots à la mélodie, par exemple dans « Elaeu-danla tétéia » et « Sous le soleil exactement ». Ainsi, pour « Comment te dire adieu », adaptée en français pour Françoise Hardy, Gainsbourg aurait ajouté des paroles françaises avec des rimes en « ex » sur une mélodie anglaise : « *It Hurts to Say Goodbye* ».

En plus des commentaires pour chaque titre, on trouve également la liste de tous les interprètes ayant repris chacune des chansons de Gainsbourg; ainsi, on mentionne quelques interprétations québécoises comme « Poupée de cire, poupée de son » adaptée en 1983 par Nathalie Simard dans une version abrégée du dernier vers (p. 155), mais aussi de « La chanson de Prévert » reprise par Stéphane Lucas et Marie Carmen (p. 64), et d'« Hélicoptère » refaite par Stéphane Lucas et Geneviève Borne en 2009 (p. 268).

Le point fort de ce livre est d'identifier les « emprunts » musicaux, discrets ou flagrants, avoués ou non, effectués par le prolifique Gainsbourg à d'innom-

brables mélodies, depuis Chopin et Brahms jusqu'à la chanteuse sud-africaine Miriam Makeba et surtout au percussionniste africain Babatunde Olatunji, dont les rythmes passionnés (sur son 33 tours *Drums of Passion*) avaient inspiré trois pièces du très beau disque *Gainsbourg percussions*, en 1964. Mais cet univers des plagiats « gainsbourgeois » reste encore à être exploré : ainsi, à propos de la chanson « Tatoué Jérémie », pourtant signée Serge Gainsbourg, le commentaire de Gilles Verlant et Loïc Picaud ne signale pas qu'il s'agissait en fait de la copie invouée de « *The Jack-Ass Song* », tirée du disque *Calypso* (1956) d'Harry Belafonte. En somme, cette immense *Intégrale Gainsbourg* n'est pas une initiation à l'œuvre de Gainsbourg (il faudrait plutôt commencer par écouter ses premiers disques), mais ses nombreux admirateurs y trouveront ici une référence utile et rigoureuse.

Yves Laberge



Eugénie Brouillet et Louis Massicotte (dir.). *Comment changer une constitution? Les nouveaux processus constitutants*. Québec, PUL, 2011, X-152 p.

Le présent ouvrage rassemble huit contributions : Eugénie Brouillet, Javier Corrales, John Dinan, Louis Massicotte, Bertrand Mathieu, Jonathan Rose et Karol Edward Soltan. C'est l'introduction d'Eugénie Brouillet et de Louis Massicotte qui ouvre cet essai de droit constitutionnel destiné aux spécialistes. Cette publication fait suite à un colloque international intitulé « Changer la donne politique. Nouveaux processus constitutants ».

Les deux auteurs, directeurs scientifiques de l'ouvrage collectif, résument comme il se doit chacune des contributions. Parmi celles-ci, John Dinan s'intéresse aux législations infranationales par une revue des tendances et des évolutions dominantes qui marquent les processus de modification de leurs constitutions. Jonathan



Rose, professeur à l'Université Queen, s'interroge quant à lui sur le concept d'assemblée citoyenne et sur la capacité des citoyens à participer « activement à la préparation d'un projet de réforme politique et juridique ». Il relate notamment des tentatives d'assemblées citoyennes en Colombie-Britannique, en Ontario et aux Pays-Bas. Bertrand Mathieu, pour sa part, s'intéresse à la révision constitutionnelle de 2008, en France, et aux travaux du Comité de réflexion et de proposition sur la modernisation et le rééquilibrage des institutions qui ont été réalisés au cours de cette réforme. Le chapitre 5, signé par Javier Corrales, est intitulé « Une explication des degrés de présidentialisme dans les constitutions récentes en Amérique Latine, 1987-2008 ». L'auteur y mentionne notamment que durant les négociations constitutionnelles, le gouvernement réclame souvent plus de pouvoir. Toutefois, depuis les années 1980, en Amérique latine, cette réclamation s'est accentuée en raison de la crise économique. La dernière contribution, celle de Louis Massicotte, s'intéresse à la Conférence nationale du Mali, en 1991, qui décrit une expérience professionnelle de l'intéressé. En effet, Massicotte s'y est rendu à la demande des gouvernements américain et canadien. Cette conférence, souligne l'auteur, n'est pas aussi marquante que celle du Bénin puisqu'elle ne « donne pas lieu à un changement de pouvoir. » (p. 151).

Si les contributions sont à portée universelle, on remarquera néanmoins peu de commentaires portant sur la constitution canadienne. Les dispositions en vigueur dans certains continents comme l'Asie ou l'Australie auraient pu être explorées afin de proposer un état de la question dans le monde entier.

Jean-Nicolas De Surmont



Danielle Pigeon et Robert Lemire. *Les maisons à loggia des Cantons-de-l'Est : un héritage à préserver*. Verchères, Danielle Pigeon et Robert Lemire, 2010, 91 p.



Ce livre généreusement illustré, publié à compte d'auteur, décrit une particularité méconnue : les luxueuses maisons à loggia de l'Estrie. Ce style architectural influencé par le néoclassicisme vient directement du Vermont et a été apporté au Québec par des loyalistes, au début du XIX^e siècle. Autrefois, le mot « loggia » désignait « une galerie ouverte à colonnes » dans les palais italiens; par la suite, la loggia correspondait à « une pièce à l'étage, ouverte sur l'extérieur » (p. 6). On peut définir la maison à loggia comme étant caractérisée par un balcon couvert, mais ouvert et arrondi, situé au-dessus de la galerie du rez-de-chaussée (p. 6). Il existerait moins d'une centaine d'exemples de ces maisons au Québec, qui ne se trouvent qu'au sud des Cantons-de-l'Est, dans la région frontalière qui borde le Vermont (p. 7). Les auteurs ont parcouru cette région durant des

années et partagent leurs images, qui incluent leurs propres clichés, mais aussi des photographies anciennes de maisons disparues, à Danville et ailleurs (p. 70-71). À lui seul, cet aspect rend ce livre indispensable pour les bibliothèques. On peut aussi y voir l'ancien Hôtel Brooks de Stanstead, construit en 1824 et incendié en 1978 (p. 87). D'autres exemples plus récents de maisons à loggia datent de 1980, dans la région de Cookshire-Eaton (p. 57). Les images sont abondantes, mais trop petites : on souhaiterait une réédition de ce livre avec cette fois des photographies occupant une pleine page.

Avec cette monographie sur les styles et les variantes de la maison à loggia, les auteurs savent nous convaincre de la nécessité de découvrir, mais aussi de préserver le patrimoine bâti et architectural de cette région. Introuvable en librairie, on pourra commander ce livre directement auprès de M^{me} Danielle Pigeon, 975, route Marie-Victorin, Verchères, Québec, J0L 2R0, au coût de 24 \$.

Yves Laberge



Anne-Marie Sicotte. *Le pays insoumis, les chevaliers de la croix*, Québec, VLB éditeur, 2011, 592 p.

L'auteur à succès Anne-Marie Sicotte, qui nous a offert il y a quelques années la grande série en trois tomes *Les accoucheuses*, nous revient cette fois avec une autre fresque historique tout aussi grandiose, celle des patriotes de la première moitié du XIX^e siècle.

Le premier tome de *Pays insoumis, les chevaliers de la croix*, fait directement référence à la méthode de signature des habitants du Bas-Canada de l'époque surnommés ainsi à cause du « X » qu'ils apposaient près de leur nom sur un document. Cette première partie, que l'on peut déjà qualifier de grande saga historique, nous prépare aux événements



qui suivront quelques années plus tard. L'histoire se passe dans le bourg de Saint-Denis près de la rivière Chambly. On y fait la connaissance de Vitaline Dudevoir, qui voudrait exercer le même métier que son père, maître potier, et de Gilbert, son frère, qui souhaite devenir un homme de lettres. Un de ces hommes qui tente de changer le monde avec ses écrits.

Le lecteur est donc invité à suivre ces deux attachants personnages dans leur milieu de vie respectif. C'est ainsi qu'on apprend à mieux les connaître et à comprendre de quelle manière ils ont vécu les tensions entre le peuple et les hautes sphères politiques. Elle, à travers son quotidien dans le bourg de Saint-Denis, et lui, en poursuivant sa formation académique au collège.

La révolte gronde contre les abus des Anglais et la menace d'un possible exil pèse plus que jamais sur la population. Les habitants du bourg sont frustrés par l'intimidation et le chantage dont ils sont victimes, mais la peur de s'opposer aux autorités en place les force à subir ces injustices en silence.

Le style littéraire utilisé par l'auteur est très coloré. C'est surtout à travers les dialogues que le lecteur pourra mesurer l'important fossé qui sépare les classes sociales. Le langage est certes bien différent entre les habitants du Haut et du Bas-Canada, mais il l'est également entre les hommes de lettres et les habitants de Saint-Denis.

Bien que cet ouvrage s'adresse à un vaste public, il rejoindra davantage les passionnés de l'histoire du mouvement patriote au Québec. Même s'il s'agit d'un roman, ce livre est une véritable mine d'informations historiques racontées à travers le quotidien de deux jeunes habitants épris de liberté.

L'auteur termine en nous donnant quelques détails sur ce qui attend les lecteurs dans le second tome. Déjà, il nous tarde de connaître la suite et de voir comment Vitaline et Gilbert feront face aux conflits et aux tensions qu'ils vivront. Iront-ils au bout de leurs rêves ou se contenteront-ils de se plier aux exigences de la société?

Johannie Cantin



Denis Monière (dir.). *Maurice Duplessis vous parle*. Québec, Société du patrimoine politique du Québec, 2009, 238 p.

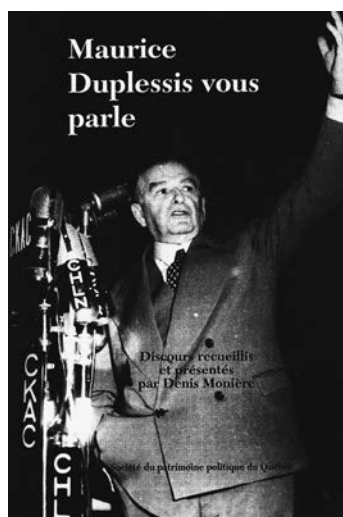
Xavier Gélinas et Lucia Ferretti (dir.). *Duplessis, son milieu, son époque*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2010, 513 p.

Alain Lavigne. *Duplessis, pièce manquante d'une légende. L'invention du marketing politique*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2012, 194 p.

Presque tout a été dit sur Maurice Duplessis et son époque. Cependant, au lieu de véhiculer une vision manichéenne et simpliste entre la Grande Noirceur et la période de renouveau qui a immédiatement suivi, au tournant de 1960 (la Révolution tranquille), les historiens du XXI^e siècle se doivent d'examiner d'une manière plus large et nuancée le duplessisme, son idéologie et la société québécoise des années 1930, 1940, et 1950. Les trois ouvrages recensés ci-dessous témoignent de l'intérêt actuel et de la diversité des approches pour mieux appréhender cette époque. Politicien redouté et puissant, Duplessis avait beaucoup d'adversaires et de

détracteurs, même après sa disparition, et il aura été facile à ses opposants libéraux (tant au provincial qu'au fédéral) de noircir davantage cette époque de l'après-guerre qui contenait pourtant le ferment de la Révolution tranquille qui allait éclore dès le début des années 1960. D'ailleurs, ce renouveau était déjà palpable dans le slogan « désormais » de l'administration unioniste de l'éphémère premier ministre Paul Sauvé, entre septembre 1959 et janvier 1960.

Afin de mieux comprendre cette période du « règne » de Maurice Duplessis, l'historien n'ayant pas connu directement ce contexte dispose de plusieurs sources dont des documents écrits et des enregistrements de déclarations publiques. Le livre méconnu de Denis Monière intitulé *Maurice Duplessis vous parle* contient des dizaines de discours publics et des transcriptions de causeries prononcées par le premier ministre Maurice Duplessis entre 1929 et 1959. Plus de la moitié des textes reproduits ici sont des transcriptions d'interventions faites à l'Assemblée législative du Québec.



Les textes réunis dans *Maurice Duplessis vous parle* sont subdivisés en cinq sections non chronologiques, séparant les discours parlementaires, constitutionnels, électoraux de ceux de circonstance. La section centrale regroupant des discours constitutionnels est probablement la plus intéressante pour les historiens

et les politicologues, car elle rappelle non seulement que le Québec redoutait déjà tout changement constitutionnel qui serait opéré sans avertissement par le parlement fédéral, mais que ce débat remonte aux années 1940 et même auparavant. Parmi une multitude d'exemples sur les relations fédérales-provinciales, on trouve cette lettre ouverte datée de 1949 de Maurice Duplessis au premier ministre fédéral Louis St-Laurent dans laquelle le chef unioniste réitère « que le gouvernement actuel de Québec est en faveur de l'autonomie du Canada, mais qu'il tient aussi fermement au respect de l'autonomie des provinces, à celle de Québec en particulier » (p. 76).

Plusieurs pages de *Maurice Duplessis vous parle* donnent une vision désenchantée du statut du Québec dans la confédération canadienne au milieu du XX^e siècle. Ainsi, faisant référence à l'union du Bas-Canada et du Haut-Canada ayant précédé la Confédération de 1867, Duplessis déclara en 1957 : « De toute évidence, si l'union de l'Ontario et du Québec n'a pas été un succès, l'union législative des dix provinces sous un seul gouvernement ne peut être que plus malheureuse » (p. 97). En somme, *Maurice Duplessis vous parle* est un document essentiel pour comprendre l'époque duplessiste et pour appréhender directement ce contexte en évitant un regard rétrospectif, subjectif ou déformé. Le travail de transcription des discours et des enregistrements radiophoniques opéré par Gaston Bernier est précieux et méticuleux; le résultat sera utile à plusieurs générations de chercheurs. Même les bibliothèques publiques et scolaires devraient posséder ce livre qui constitue une référence de première main sur l'histoire du Québec. Dans les actes du colloque *Duplessis, son milieu, son époque*, plusieurs historiens, chercheurs et témoins tracent un portrait de l'homme politique, de son entourage et de sa postérité. Dans un ensemble diversifié et inévitablement inégal, Xavier Gélinas signe l'excellent chapitre d'ouverture et présente un bilan concis, mais très instructif de quatre grandes



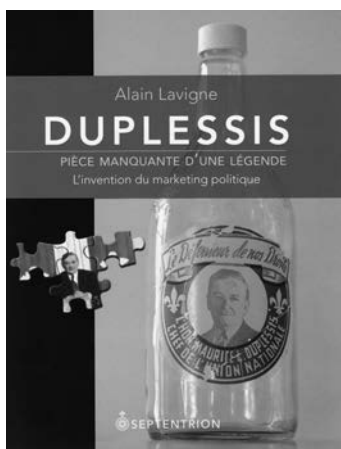
périodes successives de l'historiographie autour de l'ancien premier ministre : d'abord l'anti-duplessisme des années 1960, puis la réhabilitation partielle (« la légende rose ») des années 1970, suivie de la période de révisionnisme relatif, et enfin du courant nommé « para-duplessisme » voulant étudier le contexte sociopolitique québécois d'une manière plus large, en s'éloignant du personnage central qu'était Duplessis (p. 26).

Plus loin, le chapitre de Denis Monière et de Dominique Labbé sur « Maurice Duplessis orateur » prolonge l'analyse du discours et du vocabulaire du chef unioniste déjà contenue dans le recueil de discours déjà commenté ci-haut. Parmi les chapitres qui alimentent la thèse de la Grande Noirceur, les remarques pertinentes de l'historien Yves Lever à propos de la censure cinématographique sous le gouvernement Duplessis présentent plusieurs cas de films, mais aussi de magazines coupés ou interdits au Québec pour des motifs de moralité publique, entre 1944 et 1959 (p. 227).

Regroupés en fin de volume, les brefs commentaires de quelques contemporains de Duplessis, devenus ministres dans différents partis politiques, sont d'une grande justesse et plus nuancés, sans pour autant souhaiter une réhabilitation complète de ce régime. Pour le professeur Louis O'Neill, longtemps opposé à l'Union nationale, « il y avait, au temps de Maurice Duplessis, ceux qui

avaient accédé à la modernité et ceux qui y aspiraient pour eux et pour d'autres mais avaient le sentiment qu'on leur bloquait la route » (p. 459). Pour l'ancien ministre Jean-Noël Tremblay, pourtant proche des libéraux, les commentateurs ont été injustes envers le chef unioniste : « on a qualifié son temps du mot odieux de Grande Noirceur » (p. 462), et « pour mieux le discréditer, on en a fait le bouc émissaire de la société québécoise en le chargeant de tous les défauts et de tous les péchés d'un peuple » (p. 462).

À ces souvenirs partagés devrait s'ajouter la magnifique préface de l'historien Denis Vaugeois (p. 9-14). Avec justesse et mesure, mettant les événements en ordre et en perspective, l'éditeur de Septentrion compare avantageusement l'époque de la Grande Noirceur avec les années précédant sa propre entrée en politique active : « je n'ai pas eu plus de griefs contre Duplessis que j'en ai eu contre Pierre Elliott Trudeau » (p. 13), ajoutant que « Duplessis pratiquait la chasse au communisme alors que Trudeau la faisait au séparatisme – et avec pas mal plus de dommages », citant la Loi des mesures de guerre de 1970 comme étant beaucoup plus lourde de conséquences que la fameuse « loi du cadenas » de Duplessis (p. 13).



D'un intérêt moindre que les ouvrages précédents, les Éditions du Septentrion ont aussi fait paraître un petit catalogue d'images hagiographiques et publicitaires de l'époque duplessiste, *Duplessis*,

pièce manquante d'une légende : l'invention du marketing politique, où la riche iconographie réunie surpasse le commentaire historique.

Yves Laberge



Serge Bouchard. *C'était au temps des mammouths laineux*. Montréal, Boréal, 2012, 226 p. (Coll. « Papiers collés »)

Homme de bitume et de lenteur, qui peut discourir aussi bien sur l'histoire et toujours absurdement actuelle Loi sur les Indiens que sur le sort ignoré des trois sapins de la General Motors de Sainte-Thérèse, l'anthropologue patenté nous livre dans son plus récent ouvrage un dense condensé de ses réflexions et de son parcours. Serge Bouchard aime fréquenter l'oubli dans le nomadisme de l'esprit. Affectionnant le style de l'essai bref, il s'attarde autant à l'anecdotique nostalgique qu'au commentaire politique sur des dimensions oubliées de notre «histoire-fardoche». Parues à gauche et à droite entre 2004 et 2011, un grand nombre provenant de la collaboration de l'auteur avec la revue *L'inconvénient*, ces 25 chroniques d'humeur, sont celles d'un grand-papa qui a connu l'époque où il n'y avait pas de télévision, qui se rappelle celle où l'ordinateur n'était pas dans nos vies, un temps qui semble si lointain, voire impossible pour certains.

Il se remémore sa soif de connaissances inutiles sur les autobus qui sillonnent Pointe-aux-Trembles durant son adolescence. Il témoigne d'une manière authentique et belle du digne combat de sa femme contre le cancer, là où mettre de la vie dans la mort prend tout son sens. Il lève le voile sur les événements d'Octobre 1970 à Mingan, si loin de Montréal et où pourtant tout un sort se joue. Il écorche au passage le héros fabriqué à grands coups d'omissions, Christophe Colomb, ce « marin médiocre, grand mythomane, grand parleur, menteur, peut-être le plus perdu des



hommes de son temps, égaré dans sa tête, écarté dans ses voyages » (p. 132). Il est également drôlement non prophétique dans un texte écrit en janvier 2001 portant sur l'année à venir, 2001 qui n'a pas l'avantage du chiffre rond qui frappe l'imaginaire, année sans catastrophe annoncée, année anonyme. Bien sûr, c'était avant les attentats du 11 septembre qui ont donné à l'année 2001 sa notoriété. Il se raconte dans des souvenirs qu'il garde en cas de rien, au cas où, mais qui confèrent une valeur à l'existence, aux kilomètres qui le séparent de Chibougamau, à la mémoire des chemins parcourus.

Amoureux d'une esthétique des temps anciens, lui qui réfléchit sur nos identités conifériennes dans l'odeur de diesel, le chroniqueur nous touche autant qu'il nous fait réfléchir. Il faut noter au passage le très bel épilogue. Pour qui a eu le privilège de connaître l'anthropologue Bernard Arcand, l'hommage qu'en fait Serge Bouchard vaut la lecture ou la relecture, un acte souvenir qui nous rappelle l'homme qu'il était. À l'image d'un Jacques Poulin qu'il est reconfortant d'avoir entre les mains, tenir un Serge Bouchard est un moment que l'on veut sans fin. Il fait partie de ces livres que l'on commence rapidement, avidement, pour ensuite réduire le rythme pour ne pas le finir.

Pascal Huot

Architecture et patrimoine

Berthold, Étienne. *Patrimoine, culture et récit. L'île d'Orléans et la place Royale de Québec*. Québec, Les Presses de l'Université Laval/INRS, 2012, 221 p. (Coll. « Monde culturel »).

Dubois, Martin. *Jean-Marie Roy, architecte*. Québec, Les Publications du Québec, 2012, 165 p.

Hébert, Bruno. *Le Noviciat Saint-Viateur de Joliette. Une image de la beauté céleste*. Joliette, Les Clercs de Saint-Viateur du Canada, 2012, 47 p.

Martin, Paul-Louis. *La berçante québécoise suivi de chaises et chaisiers québécois*. Montréal, Guérin, éditeur, 2012, 185 p.

Vanlaethem, France. *Patrimoine en devenir. L'architecture moderne du Québec*. Québec, Les Publications du Québec/Le Conseil du patrimoine culturel du Québec, 2012, 227 p.

Biographies

Antil Pierre. *Jacob-Isaac Segal 1896-1954. Un poète yiddish de Montréal et son milieu*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, 433 p.

Harvey, Fernand. *La vision culturelle d'Athanas David*. Montréal, Del Busso Éditeur, 2012, 265 p.

Théorêt, Hugues. *Les chemises bleues. Adrien Arcand journaliste antisémite canadien-français*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2012, 410 p.

Histoire

Barrière, Mireille (dir.). *Les 100 ans du prix d'Europe. Le soutien de l'État à la musique de Lomer Gouin à la Révolution tranquille*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, 165 p. (Coll. « Chaire Fernand-Dumont sur la culture »).

Le Charlesbourgeois, n° 115 (automne 2012), 25 p.

Durand, Marc, avec la collaboration de Jean Provencher. *La coupe à Québec. Les Bulldogs et la naissance du hockey*. Québec, Éditions Sylvain Harvey/Commission de la capitale nationale du Québec, 2012, 159 p.

Lépine, Luc. *Le Québec et la guerre de 1812*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, 134 p.

Mens. Revue d'histoire intellectuelle et culturelle, volume XII, n° 2 (printemps 2012), 188 p.

Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, n° 4, 2012, 119 p.

Littérature

Penny, Louise. *Enterrez vos morts. Armand Gamache enquête*. S.I., Flammarion, Québec, 2013, 458 p.

Grisé, Yolande et Paul Wyczynski (texte établi et annoté par). *Poésies de François-Xavier Garneau*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, 476 p.

Ouvrages de références et récits de vie

Andrès Bernard, Patricia Willemin-Andrès (Coll.). *La guerre de 1812. Journal de Jacques Viger*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, 156 p. (Coll. « Archives littéraires au Québec ». Série monuments).

Bolduc, Roch. *Le mandarin de l'ombre. De la Grande Noirceur à la Révolution tranquille*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2012, 360 p.

Doyon, Marilou & Martine. *J'ai survécu au débarquement. Germain Nault, ancien combattant se raconte*. Chicoutimi, Les éditions JCL inc., 2012, 244 p. (Coll. « Gens du pays »).

Mimeault, Mario. *L'exode québécois 1852-1925. Correspondance d'une famille dispersée en Amérique*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 443 p.

Les régions

Fougères, Dany (dir.). *Histoire de Montréal et de sa région. Tome I. Des origines à 1930. Tome II. De 1930 à nos jours*. Québec, Les Presses de l'Université Laval/INRS, 2012, 1596 p. (Coll. « Les régions du Québec », 21).

Girard, Réjean (dir.). *Histoire du Nord-du-Québec*. Québec, Les Presses de l'Université Laval/INRS, 2012, 554 p. (Coll. « Les régions du Québec », 22).

Martin Paul-Louis, Anne Michaud (dessins et aquarelles). *Carnets de Kamouraska*. Montréal, Les heures bleues, 2012, 142 p.

Yves Beauregard

UNE IMAGE VAUT 1000 MOTS



Vous cherchez une image ?

Contactez-nous
revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca
 (418) 656-5040
 pour accéder
 aux trésors photographiques de

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP·AUX·DIAMANTS

L'INFLUENCE D'UN MAÎTRE

Au début d'août 1870, les journaux de Québec rapportent, non sans une certaine fébrilité, le retour d'Eugène Hamel dans sa ville natale à la suite de son séjour de perfectionnement de trois ans en Europe. Le 9 août, *L'Événement* y va d'un commentaire tout à la fois succinct et éloquent : « il est parti amateur distingué, il nous revient artiste ». Auréolé du prestige de ses études européennes et héritier spirituel de son oncle Théophile – son premier maître –, le peintre amorce à Québec une carrière artistique intense et, somme toute, relativement facile. À la fin de l'été, il est installé dans l'ancien atelier de son oncle aménagé au-dessus de la Caisse d'économie au 11, rue Saint-Jean. Eugène prend la relève de Théophile dans le domaine du portrait et du tableau religieux, jouissant pratiquement d'un statut de peintre officiel au sein de l'élite de la province. Tout au long des années 1870, les chroniqueurs feront étalage des qualités esthétiques de ses multiples portraits de membres de professions libérales, de marchands, de banquiers, d'ecclésiastiques, de fonctionnaires et d'hommes politiques. Parallèlement, l'artiste remportera plusieurs récompenses à l'Exposition provinciale de Québec. Ainsi, en septembre 1871, il obtient trois prix et un diplôme parmi la douzaine d'œuvres présentées, notamment des portraits, dont celui de *M^{me} Jean-Baptiste Meilleur*.

Joséphine Éno, dit Deschamps (1806-1873), fille de cultivateur, avait épousé le 26 juin 1827, à Repentigny, le docteur Jean-Baptiste Meilleur (1796-1878). Daté de juin 1871, son portrait a été brossé la même année que celui de son mari destiné, celui-là, au Collège de L'Assomption, une institution cofondée par Meilleur. Rappelons que cet ancien député de L'Assomption et surintendant de l'Instruction publique est alors dans



Eugène Hamel (Québec, 1845 - Québec, 1932), *Madame Jean-Baptiste Meilleur, née Joséphine Éno, dit Deschamps*, juin 1871; signé et daté à gauche, au centre : Eugène Hamel. / Juin 1871.; huile sur toile, 76,5 x 64 cm. Don de Hélène Simard, 2012 (2012.228). (Photo MNBAQ, Idra Labrie).

une retraite très active. Les portraits des deux époux ne forment toutefois pas une paire, celui de Joséphine Éno étant d'ailleurs resté dans sa descendance. Le portrait se distingue avant tout par la présentation frontale du sujet. Assise dans un fauteuil, la femme, âgée de 65 ans, en buste et sur un fond neutre modelé d'ombre et de lumière, regarde intensément le spectateur. On notera le traitement quasi photographique des traits du visage et des éléments du cos-

tume, dans la grande tradition hollandaise du XVII^e siècle. *M^{me} Jean-Baptiste Meilleur* prolonge un type de portrait ovale largement pratiqué par l'oncle Théophile dans la seconde moitié de sa carrière. Eugène, lui-même, en laissera un certain nombre d'exemples entre 1870 et 1885. Par-dessus tout, le portrait de *M^{me} Meilleur* annonce celui de *Madame Narcisse Lemieux, née Mathilde Légaré* qui sera peint cinq ans plus tard (*Cap-aux-Diamants*, été 2005), sans

doute ses deux plus grandes réussites dans le genre.

En août 1872, le journaliste de *L'Événement* décrit avec moult superlatifs divers portraits exécutés par Eugène Hamel, précisant que « sa réputation comme portraitiste a dépassé les limites de la Puissance ». En mai 1874, l'artiste informe sa clientèle qu'il a déménagé son atelier au 71, rue Saint-Jean, dans le faubourg du même nom. Un an plus tard, quelques-uns de ses portraits sont exposés dans la nouvelle galerie de peintures de l'Université Laval. C'est durant cette même année 1875 qu'il livre le portrait de l'abbé Jean-Cléophas Cloutier (1815-1887).

Ordonné prêtre, à Québec, le 10 août 1845, l'abbé Cloutier fut

nommé, en 1850, curé de Saint-Georges de Cacouna, fonction qu'il va occuper jusqu'à son décès. En 1857, il demande à mère Marcelle Mallet, supérieure des Sœurs de la charité de Québec, de fonder un couvent destiné à l'éducation des enfants de l'endroit. En 1875, dans des circonstances qui nous sont, pour l'heure, inconnues, on fit donc appel aux services d'Eugène Hamel pour peindre le portrait du curé fondateur, qui fut déposé à l'établissement des religieuses pour y demeurer jusqu'en 1967, année de sa fermeture. Rappelons qu'Hamel entretiendra de liens privilégiés avec les Sœurs de la charité de Québec. Au cours de la décennie de 1880-1890, le peintre exécute le portrait du révérend Édouard Bonneau, premier chapelain



Eugène Hamel (Québec, 1845 - Québec, 1932), *L'Abbé Jean-Cléophas Cloutier*, 1875; signé et daté à gauche, vers le centre : Eugène Hamel. / 1875; huile sur toile, 109 x 85,7 cm. Don des Sœurs de la charité de Québec, 2007 (2007.155). (Photo MNBAQ, Jean-Guy Kérucac).

du couvent de Québec de même que deux *Notre-Dame du Rosaire*, d'après Sassoferrato (Giovanni Battista Salvi), l'une pour la maison-mère, l'autre, pour la chapelle de la communauté de Lévis. De plus, à la même époque, les Sœurs de la charité bénéficient de son enseignement en peinture.

Assis de trois-quarts dans un fauteuil rouge, les deux bras appuyés sur les accoudoirs, l'abbé Cloutier tient de la main droite un livre posé à la verticale sur sa cuisse et regarde fixement le portraitiste. Le curé, un homme de 60 ans muni de lunettes, aux traits tirés et au crâne dégarni, se détache sur un fond sombre où l'on distingue, à gauche, la base et le fût d'une colonne massive. Le tableau s'avère aussi classique dans

sa composition que réaliste dans son traitement, attestant une fois de plus du talent et de la maîtrise de l'artiste. Si Hamel se montre novateur dans maints portraits, comme celui d'*Ernesta de Cadilhac* peint à Rome en 1883, (voir *Cap-aux-Diamants*, printemps 2010), en revanche, dans celui de l'abbé Cloutier, il s'aligne comme le « digne continuateur » de l'œuvre de Théophile Hamel. En effet, la mise en scène du sujet, avec les conventions de la colonne et du livre posé sur la cuisse, dérive directement de la composition de certains portraits peints par son oncle, notamment celui du *Docteur Joseph Morin* (1859, Musée des Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec).

Le Musée national des beaux-arts du Québec conserve non seulement un fonds documentaire important au regard d'Eugène Hamel, qui a été largement mis à profit dans une monographie en 2007, mais également une véritable collection de référence, avec ses 179 œuvres, soit 46 tableaux, parmi lesquels 24 portraits. Peu de portraits d'Eugène Hamel ne témoignent de façon aussi éloquente et exemplaire, dans deux approches bien différentes des modèles, de l'influence directe du maître sur l'élève, alors en début de carrière, mais déjà portraitiste accompli. ■

Mario Béland, msrsc
conservateur de l'art ancien
de 1850 à 1900

Le Magazine Gaspésie a 50 ans!

Fondé en 1963, le *Magazine Gaspésie* paraît trois fois par an grâce au soutien du Musée de la Gaspésie. Affilié à la Société de développement des périodiques culturels québécois, ce magazine illustré offre des articles et des dossiers bien documentés. Ainsi, à l'automne 2011, tout un dossier portait sur la volonté de l'Allemagne hitlérienne d'acheter l'île d'Anticosti, soi-disant pour procéder à des expériences scientifiques; c'était en 1937 (vol. 48, n° 2, p. 23). Fort heureusement, ce projet ne



s'est pas matérialisé. Par ailleurs, le site Internet de ce magazine comprend des archives et une généreuse banque

d'images provenant du Centre d'archives du Musée de la Gaspésie. Après un demi-siècle d'activité, nous saluons la qualité du *Magazine Gaspésie*, la vision de ses fondateurs et la persévérance de ses collaborateurs.

<http://www.museedelagaspesie.ca/fr/magazine/index.php>

et

<http://www.museedelagaspesie.ca/fr/album/>



Un nouveau disque de Félix Leclerc



Félix Leclerc, *Chansons perdues* (1950-1953) et *Concert à Nicolet* (1964). Triple CD avec un livret bilingue de 28 pages. Vincennes (France) et Montréal, Frémeaux & associés, avec XXI-21 Productions et Fondation Félix Leclerc. Réf. : FA 5230.

Le musicologue Martin Duchesne a eu la bonne idée de réunir dans ce coffret triple CD des enregistrements rares ou inédits de Félix Leclerc, incluant un concert donné à l'auditorium du couvent des Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge à Nicolet, le 16 avril 1964. Cette performance inespérée permet d'entendre Félix Leclerc interpréter ses chansons éternelles : « Hymne au printemps », « Francis », « Je cherche un abri pour l'hiver », mais aussi « Tour de reins », « Le roi heureux », « Douleur », et vingt

autres titres. Une partie de ces archives sonores provient du Séminaire de Nicolet ou encore de collections privées. On découvre également sur le premier CD d'autres trésors : des versions différentes et souvent introuvables de plusieurs des premières chansons de Félix Leclerc. Comme on peut le lire dans le livret détaillé qui accompagne ce coffret, Félix Leclerc avait réenregistré deux fois ses premières chansons : d'abord en 1959 pour l'étiquette Philips, et ce sont les versions les plus courantes de ses pièces immortelles, et ensuite dans des versions orchestrées par François Dompière au milieu des années 1970. Or, le présent coffret ne contient aucun de ces enregistrements déjà connus, mais plutôt des repiquages des premiers disques 78 tours de Félix Leclerc parus bien avant 1959, surtout entre 1950 et 1953, alors qu'il était sous contrat avec l'éditeur parisien Jacques Canetti. Même pour les familiers de l'œuvre de Félix Leclerc, ces enregistrements oubliés pendant 50 ans sembleront nouveaux.

On trouve aussi dans ce coffret quelques démos et des enregistrements faits pour la radio, y compris des saynètes imaginées par Félix Leclerc. Après un demi-siècle, la qualité sonore de ces versions d'origine risque de désespérer les audio-

philes, mais la valeur patrimoniale est indéniable, car on peut y entendre « le premier Félix Leclerc ». Ce coffret triple fabriqué en France devra être ajouté aux collections comprenant déjà « *L'Intégrale Félix Leclerc* ».

<http://www.lalibrairiesonore.com/catalogue/canada/felix-leclerc.html>



<http://www.felixleclerc.com>



Un paysage familier?



À première vue, ces images vous rappellent peut-être les deux ponts au-dessus du fleuve Saint-Laurent, à l'entrée de Québec, vus de la rive sud? Il s'agit en réalité du vénérable pont du Forth (Firth of Forth Bridge), réservé aux voies ferrées, tandis que le pont suspendu qui le voisine (le Forth Road Bridge) sert exclusivement à la circulation routière. Ces deux ponts sont situés en Écosse, à une

quinzaine de kilomètres d'Édimbourg, à l'embouchure du fleuve du Forth. De type cantilever, le Firth of Forth Bridge ressemble en fait à un « pont de Québec » dédoublé, c'est-à-dire avec trois bases au lieu de deux; il a été construit entre 1882 et 1890, soit une quinzaine d'années avant « notre » pont de Québec, qui a dépassé son prédécesseur de 28 mètres. Monument national et sym-

bole de fierté pour les Écossais puisqu'il demeure « le deuxième plus long pont de type cantilever au monde » (il fut détrôné par le pont de Québec), le Firth of Forth Bridge est une véritable attraction touristique avec son bureau des visiteurs et des hôtels avoisinants avec vue imprenable. On lui a consacré de nombreux livres et un site Internet compilant toutes les nouvelles à son propos. Ce sera un exemple à suivre pour les célébrations du centenaire de « notre » pont de Québec, en 2017.

<http://www.forthbridges.org.uk/news.htm#>

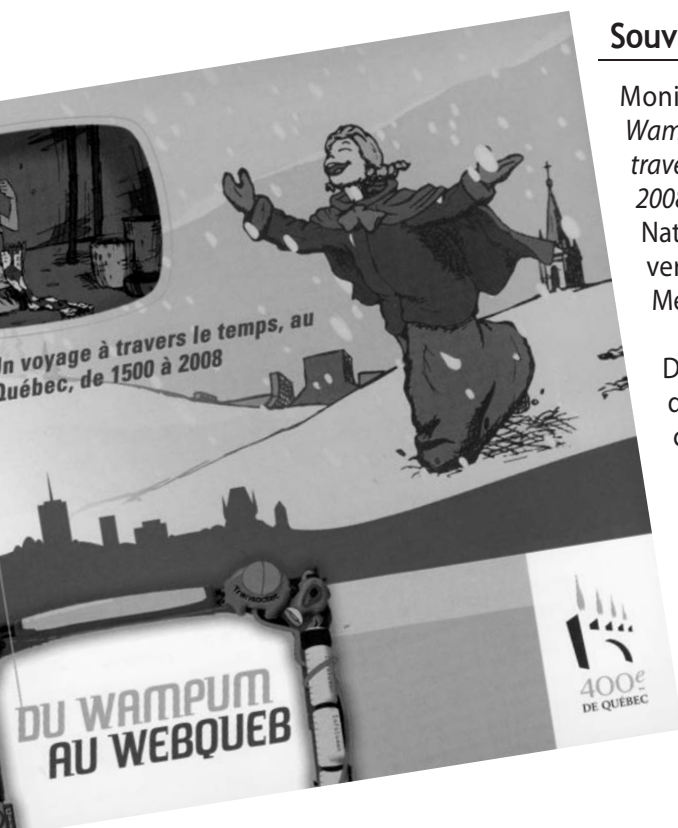
Souvenir du 400^e

Monique Blouin et Louise Côté, *Du Wampum au Webqueb. Un voyage à travers le temps au Québec, de 1500 à 2008*. Québec, Bureau de la Capitale-Nationale, La Société du 400^e anniversaire de Québec et Studios Art Média. CD-Rom.

Destiné en premier lieu aux élèves du primaire et à leurs enseignants, ce CD-ROM très imaginaire présente sous la forme de petites capsules interactives cinq siècles d'histoire du Québec (de 1500 à 2008), et particulièrement de la région de Québec : les premiers explorateurs venus de France, la contribution des Premières

Nations, et surtout la vie quotidienne en Nouvelle-France. Tout y est raconté à la première personne par des animations avec des personnages d'autrefois, montrés dans leur contexte d'époque. En réalité, la navigation et l'installation de ce CD-ROM exigent une connaissance plus avancée de l'informatique; le contenu pourrait très bien convenir à des élèves plus âgés (de dix ans et plus), à des didacticiens, et à des adultes familiers avec ce type de nouveaux logiciels. On trouvera ce CD-ROM éducatif dans les bibliothèques scolaires et publiques, ou auprès du Bureau de la Capitale-Nationale, à Québec.

Yves Laberge



Le Café Québecor du Musée

C'est le nom que portera le futur café du Musée national des beaux-arts du Québec situé dans le nouveau pavillon Pierre-Lassonde qui verra le jour en 2015. L'annonce en a été faite le 13 décembre dernier. La contribution exceptionnelle de 1,5 million de dollars de l'entreprise Québecor à la campagne de financement de la Fondation du Musée national des beaux-arts du Québec vient s'ajouter à d'autres engagements du milieu des affaires qui représentent plus de 70 % de l'objectif fixé de 32,6 millions de dollars. « L'agrandissement du Musée national des beaux-arts du Québec est un projet visionnaire et porteur pour l'ensemble des Québécois, et nous sommes par-

ticulièrement fiers d'y être associés », a déclaré M. Pierre Karl Péladeau, président et chef de la direction de Québecor. Le président de la Fondation et commissaire du projet d'agrandissement du Musée, M. John R. Porter, et le président du conseil d'administration du MNBAQ et coprésident de la campagne de financement, M. Pierre Lassonde, ont souligné l'engagement de Québecor dans la promotion de la culture.

M^{me} Line Ouellet, directrice générale du Musée, a salué quant à elle cet important geste philanthropique en ces termes : « Je me réjouis à l'idée de savoir que le Café Québecor du Musée deviendra un lieu incontournable pour la jeunesse, un



haut lieu des amateurs de culture ainsi qu'un élément moteur du futur quartier des beaux-arts. »



Paul-André Linteau, lauréat du prix Léon-Gérin

Le ministre de la Culture et des Communications, M. Maka Kotto, et le ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche, de la Science et de la Technologie, M. Pierre Duchesne, ont dévoilé le 29 octobre dernier les noms des treize gagnants des Prix du Québec 2012.

Le prix Léon-Gérin – sciences humaines et sociales – a été décerné au professeur Paul-André Linteau. Historien à l'Université du Québec à Montréal, Paul-André Linteau a formé une relève de haut niveau dans le champ des études historiques. Sa production intellectuelle est également considérable : une trentaine de livres et plus de 80 articles scientifiques

publiés, auxquels s'ajoutent une centaine de communications. Le professeur Linteau n'a eu de cesse d'approfondir ses analyses sur la ville et les conditions de développement de l'espace urbain, les processus d'aménagement du territoire et les populations qui l'habitent. Sans oublier son grand intérêt pour la riche et complexe histoire du Québec, d'après la Confédération de 1867. La notoriété de Paul-André Linteau dépasse aujourd'hui largement les frontières québécoises. Outre les liens étroits qu'il a tissés au

fil des ans par des ouvrages collectifs, il a contribué à jeter des ponts entre le Québec et de



nombreux pays sur presque tous les continents. Il a mené des projets d'études comparées avec des collègues en Inde, au Japon, en Italie, en France, en Espagne, en Belgique et aux États-Unis.



LES PRIX DU QUÉBEC

culture • science

Mise en vigueur de la Loi sur le patrimoine culturel

La Loi sur le patrimoine culturel, qui avait été adoptée le 19 octobre 2011, est entrée en vigueur le 19 octobre 2012. Elle remplace la Loi sur les biens culturels de 1972, au terme d'un processus, incluant des périodes de consultation de la population, amorcé en 2008.

Cette loi marque une nouvelle étape dans l'histoire de la protection du patrimoine culturel par l'État. Elle témoigne de l'élargissement de la notion de patrimoine au fil des années et inclut désormais les paysages culturels patrimoniaux, le patrimoine immatériel, ainsi que les personnages, les événements et les lieux historiques. Elle tient compte

également du rôle croissant que jouent les municipalités dans la protection et la mise en valeur du patrimoine, en leur donnant davantage de pouvoirs. Elle confie en outre des pouvoirs aux communautés autochtones, notamment pour l'attribution de statuts légaux aux éléments du patrimoine culturel qui leur sont chers.

Le passage de la Loi sur les biens culturels à la Loi sur le patrimoine culturel a entraîné de nombreux changements, notamment dans la terminologie utilisée pour désigner les catégories et les statuts légaux, dans les mesures de contrôle associées aux différents statuts légaux

et dans les sanctions prévues pour les contrevenants.

La Commission des biens culturels est devenue le Conseil du patrimoine culturel, qui est toujours formé de douze membres nommés par le gouvernement du Québec. De nouvelles fonctions lui ont été confiées, dont la tenue de consultations publiques pour les projets de déclaration d'un site patrimonial par le gouvernement et la réalisation d'un état de situation quinquennal sur les transferts de responsabilité aux municipalités.

Jacques Saint-Pierre

JE ME SOUVIENS

LE TRAITÉ D'UTRECHT, 1713

Utrecht en Hollande connaît une intense activité diplomatique à partir de décembre 1712. Ce congrès aboutit, le 11 avril 1713, à la signature d'un traité de paix entre la France et la Grande-Bretagne puis, le 13 juillet, à un accord similaire entre la Grande-Bretagne et l'Espagne. Officiellement, les traités d'Utrecht mettent fin à la guerre de Succession d'Espagne. Cette guerre opposait la France à la Grande Alliance (ensemble de l'Europe moins l'Espagne), hostile à l'installation d'un prince français sur le trône espagnol. L'enjeu du conflit : les Habsbourg contestent l'héritage de Charles II d'Espagne envers un Bourbon, Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. En novembre 1700, Philippe V devient roi d'Espagne. Pour contrer ces visées hégémonistes françaises, le Saint Empire romain germanique s'allie avec l'Angle-

terre et les Provinces-Unies dès 1701. Un an plus tard, plusieurs souverains dont ceux de Prusse, de Saxe et du Hanovre rejoignent l'alliance. Durant la décennie suivante, la guerre embrase le continent européen.

Après un début de conflit à l'issue incertaine, les coalisés remportent quelques victoires, mais subissent ensuite une série de défaites face à l'armée française. Lorsque la paix est signée à Utrecht, l'Europe est épuisée par le conflit. La diplomatie émerge alors comme seule solution viable. Les conséquences seront lourdes sur l'échiquier politique européen. L'Espagne perd le contrôle de ses possessions en Italie et aux Pays-Bas. Son territoire est amputé de Minorque et de Gibraltar qui deviennent des bases anglaises. Le monarque Philippe V d'Espagne reçoit la reconnaissance de ses pairs, mais doit abandonner ses



Timbre émis en 1995 par la Société canadienne des postes © (Avec permission). (Coll. Yves Beauregard).

droits à la couronne de France. Louis XIV conserve alors ses principales conquêtes européennes et assure la domination française comme première puissance mondiale. Cependant, le Roi-Soleil s'en-



En 1961, un vaste projet multidisciplinaire de reconstruction donne naissance au Lieu historique national du Canada de la Forteresse-de-Louisbourg. Parcs Canada assure la gestion du site qui accueille de nombreux visiteurs chaque année. (Fonds Brün-Bouchard, Banque d'images de *Cap-aux-Diamants*, 2004-0160).

gage à cesser de soutenir les prétentions jacobites (partisans de Jacques II) au trône de la Grande-Bretagne.

Les traités d'Utrecht marquent le début de l'ascension de la Grande-Bretagne. Les grands marchands anglais bénéficient immédiatement du monopole de l'*asiento* (redevances à l'Espagne) pour la traite négrière dans les colonies espagnoles. La prédominance de la marine anglaise au détriment de la flotte hollandaise se concrétise aussi en mer du Nord et dans la Manche. Outre-mer, l'Empire britannique prend de l'ampleur. Dans les Antilles, la France doit céder l'île Saint-Christophe. En Amérique du Nord, les conséquences du traité sont notables. L'Acadie péninsulaire, future Nouvelle-Écosse, passe dans le giron britannique. La stratégie diplomatique française est claire : céder des territoires coloniaux pour conserver le maximum de possessions et de conquêtes françaises en Europe et assurer qu'un Bourbon règne sur l'Espagne.

L'équilibre des forces entre la France et l'Angleterre est rompu dans les colonies nord-américaines. Même si elle

conserve un droit de pêche au nord du cap Bonavista, la France renonce à ses prétentions sur l'île de Terre-Neuve et abandonne aux Anglais la colonie et les fortifications de Plaisance, incluant l'archipel de Saint-Pierre et Miquelon. La présence française dans le golfe du Saint-Laurent migre alors et est désormais articulée autour de la colonie de l'île Royale qui devient une partie importante de la Nouvelle-France. Cette colonie inclut les îles Royale, dite Cap-Breton, Saint-Jean (devenue île du Prince-Édouard) et de la Madeleine. L'article 13 du premier traité d'Utrecht spécifie d'ailleurs que la France a le droit « [...] d'y fortifier une ou plusieurs places ». Fondée en 1713 comme port de pêche à la morue, Louisbourg en devient la capitale en 1719 et est ensuite érigée en forteresse gigantesque. Louisbourg prospère alors comme pivot du commerce triangulaire à titre de principal port de mer français en Amérique du Nord.

Ce redéploiement des colonies françaises de Plaisance et de l'Acadie péninsulaire ne doit pas faire oublier que la

France renonce également par le traité d'Utrecht à ses prétentions nordiques dans la baie d'Hudson. Elle accepte de rendre à la Grande-Bretagne ses possessions dans le bassin hydrographique de la baie d'Hudson, excluant la baie James. Elle accepte aussi de dédommager la Compagnie de la baie d'Hudson pour les pertes subies durant la guerre. De plus, la souveraineté anglaise sur l'Iroquoisie est reconnue. C'est le prix à payer pour que Louis XIV voie son petit-fils régner en Espagne.

Dans les faits, les traités d'Utrecht amorcent le rétrécissement du territoire de la Nouvelle-France et marquent ainsi le début de l'effritement de l'Empire français en Amérique du Nord. Amputé de l'Acadie et de la baie d'Hudson, l'expansion du fait français passe désormais par les Pays-d'en-Haut et la Louisiane, deux territoires qui tarderont à devenir d'importants foyers de peuplement français. Après 1713, la Nouvelle-France est encerclée au nord, à l'est et au sud par la présence anglaise. ■

François Drouin

MUSÉE RÉGIONAL DE VAUDREUIL-SOULANGES

(31, avenue Saint-Charles, Vaudreuil-Dorion)

Jusqu'au 4 août 2013.
Souvenirs en boîtes

Du 27 avril au 9 juin 2013.

Johanne Pepin
Artiste-peintre et illustratrice

Jusqu'au 21 avril 2013.
Matthieu Lemonde, peintre, illustrateur, bédéiste

Dans le cadre de Trace, diffusion de la relève en art visuel Détour-Retour, 3^e édition.

MUSÉE DES URSULINES DE QUÉBEC

(12, rue Donnacona, Québec)

Exposition permanente.

L'Académie des demoiselles

Young Ladies' Academy

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

(1379-1380, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

Jusqu'au 16 juin 2013.

Pérou : royaumes du Soleil et de la Lune

Une vaste sélection de trésors précolombiens et de chefs-d'œuvre issus de l'ère coloniale jusqu'à l'indigénisme, dont plus d'une centaine n'ont encore jamais été montrées en dehors du Pérou. Avec plus de 370 œuvres d'art (peintures, sculptures, ornements en or et en argent, céramiques, photographies, œuvres sur papier, textiles et vidéos) provenant de plus de 40 collections publiques et privées, dont une grande majorité du Pérou, mais aussi du Canada, des États-Unis, de France et d'Allemagne, la présentation parcourt 3 000 ans d'histoire, y compris les découvertes archéologiques des dernières décennies.



MUSÉE QUÉBÉCOIS DE LA CULTURE POPULAIRE

(200, rue Laviolette, Trois-Rivières)

Jusqu'au 23 juin 2013.

Le cirque Champagne de A à Z

Jusqu'au 31 mai 2015.

L'odyssée de Maeva

Jusqu'au 15 septembre 2013.

C'est du sport! Les grands du monde sportif en Mauricie

En parcourant l'exposition, le visiteur en apprend davantage sur le monde sportif de la région, et ce, par le biais de différentes thématiques tels que l'histoire du Temple de la renommée sportive en Mauricie; les athlètes et les équipes qui ont marqué l'histoire tant au niveau professionnel qu'amateur; les officiels, entraîneurs et autres bâtisseurs qui ont transformé et fait connaître le sport en Mauricie. L'exposition fait également une belle part aux événements sportifs, passés et présents, qui ont marqué la région.

Jusqu'au 12 janvier 2014.

Québec en crimes



MUSÉE MARIUS-BARBEAU

(139, rue Sainte-Christine, Saint-Joseph-de-Beauce)

Expositions permanentes.

Céramique de Beauce

La Beauce, mythes et réalités

Jusqu'au 22 avril 2013.

« Il était une fois... 275 ans d'histoire »

CHÂTEAU RAMEZAY - MUSÉE ET SITE HISTORIQUE DE MONTRÉAL

(280, rue Notre-Dame, Montréal)

Expositions permanentes.

Hochelaga, Ville-Marie et Montréal

Vivre à Montréal au 18^e siècle

Jusqu'au 28 avril 2013.

Au temps de la petite vérole - Médecins, chirurgiens et apothicaires en Nouvelle-France

MUSÉE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

(2, côte de la Fabrique, Québec)

Expositions permanentes.

Partir sur la route des francophones

L'Œuvre du Séminaire de Québec

À partir du 6 mars 2014.

Révélation. L'art pour comprendre le monde

À l'occasion du 350^e anniversaire du Séminaire de Québec, une exposition mettant en valeur sa riche collection beaux-arts composée de peintures, gravures, sculptures et pièces d'orfèvrerie. Un trésor artistique à découvrir comprenant des œuvres d'écoles européennes datant du XV^e au XIX^e siècles et d'artistes québécois réputés tels que Joseph Légaré, Marc-Aurèle de Foy Suzor-Coté et Jean Paul Lemieux.

MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

(1, place Vimy, Ottawa)

Jusqu'au 22 septembre 2013.

Kandahar - la saison des combats

Une exposition de photos de Louie Palu, prêt à titre gracieux de Kinsman Robinson Galleries.

Jusqu'au 21 avril 2013.

Onze femmes face à la guerre

Du 31 mai 2013 au 9 février 2014.

Paix - L'exposition

Jusqu'au 2 avril 2014.

Des gens ordinaires à des époques extraordinaires



ÉCONOMUSÉE DU FIER MONDE

(2050, rue Amherst, Montréal)

Exposition permanente.

À cœur de jour! Grands et misères d'un quartier populaire

MUSÉE CANADIEN DE LA POSTE

(100, rue Laurier, Gatineau)

Expositions permanentes.

Si la poste m'était contée

TimbroManie

Les nouveautés philatéliques

Reflets du Canada - La collection nationale de timbres-poste

MUSÉE MCCORD

(690, rue Sherbrooke Ouest, Montréal)

Jusqu'au 14 avril 2013.

Marie-Claude Bouthillier - Familles

Jusqu'au 28 avril 2013.

Jouets 3 - Le voyage

Du 17 novembre 2012 au 28 avril 2013.

Exposition permanente.

Montréal. Points de vue



MUSÉE DE CHARLEVOIX

(10, chemin du Havre, La Malbaie)

Expositions permanentes.

Appartenances

Charlevoix raconté - Fabuleux familial

POINTE-À-CALLIÈRE MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(350, place Royale, Vieux-Montréal)

À partir du 19 mars 2013.

Les Beatles à Montréal

À l'occasion des 50 ans de la venue des Beatles à Montréal, Pointe-à-Callière prépare une exposition sur le passage de ce groupe mythique anglais qui a révolutionné la musique rock autour de la planète tout en ayant une profonde influence sur les courants musicaux qui ont germé ici-même à Montréal et au Québec.

À partir du 30 avril 2013.

Les Routes du thé



MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS

(100, rue Laurier, Gatineau)

Jusqu'au 23 février 2014.
Vodou

Expositions permanentes.
Tête-à-tête. La salle des personnalités canadiennes

Salle des Premiers Peuples

Du fond des âges. La préhistoire des Tsimshians



MUSÉE DE LA CIVILISATION

(5, rue Dalhousie, Québec)

Jusqu'au 8 septembre 2013.
ETU AKE – MAORI DEBOUT

Jusqu'au 21 avril 2013.
Arts du Nigeria dans les collections privées françaises

Jusqu'au 18 août 2013.
L'Univers de Michel Tremblay

Jusqu'au 1^{er} septembre 2013.
Objets de référence

Expositions permanentes.
Territoires

Le temps des Québécois

Nous, les Premières Nations

CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

(335, place D'Youville, Vieux-Montréal)

Exposition permanente.
Montréal en cinq temps

Jusqu'au 1^{er} septembre 2013.
Quartiers disparus

Jusqu'au 14 avril 2013.
Nous sommes ici

MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

(1, avenue Wolfe-Montcalm, Québec)

Jusqu'au 12 mai 2013.
Les Plasticiens et les années 1950-1960

Regroupant plus de 70 œuvres, cette exposition est la toute première consacrée aux enjeux du mouvement plasticien tels qu'ils se sont manifestés à Montréal dans les années entre 1955 et 1970.

Du 16 mai au 13 octobre 2013.
Kaléidoscope : variations sur le verre

Le chatoiement du verre contemporain québécois saura vous éblouir! Voyez le verre comme matière décorative, sculpturale... ou le verre qui évoque une flore fantaisiste et poétique.

Jusqu'au 2 septembre 2013.
Les arts en Nouvelle-France

En grande première, une synthèse des arts en Nouvelle-France sera proposée. Toutes les formes d'art seront réunies – peinture, sculpture, estampe, dessin, orfèvrerie, mobilier, textile et arts décoratifs –, afin de représenter les sphères civile et religieuse.

MUSÉE DE LA GASPÉSIE

(80, boul. Gaspé, Gaspé, Québec)

Exposition permanente.
Gaspésie... Le grand voyage!

Jusqu'au 21 juin 2013.
Qu'est-ce qu'on mange?



GALERIE D'ART DU CENTRE CULTUREL DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

(2500, boul. de l'Université, Sherbrooke)

Jusqu'au 1^{er} juin 2013.
André Le Coz

Viens voir les comédiens!

Yves Beauregard

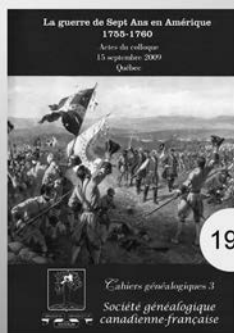


Société généalogique canadienne-française



75\$

taxes et transport inclus



19\$

taxes et transport inclus

Tout sur la guerre de Sept Ans

Pour commander:
3440, rue Davidson, Montréal (Québec) H1W 2Z5
Courriel : info@sgcf.com

L'entente de développement culturel soutient la diffusion de ce magazine dans les institutions d'enseignement de la région de Québec.

Entente de développement culturel

VILLE DE QUÉBEC

Culture, Communications et Condition féminine
Québec



17 JANVIER 2013 19h30
La course au chemin de fer :
une lutte acharnée pour le contrôle
du nord-ouest québécois
avec Andréanne Lebrun, gagnante du concours
d'écriture de Cap-Aux-Diamants

7 MARS 2013 19h30
La culture des patriotes
avec Charles-Philippe Courtois

4 AVRIL 2013 19h30
Sous le bon plaisir du Roi.
Gouverner en Nouvelle-France
avec Christian Blais, Bibliothèque de l'Assemblée nationale

2 MAI 2013 19h30
La politisation et l'engagement étudiant,
du nord au sud
avec Pascal Scallan-Chouinard et Mauricio Correa
HistoireEngagee.ca
Là où le présent rencontre le passé

Les Services historiques Six-Associés
présentent

LES CAFÉS HISTORIQUES

Venez discuter d'histoire autour
de sujets brûlants d'actualité

Conférences
présentées à la
bibliothèque
St-Jean-Baptiste
755, rue St-Jean

Informations
et réservation
418-641-6798

Gratuit !



 L'Institut Canadien
de Québec

HistoireEngagee.ca
Là où le présent rencontre le passé

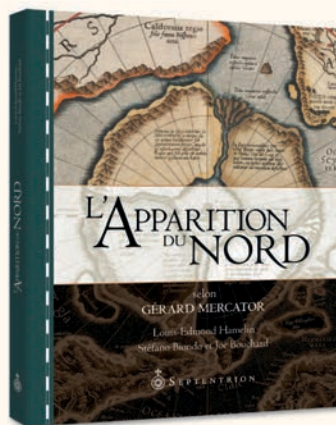
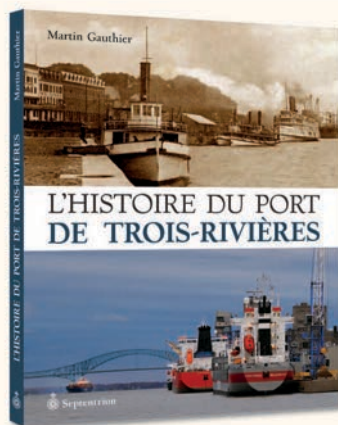


LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC
CAPAUXDIAMANTS
SEPTENTRION

MARTIN GAUTHIER

L'Histoire du port de Trois-Rivières

Le port de Trois-Rivières constitue l'un des plus importants leviers économiques de la Mauricie, ainsi qu'un terreau fertile où poussent de nombreuses entreprises de manutention, d'arrimage et de transport. C'est aussi un lieu d'histoire et de mémoire lié à l'identité collective des Trifluviens.



LOUIS-EDMOND HAMELIN,
STÉFANO BIONDO et JOË BOUCHARD

L'Apparition du Nord selon Gérard Mercator

Depuis toujours, le pôle Nord fascine. Territoire hostile, ce n'est qu'au ^{xx}e siècle que les explorateurs atteindront cette destination mythique. Et pourtant, en 1595, le génial cartographe flamand

Gérard Mercator publie, dans son atlas mondial, une planche audacieuse : *Septentrionalium Terrarum descriptio*...

S E P T E N T R I O N



JACQUES MATHIEU
et SOPHIE IMBEAULT

La Guerre des Canadiens 1756-1763

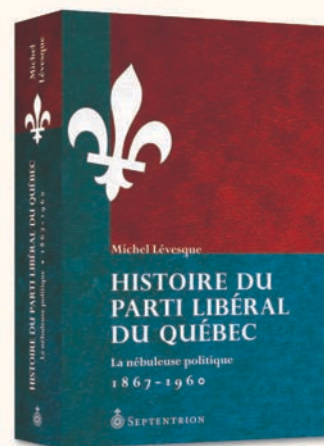
Ce livre explore des aspects méconnus de la guerre de Sept Ans en Amérique du Nord. Il fait ressortir les affres de la guerre, les résistances locales, les Canadiens morts au champ d'honneur. Il ouvre sur la situation et les sensibilités des familles éprouvées par la disparition d'un époux, d'un père, d'un fils, d'un frère.



MICHEL LÉVESQUE

Histoire du Parti libéral du Québec 1867-1960

Le Parti libéral est la plus ancienne formation politique au Québec. Les lecteurs découvriront ici l'histoire multiple de ce parti. Celle de l'évolution et des relations des ailes parlementaires provinciale et fédérale, de la machine électorale et le rôle et l'influence des clubs politiques.



RAYMOND OUIMET

L'Affaire des Crucifiés

«Voici l'histoire méconnue de la secte des Crucifiés, peu banale et digne des meilleures téléseries. L'historien Raymond Ouimet, la raconte d'une manière vivante comme si nous y étions révélant tout le côté lugubre de cette affaire bien particulière.»

— Catherine Lachaussee,
Radio-Canada cet après-midi



MARIO MIMEAULT

L'Exode québécois 1852-1925

Correspondance d'une famille dispersée en Amérique

« Dans *L'Exode québécois*, Mario Mimeault analyse en profondeur ce fonds d'archives exceptionnel qui rassemble près de 2000 lettres échangées entre 1852 et 1925. L'ampleur du corpus s'explique par la dispersion de neuf des seize enfants de la famille à travers l'Amérique du Nord. »

— Dave Noël, *Le Devoir*

